

# *Cet obscur objet du transfert...*

Paule Bobillon

David déboule en analyse, propulsé par une anxiété massive, des idées obsédantes, des phobies d'impulsion, de petits rituels, autant de symptômes en lien avec les fantasmes envahissants d'une sexualité à l'évidence traumatique qu'il aurait peur d'agir sur un mode pervers, destructeur, avec en arrière-plan de son paysage intérieur diverses représentations punitives de la castration. Il évoque de plus des moments de dépersonnalisation et, au moins une fois, sera proche d'une hallucination. La crudité de ses fantasmes me fera hésiter à l'allonger tant il agite en moi, au tout début, le spectre d'une entrée dans la psychose jusqu'à ce que je me rassure devant la coloration résolument névrotique des symptômes et le maintien de ses propos, malgré son angoisse, dans un registre ludique et métaphorique. Je l'enverrai quand même se faire médicamer chez un psychiatre dont il reviendra avec de seuls antidépresseurs...

D'entrée, il s'affole, il pourrait avoir envie de femmes monstrueuses, handicapées, énormes, vieilles. Est-ce qu'il ne va pas me désirer ou pire, est-ce que je ne vais pas le désirer? Il aurait envie de m'insulter... Plus tard, en panne d'argent, il plaisantera : il pourrait devenir mon gigolo, échange de bons procédés en somme... Seulement voilà, il trouve que j'ai la même couleur d'yeux, le même regard, la même morphologie que sa mère dont il a rêvé qu'il lui disait de le lâcher, qu'elle le saoulait. Il a envie de me traiter de "vermine" comme dans son rêve où "deux rangées de tiques lui sucent la tête, énormes, dégoûtantes et où il va se plaindre... à sa mère". Il dénonce, attristé et déçu, les griffes du vieillissement sur mon visage comme il a surpris sa mère appliquée à camoufler ses cheveux blancs. Pourtant elle n'a pas d'âge pour lui. Jeune, il a vu des photos, elle était magnifique...

Un jour, énervé, il trouve que "je suis posée là derrière lui comme une vulve géante et méchante"... Il rêve qu'il est allé dans une forêt, s'est trouvé confronté à

J.-M. Le Pen dont il devenait le disciple antisémite et nazi. Le Pen, dont il convient alors avoir remarqué la féminité du prénom, l'embobinait, non, l'"embobillonnait" et ce, parce que je suis une femme et que les femmes sont vengeresses... Il rêve qu'il est en train de faire pipi dans des W.C. qui se mettent à tanguer et une fille qui l'accompagne éponge et nettoie. La même nuit, il rêve qu'il est dans ma rue et voit passer un fou qui court. Les associations de ces rêves le mènent à sa mère qui a toujours su venir à la rescousse et à moi sous les traits d'une sorte de Cruella, insuffisamment soignante. Je suis sans doute aussi la fille des W.C. et l'analyse où il se plaint est le lieu où l'on soigne l'infantile, le petit garçon qui, faute de mieux, fait pipi en présence de sa mère... D'ailleurs pendant quelque temps, il s'étonnera précisément d'avoir envie de faire pipi à l'issue de chaque séance. Encore en rêve, il va dans un bus pour aller au cinéma et il y a une nymphomane obèse qui le désire. Il commence à la toucher, tout content, puis s'arrête parce qu'il y a du monde. Devant son refus, elle devient folle comme Cruella, les cheveux ébouriffés. Elle a la même coupe de cheveux que moi...

En 1905, Freud avec Dora découvre le transfert : "que sont ces transferts ?", écrit-il. "Ce sont de nouvelles éditions, des copies des tendances et des fantasmes qui doivent être éveillés et rendus conscients par les progrès de l'analyse, et dont le trait caractéristique est de remplacer une personne antérieurement connue par la personne de l'analyste. Il y a des transferts qui ne diffèrent en rien de leur modèle quant à leur contenu, à l'exception de la personne remplacée. Ce sont donc, en se servant de la même métaphore, de simples rééditions stéréotypées, des réimpressions."

Laplanche et Pontalis, dans le *Vocabulaire*, s'interrogent sur la nature de ce qui est transféré : "s'agit-il de patterns de comportement, types de relation d'objet,

sentiments positifs ou négatifs, affects, charges libidinales, fantasmes, ensemble d'une *imago* ou trait particulier de celle-ci, voire instance au sens de la dernière théorie de l'appareil psychique ?" Quant aux rêves de transfert, on admet qu'ils sont des rêves dont les scénarios figurent ou déguisent l'analyste de façon latente ou manifeste.

Revenons à David. Dans ce premier mouvement transférentiel relayé par ces rêves de transfert, ce serait une *imago* maternelle qui viendrait à jour, celle d'une goule adorée et crainte, une déesse tutélaire dégradée avec quelque prosaïsme sinon quelque persiflage en dame pipi, une sirène fourvoyante, vengeresse dégradée en grosse monstresse désinhibée et cruelle... Bref, une projection kaléidoscopique et une richesse des images qui m'éprouvent et qui me laissent finalement médusée, j'emploie ce terme à dessein, quand, en des séances ultimes, il adoucit, ambigu, ce transfert maternel *hardcore* en déclarant avoir longtemps pensé qu'il était mon patient préféré. C'est vrai ou en tout cas ça l'a été à certains moments et seul le silence me protège d'une légère dépersonnalisation, à mon tour, sous ces propos qui m'interprètent, heureusement, à son insu... Puis se déroule longuement dans les séances ce qui explicite ce premier transfert : un matériel référé à un Œdipe positif même si complexifié et contrarié. En effet, il convoque bien un père censeur modéré à l'égard de ses désirs œdipiens mais très vite et sans doute en relais à la culpabilité œdipienne, s'interpose la figure douloureuse de sa grand-mère qui a tant souffert, jadis, sous les coups des nazis dans un camp dont elle est revenue, il ne sait trop comment, blessée, les plaies ouvertes et qu'il ne sait pas consoler. Mais alors, s'il est un homme, parfois, il le craint brutal ; serait-il du côté des persécuteurs, comme un nazi ? Son agressivité liée à sa sexualité masculine ne fait-elle pas de lui un violeur potentiel qui soumettrait les filles comme l'ont été les juifs par les nazis. Ces mêmes nazis qui, exprime-t-il, "considéraient les juifs comme des vagins pourris" ? N'est-il pas comme une sorte de criminel dont le renflement du sexe sous son jean, sur le divan, dénoncerait, je cite, "l'arme du crime, pénétrante" ? A-t-il peur, comme il le dit, de "lacérer son amie au lieu de la serrer" ? N'est-ce pas lui, se demande-t-il, "le pourrisseur de vagins" ? Peu à

peu, il en vient à identifier les souffrances des juifs à la blessure féminine. A l'inverse et par un retournement dont il est coutumier, revient en rêve une caricature phallique de sa grand-mère "le visage compressé, les yeux et la langue exorbités" ; cette même grand-mère confectionneuse de strouedel et de potée, qu'après avoir buté sur la polysémie du s'trou d'elle, il imagine, amusé, en ogresse l'invitant pour manger des saucisses. Plus sérieusement, il craint qu'elle ne lui en veuille de sa jeunesse heureuse... Le drame de sa grand-mère le hante au-delà de sa réalité historique comme métaphore d'une castration juive par une monstrueuse femelle nazie phallique et anéantissante. Shoah, en hébreu, signifierait anéantissement. Dans la même veine, il se débat contre une identification aliénante à l'agresseur dont il acceptera l'interprétation quand j'aurai surmonté une curieuse incrédulité quant à la transmission intergénérationnelle et une non moins curieuse réticence à considérer la shoah dans le matériel analytique. Je devrais en appeler intérieurement à Freud reliant les générations via l'identification sur-moiïque : "Le sur-moi de l'enfant, sur le modèle du sur-moi parental, devient porteur de la tradition, de toutes les valeurs à l'épreuve du temps qui se sont perpétuées de cette manière de génération en génération".

La culpabilité l'aiguille encore sur d'autres voies dont certains méandres œdipiens : était-il responsable, petit garçon turbulent, de la fatigue maternelle ayant conduit à la fausse couche de cette fille tant attendue du père lors de sa naissance à lui ? Ou alors sa mère aurait-elle perdu ce bébé fille parce que le père l'aurait battue au cours d'une dispute dont il aurait été l'enjeu ? Son père lui en voudrait-il d'aimer sa mère ou alors de n'être pas un juif fidèle ? Et puis, il ne se sent pas assez fort physiquement pour défendre et protéger les femmes juives de l'antisémitisme éventuel. Mais il y a plus et sourd tout un autre courant annoncé par la crainte des repréailles grand-maternelles. Défilent alors toutes métaphores fantasmées ou rêvées de ce qu'il nomme avec effroi : "la chatte dangereuse" des femmes. C'est le rêve de "l'immensité nocturne de Lyon, glauque, pleine de recoins où gîtent des drogués et des racketteurs qui t'attendent avec un couteau" ; ce ne sont que vagins pourris, ridés qu'il imagine ; c'est Matrix dans laquelle

il se voit descendre pour en déjouer les pièges ; ce sont plusieurs rêves de vagues géantes, lames de fond submergeantes, menaçant de le réengloutir, le réabsorber, le rapter, le raffler. Il remarque bien au passage la connotation historique du vocable de raffle.

... Jusqu'à ce qu'il associe avec le souvenir très ancien de sa mère nue dont la toison pubienne cachait "rien", non pas, dénègue-t-il, qu'il ait alors eu peur d'y voir "une bite comme celle de son père". Dès lors se livre son combat avec Méduse. Un mannequin au grand chapeau comme en porte sa mère se pavane dans un de ses rêves. Sa petite amie surgit dans un autre rêve avec, dit-il, un vagin et dix bites plus ou moins atrophiées. D'ailleurs, il trouve réellement son vagin bizarre, avec comme une dent de serpent au dessus du clitoris, comme une fourche ou un crochet. Le sexe des femmes est comme "une tête d'Alien avec des dents", rétorsif.

Il semble alors que le transfert mute en la potentialisant la représentation du rien de la castration maternelle en la vulve géante et méchante de l'analyste... Épisode transférentiel qui émane peut-être d'un courant fétichiste, pervers au sens freudien d'un négatif de la névrose. En effet devant l'effroi de la castration féminine et la crainte conséquente d'une retaliation, se construit la figure phallique de la mère voleuse de pénis, que la grand-mère exor-bitée relaye et que le transfert déplace sur l'analyste cruelle. On retrouve d'ailleurs dans l'étymologie de Cruella le sanguinaire de la tique suceuse et sans doute le sang de la castration. Il y aurait bien une solution aux servitudes masculines, aux ravages de l'Œdipe, à la vindicte féminine et qui satisferait le supposé désir d'un père aimé. Ce serait d'être une fille. Sauf qu'une telle solution le révolte et l'effraye, le répulse et l'attire...

Une vertu insidieuse des mots relie le rêve d'une fille au vagin relâché à la crainte que ses amis, un soir délaissés, ne le tiennent pour un lâcheur. S'inaugure dès lors une nouvelle ère analytique où une fille se substitue à lui sur le divan. Angoissé, il imagine une contamination par la féminité comme il s'est terrifié longtemps d'une contamination par le sida. Il est là sur le divan, les bras derrière la tête comme, dit-il, un cobra dont il trouve la silhouette féminine, collerette

mimant la chevelure d'une femme, comme il est devant son père, cheveux longs, sans casquette - on dirait une fille. Plus, il se surprend, braguette à demi ouverte : "je veux montrer que j'ai un trou", dit-il, effaré et honteux. Ses associations dérivent ensuite vers le transsexualisme comme en ce rêve où, affamé, il trouve, dans la pénurie de son appartement, une baguette de pain qu'il coupe en longueur pour se faire un sandwich, qu'il associe à la circoncision et moi aux pratiques initiatiques de féminisation de certaines peuplades. Et puis, il relate ce curieux fantasme suffisamment intense pour qu'il ait besoin d'en vérifier furtivement et comme malgré lui l'incidence réelle : que son sexe ne soit tombé, endommagé quelques jours par une bénigne dermatite.

Mais le garçon en lui se révolte et s'inquiète. Serait-il un homosexuel qui s'ignore ? Satisfaire son père l'angoisse et le ramène à nouveau à la perspective intolérable de la castration perpétrée, pour lui, par les femmes et il pourrait, de ce fait, être vidé de sa puissance, "é-cœuré".

Il met en place alors une sorte de transfert latéral sur un ami allemand qui le terrorise, qui se trouve sortir avec une ex-petite amie à lui et qui va sûrement lui casser la figure. Il faut dire qu'il a du talent pour organiser son théâtre privé puisque cet ami porte un nom qui contient l'idée d'un ange et celle d'une vengeance, quelque chose comme *Engelrächer*, de *Engel* : ange et *Rächer* : le vengeur, une sorte d'ange exterminateur... *Engelrächer*, "une boule, un bouledogue, un chien méchant, *the punisher*, un dictateur" comme un ami de sa famille, plaisantant, surnomme son père, homme pourtant calme et modéré... "Un ange punificateur", non, un démon qui se met au dessus des lois, qui est démoniaque mais dont il découvre, angoissé, qu'il pourrait bien l'aimer... *Engelrächer* devient un père qui venge le père. Et lui, il est coincé, comme garçon, comme tel agresseur et menacé de rectification par les femmes, comme fille comme telle castrée.

Le transfert, là, tend vers un transfert paternel, quand il s'offre lové sur le divan avec une grâce toute féminine sauf que, peut-être, mes propres limites à supporter un transfert paternel, qu'il détecte sans doute, l'expédient hors divan au diable *Engelrächer*. Alors, il

reste une troisième voie: "Engelrächer est un diable et lui, il est endiablé" puisqu'il découvre penser des gens ce qu'il est. D'ailleurs, dit-il, c'est plutôt "une diablesse avec un trident, une femme frustrée qui veut s'exprimer qui serait en lui qui le vengerait et tuerait Engelrächer". Et quand, maladroitement, je tente de lui formuler quelque chose de l'alliage inévitable du masculin et du féminin, il enchaîne sur sa propension à être caressé comme une fille par son amie, s'interrompt et trouve, subitement en colère, que pour une analyste, je ne comprends rien à la sexualité. Je ne suis pas surpuissante comme la diablesse et plus rien ne va.

Il poursuit péniblement jusqu'au rêve peut-être en partie résolutif où, dans la chambre parentale, il trouve, dans un placard, un être comme un nain avec des bleus partout, un embryon hybride, un fœtus raté, une boule qu'à la demande de ses parents, il évacue au dehors.

Exit le monstre bisexuel impraticable. Et lui, il part quelque temps sur un autre continent, pour s'atteler à des tâches professionnelles bien réelles loin de sa famille et de sa petite amie, laissant sur le divan une boule, comme moi, qui, trouve-t-il, est plutôt un peu bouboule... La bisexualité, de la sphinge des camps projetée, à la diablesse au trident introjectée, finit, au profit de la régression de l'analyse, par fomenter le dernier rêve de transfert et le dernier transfert, celui de la boule dont il faut souligner l'hétérogénéité et peut-être la sophistication par rapport aux précédents.

"D'autres transferts, écrit Freud, sont faits avec plus d'art, ils ont subi une atténuation de leur contenu, une sublimation, et sont même capables de devenir conscients en s'étayant sur une particularité réelle, habilement utilisée, de la personne de l'analyste ou des circonstances qui l'entourent. Ce sont alors des éditions revues et corrigées, et non plus des réimpressions".

Tout se passerait comme si les transferts d'*imagos* et de relations d'objet aboutissaient chez David à cette boule, se ramassaient en boule dont la forme signe la condensation et que l'émancipation et l'autonomisation face aux objets antérieurs constituent en une précipitation d'essence narcissique. Il faut considérer ici un narcissisme secondaire, au sens d'un report sur

le moi d'investissements objectaux précédemment émis. L'investissement du moi persiste, déclare Freud, et se comporte envers les investissements d'objets "comme le corps d'un animalcule protoplasmique envers les pseudopodes qu'il a émis". Certaines traductions de ce fragment de *Pour introduire le narcissisme* parlent de "boule protoplasmique"....

Pour David, la boule est un objet neutre au sens où en elle des représentations contraires se neutralisent, une chose repliée sur elle-même, grosse de tous les possibles. Elle est un avorton et un double désastreux évacués en un rêve allusif à une renaissance et en référence à une scène primitive sous-entendue. Il y va ici d'une sorte de transfert de transferts, comme ces boules de Noël qui reflètent la pièce entière distordue et minimalisée. Et l'analyste devient, in fine, une sorte de chrysalide expulsée, de dépouille narcissique d'un moi tout neuf... Je fais l'hypothèse qu'il a fallu atteindre ce transfert narcissique, résumé et dépassement des transferts précédents, comme tel création, pour que cette analyse ait fonctionné... un transfert efficace en somme comme on parle d'une fiction efficace en sciences humaines, non plus une "réimpression" mais une "édition revue et corrigée", tirant son efficacité de son supplément d'élaboration. On pense à Freud dans l'*Introduction* : "Le transfert est ainsi comparable à la couche de cambium entre le bois et l'écorce de l'arbre dont procède la néoformation tissulaire et l'accroissement du tronc en épaisseur".

Par digression, les chimères des mythes, ici Sphinx et Méduse, sont à envisager comme des expressions culturelles de la bisexualité psychique et, partant, du narcissisme. Elles combinerait alors en un troisième terme, neutre, hybride, les deux postulations identitaires sexuées, la double relation au féminin et au masculin et rabattraient sur leur image ce qui demande à se transférer. Elles seraient alors, ces chimères, des transferts précipités, des objets-transferts, des transferts prêts-à-porter en réserve dans la culture, de même que Freud considère les séquences fantasmatiques toutes prêtes des rêveries diurnes comme matériau préexistant au rêve et qui en construisent la façade...

Mais revenons encore à David : un objet interne serait, d'après le *Dictionnaire international de la psy-*

*chanalyse*, "l'introjection d'une relation à l'objet externe doublée d'une intériorisation de l'instance représentante envisagée dans la relation". La boule de David, reflet dans le moi d'un composite de relations passées, formation narcissique et fomentation d'un plus de réalité psychique, serait bien un objet interne. Les transferts paternel et maternel que tente David auraient, eux, plutôt gardé leur arrimage dans la réalité extérieure, ils resteraient en rapport avec des objets externes. J'emprunte à Joseph Ludin : "La nature du transfert est un agir qui provient de l'activité pulsionnelle d'un objet interne. Une première nature du transfert serait fondée sur un objet externe, la seconde concernerait l'objet interne en tant que représentation fantasmatique de l'activité pulsionnelle, et notamment de sa part narcissique. Le transfert est alors de l'ordre de l'émanation d'un principe inerte du narcissisme"...

Mais si la boule est, comme telle, allusion à l'inerte du narcissisme et déflexion sur le moi des influences des objets, se profile alors l'identification narcissique de la mélancolie. Et se pose dès lors la question du départ annoncé de David. Quitte-t-il la cure parce que, comme je veux le croire d'abord, le rêve transférentiel et terminal de la boule - il est relaté lors de la dernière séance - est une perlaboration et un fantasme de renaissance ou agit-il une sorte de disparition pour fuir un double désastreux, fœtus refusé à la mère, fille manquée, garçon damné un temps confondu à la boule Engelrächer ? Alors ce serait l'ombre de ce double qui tomberait sur le moi de David. Son départ, dès lors, est-il un équivalent suicidaire symbolique ou la dissolution d'un noyau mélancolique, voire même la résolution d'une mélancolie de transfert ? L'ambiguïté demeure sans doute.

Comme demeure en moi les restes de mon transfert sur David qui m'a menée, sinon malmenée, à endosser, comme Peau d'Âne et parfois avec le même malaise, les atours étrangement inquiétants, étrangers et familiers d'une mère dénaturée, d'une femme blessée, d'une persécutrice hypocrite, d'une consolatrice impuissante, d'un père gay et de tous les démons, diables ou diabesses de David. Mais l'analogie avec Peau d'Âne s'arrête là dont on ne retiendra que la figure du renoncement, ici narcissique. En effet, il s'est bien agi pour moi et en moi de renoncer au pathos dans cette analyse, à la séduction par sa poésie, fût-elle infiltrée d'éléments argotiques. Mon appropriation, comme un trophée, objet interne pour le coup, des images, de la verroterie chatoyante de toutes ces séances devait céder la place au seul refusement analytique et laisser l'arène au seul transfert... "La psychanalyse, écrit J. Ludin, dédramatise, elle veut se débarrasser du pathos, en quoi elle revendique d'être reconnue en tant que science et à partir de cette dédramatisation du transfert, elle se réduit au propos que dans la situation de la cure, le patient répète affectivement ce qu'enfant il a vécu avec ses parents sans se rendre compte de cette mésalliance"...

Laissons à Freud le dernier mot, ce mot de provisoire qui évoque l'éphémère du transfert, qui implique le déficit narcissique de l'analyste, qui suscite, *a contrario* de l'écriture, l'oubli nécessaire d'une analyse, après... qui définit, au bout du compte, cet obscur objet du transfert. "Le transfert, dit Freud, est une tranche de vie réelle que des conditions particulièrement favorables rendent possibles et qui a un caractère provisoire"...

## "Et, elle était là"<sup>1</sup>

Nicole Oury

Ces mots ponctuent et achèvent le roman de Virginia Woolf *Mrs Dalloway*, la répétition de cette phrase vient affirmer que Clarissa Dalloway existe vraiment, que sa présence est palpable même si tout le roman expose toute la subtile fragilité de cet être féminin dans son rapport au monde. Je voudrais vous parler de ces femmes pour qui le sentiment d'exister est parfois si ténu, à des moments cruciaux de leur vie, que l'envie de suicide peut les emporter dans la mort. Quant un transfert homosexuel s'installe d'emblée, il est parfois difficile d'en saisir tous les méandres surtout quand un enjeu vital en est la clef. Le récit des rêves permet, par le détour de la représentation des liens transférentiels, d'en approcher subtilement les arcanes. Il est parfois des situations de cure où l'incarnation transférentielle est prise dans le vif, dans une reviviscence *hic et nunc*, d'une reconnaissance de ce sentiment d'exister, stigmatisé pour moi dans cette petite phrase : "Et, elle était là". Le travail de construction, de perlaboration en passe alors par des détours, par le récit des rêves et leur cortège d'associations, mais aussi par le détour de la fiction littéraire et des théories freudiennes, ces dernières viendraient non pas comme preuves mais comme appuis, tiers ou ouvertures à une topique psychique inquiétante et familière.

Dans les deux romans, celui de Virginia Woolf, *Mrs Dalloway*, et celui de Michael Cunningham *Les Heures*, les pensées des héroïnes flirtent avec la mort, issue logique d'une maternité impossible ou dérangeante, la maternité est entendue ici, dans le sens de la procréation ou de la création littéraire. Le roman de Michael Cunningham commence par la narration simple et forte du suicide par noyade de Virginia Woolf ; ce texte est inspiré de la vie de Virginia Woolf et de son roman, *Mrs Dalloway*. Peut-être cela rendra mes dires un peu confus, surtout si certains d'entre

vous gardent en mémoire le film *The Hours* de Stephen Daldry, inspiré du roman de Michael Cunningham, mais *Mrs Dalloway* est non seulement le titre d'un roman écrit dans le début des années vingt par Virginia Woolf, mais aussi Clarissa Dalloway est une des trois héroïnes du roman *Les Heures*. La "Clarissa" du roman de Cunningham vit à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle, elle est homosexuelle et vit avec une femme prénommée Sally, une deuxième héroïne n'est autre que Virginia Woolf en personne décrite dans les affres de la création littéraire, elle se débat entre l'écriture de son roman *Mrs Dalloway* et sa folie privée, et une troisième femme Laura, elle, vit dans les années 50, une femme éprise de lectures, elle lit justement *Mrs Dalloway*.

Toutes ces connivences, toute cette cryptomnésie ou ces réminiscences sont condensées, comme les pensées latentes d'un rêve et informent sur la confusion identitaire femme-mère dans laquelle se retrouvent ces femmes. L'écriture de Virginia Woolf est infiltrée par sa fascination pour l'eau ; ce thème de l'eau tisse une trame comparable aux traces de transfert dans une cure, des éléments qui reviennent par touches analogiques ou métaphoriques. L'analyste ou le patient peuvent aussi avoir l'attention accrochée à un détail récurrent d'un rêve. Le transfert est mouvance, il infiltre la cure et s'actualise autour des mots ou des images d'un rêve. À la lecture de ces deux romans, même si ce n'est pas quelque chose qui frappe au premier abord, une impression couve, comme une eau dormante, puis se précise sur les liens homosexuels entre femmes, et enfin s'actualise autour de la répétition d'un geste commun à toutes : un baiser sur la bouche, moment unique, point d'orgue sublime et délicat de la passion entre deux femmes en recherche d'une complétude narcissique. Clarissa en la présence de son amie Sally éprouvait

<sup>1</sup> Woolf Virginia, *Mrs Dalloway*, Le livre de poche, n° 3012, p. 218.

un sentiment proche de l'extase qui lui donne la perception d'exister enfin : "Si le moment était venu de mourir, ce serait maintenant le bonheur suprême"<sup>2</sup>. Virginia Woolf reprend là les paroles d'*Othello* de Shakespeare. Un amour si fort qu'il contient sa propre finitude. Dans le roman de Virginia Woolf, Clarissa Dalloway reçoit un baiser sur la bouche de Sally, l'amie adulée de la fin de l'adolescence, juste avant que Clarissa ne se choisisse un mari : "Sally s'arrêta ; cueillit une fleur ; l'embrassa sur les lèvres. Ce fut comme si le monde s'était renversé ! Les autres avaient disparu ; elle était là, seule avec Sally"<sup>3</sup>. Dans le texte de Michael Cunningham, une première héroïne, Laura, enceinte, embrasse sur la bouche sa voisine Kitty, stérile ; celle-ci vient de lui apprendre qu'elle a un cancer génital ; un autre personnage du roman, Clarissa a une relation homosexuelle avec Sally mais elle s'occupe comme une mère de son amour de fin de l'adolescence ; Richard, un poète homosexuel se mourant du sida ; elle voudrait l'embrasser sur la bouche et enfin la troisième protagoniste, Virginia Woolf, embrasse sa sœur Vanessa, baiser qui a "*le goût le plus délicieux des fruits défendus*"<sup>4</sup>. Je répète ce mot "embrasser" car il semble attribuer une régression orale à l'homosexualité ici décrite. Cet amour entre deux femmes, Virginia Woolf nous le livre ainsi, quand elle relate les pensées de Clarissa Dalloway à propos de son seul et unique amour Sally : "Un sentiment de protection, de sa part à elle ; qui naissait de cette impression d'être ligüées ensemble, de ce pressentiment que quelque chose allait nécessairement les séparer (elles parlaient toujours du mariage comme d'une catastrophe), d'où cette chevalerie, ce sentiment de protection qui était toujours plus fort chez elle que chez Sally"<sup>5</sup>. "Ce sentiment de protection" éprouvé entre deux femmes évoque les moments fusionnels entre une mère et son enfant et la régression maternelle essentielle au petit enfant pour assurer sa survie et renforcer la naissance

de son moi. Pour la petite fille, nous verrons l'importance spécifique de ses liens précoces.

Cet amour homosexuel empêche l'avènement d'une vie épanouie avec un homme ; Virginia Woolf écrit de Mrs Dalloway : "Aussi, la chambre était-elle une mansarde ; le lit étroit ; et allongée là, à lire, elle dormait mal, elle ne pouvait dissiper une virginité, préservée à travers la maternité, qui adhérait à elle comme à un drap"<sup>6</sup>. Mrs Dalloway, même si elle a été mère, se sent dans une virginité envers son mari, l'intensité de son désir est réservée aux femmes. Quand une femme devient mère, elle acquiert un nouveau statut, celui dont elle est issue, celui de sa propre mère. Pour toutes ces héroïnes, ce mariage aigre-doux d'homosexualité, d'idées morbides et d'état mélancolique vient en lieu et place d'une identification impossible à trouver au carrefour du féminin et du maternel.

Catherine, mère de deux jeunes enfants, se croyait à l'abri de ses passages à l'acte suicidaires justement parce qu'elle était mère. Or une de ses relations, une maman comme elle de deux petits bambins, venait de se défenestrer et ce geste avait provoqué chez elle un état de panique et à nouveau un envahissement par des idées morbides. C'est cet état d'effroi interne qui l'a décidée à entreprendre un travail psychique. Elle avait déjà attenté à sa vie par deux fois, à l'âge de seize ans car son père restait sans lui parler, et à la suite d'une rupture sentimentale, juste avant qu'elle ne rencontre son futur mari. Quelque temps plus tard, elle s'était mariée et avait eu rapidement deux enfants, un garçon puis une fille qui avait alors 9 mois. Elle ne se sentait pas très à l'aise dans ses liens à cette petite fille, elle n'arrivait pas à se sentir proche d'elle. Catherine confirme là ce que Freud affirmait : "Seul, le rapport au fils apporte à la mère une satisfaction illimitée"<sup>7</sup>. L'enfant fille ne vient pas combler le narcissisme maternel. Elle se sentait attirée

---

<sup>2</sup> Op. cit., p. 52.

<sup>3</sup> Woolf Virginia, *Mrs Dalloway*, Le livre de poche, n° 3012, p. 80.

<sup>4</sup> Cunningham Michael, *Les Heures*, Pocket, n° 10992, 2003, p. 155.

<sup>5</sup> Virginia Woolf, *Mrs Dalloway*, Op. cit., p. 49.

<sup>6</sup> Op. cit., p. 48.

<sup>7</sup> S. Freud, "La féminité", *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, 1984, Gallimard, p. 179.

par ses idées de suicide, interrogée par son investissement différent de ses deux enfants et elle ne pouvait rien faire chez elle ou en dehors de la maison, sans la présence contra-phobique de son mari. Catherine n'était pas présente à elle-même, elle se décrivait comme étant à côté de la vie. Les premiers entretiens avec elle, tout comme les lectures de ses romans, m'avaient conduite à me poser la question suivante : en quoi le fait d'être mère, qui plus est d'une fille, pourrait chez certaines femmes constituer soit une garantie contre le suicide soit une tentation ?

Je me trompais par deux fois sur son prénom. Catherine me fit remarquer mon lapsus et cela inaugura de mon côté, une interrogation sur son identité. En mon for intérieur, je le mis sur le compte de la place particulière de sa sœur aînée qui s'était, elle, conformée aux désirs de leurs parents, partageait leur même profession. Catherine entretenait avec cette sœur une grande proximité relationnelle, elles se téléphonaient plusieurs fois par jour ; une de ses rêveries favorites était qu'elles habitent toutes deux des appartements mitoyens, avec leurs enfants respectifs sans leurs maris... Parfois j'en étais venue à me demander si ce n'était pas moi qui était l'objet d'un transfert collatéral par rapport à cette sœur. Catherine m'a longtemps affirmé que sa sœur n'ignorait aucun détail de ce qu'elle me racontait pendant ses séances.

Je mis sur le compte de mon lapsus la série de rêves qu'elle rapporta peu de temps après. Elle s'était plainte de rêver à répétition que son mari la trompait avec ses amies alors que ce n'était pas dans ses préoccupations diurnes et elle rapporta étonnée le rêve suivant : "Je suis avec mes amis, d'avant mon mariage, et je veux leur dire que maintenant je suis mariée, que j'ai deux enfants, que je travaille, que je suis heureuse, ils parlent entre eux et ne m'écoutent pas, je vais des uns aux autres, je n'arrive pas à me faire entendre". Catherine insiste sur cette désolation de se retrouver sans interlocuteur qui l'entende dans ce qu'elle est maintenant advenue. Ses associations vont à son père qui ne s'intéressait pas à elle, ne lui parlait pas et aussi font échos avec une conversation récente, entre elle et sa sœur, à propos de son rap-

port au monde ; elle se pensait aboulique et sa sœur ; lui a démontré combien elle pouvait, au contraire, se montrer hyperactive, comme leur mère tellement affairée qu'elle n'entendait pas ses filles. Elle est prise entre faire et non faire, entre ce que décrivent les héroïnes des deux romans, d'une part ce sentiment d'exister comme être féminin appartenant à une société en se conformant à ses règles, par exemple d'être reconnue par l'ordre social en organisant une réception, l'anniversaire d'un mari, l'ordinaire d'une journée, et d'autre part, ce sentiment de futilité des liens sociaux en dehors des moments relationnels homosexuels où, là elle touche le vrai, se sent vivre et reconnue.

Comme Freud le souligne, je le cite : "C'est la personne même du rêveur qui apparaît dans chacun des rêves, je n'ai trouvé aucune exception à cette règle. Le rêve est absolument égoïste. Quand je vois surgir dans le rêve non pas mon moi, mais une personne étrangère, je dois supposer que mon moi est caché derrière cette personne grâce à l'identification."<sup>8</sup> Tous les personnages du rêve représentent Catherine, d'une part ceux qui ne veulent pas s'intéresser à sa maternité, à son mariage, à son être féminin et d'autre part elle-même qui veut proclamer son accès au maternel. Mais le rêve a la particularité de les réunir et de les rendre visibles, donc lisibles et de faire se côtoyer des pensées contradictoires et des espaces temporels insolites. Ce rêve de début de cure a été pour moi une sorte de respiration, a permis que quelque chose se représente sur une autre scène au lieu d'être dans une prise transférentielle homosexuelle. Je parle là de ces moments où la passion paralyse la perlaboration. Quand j'entendais Catherine quelque temps plus tard raconter qu'elle avait pu peindre un meuble, s'occuper de ses enfants, préparer un repas, ce n'était plus avec la tonalité de ne pas être présente à ces gestes-là. Elle pouvait les accomplir seule, en dehors de la présence de son mari et les pensées morbides s'étaient temporairement éloignées.

Revenons à Laura enceinte, une des héroïnes du roman de Michael Cunningham ; elle choisit de ne pas mourir, non pas parce qu'elle est enceinte mais

---

<sup>8</sup> Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, PUF, p. 278.



parce qu'elle a pris la décision de quitter cette vie de famille où elle ne se sent pas à sa place comme mère. Une singularité distingue ces femmes, décrites adolescentes comme différentes des autres ou se sentant différentes des autres femmes. Tous ces personnages se posent à un moment ou à un autre la question de leur suicide, plus exactement se donnent le droit de penser librement au suicide comme alternative à leur existence de femme.

Je pensais à tout cela en écoutant Catherine, qui cherchait désespérément dans son rêve à se faire reconnaître comme femme et mère, à son souci de choisir une femme comme thérapeute, à cette proximité qu'elle instaura d'emblée entre nous deux en me faisant partager son effroi d'être mère et femme, d'être encombrée de se retrouver vivante et absente. Je pouvais être l'objet d'un transfert maternel aidant dans ce début de cure mais j'entendais aussi ce que Catherine constatait, une distance dans les liens avec sa fille. Il est sûrement tout aussi difficile pour une femme de se laisser aller à être mère que d'accéder à une féminité pleine et réussie dans l'acte sexuel, c'est toute cette question, et elle n'est pas aisée, que Catherine et toutes les héroïnes de ces romans posaient.

Un autre rêve s'interposa entre nous : *elle se retrouve à l'hôtel avec ses deux enfants, elle a choisi par là de quitter son mari qui lui demandait quelque chose qu'elle ne voulait pas accomplir* ; son geste de fuite et de défi du rêve pour punir ce mari l'a fait associer à une de ses belles-sœurs qui, à la suite de plusieurs TS, s'est fait aider par une amie de la famille psychiatre à la retraite. Or la fille de cette psychiatre s'est suicidée et le commentaire de Catherine fut : "J'ai pensé : c'est bien fait pour elle, cela lui apprendra." Je dus lui faire préciser pour qui c'était bien fait ! Et je m'aperçus que nous n'étions pas sur la même longueur d'onde. Moi, je pensais à la tristesse de cette mère psychiatre dont la fille venait de se suicider, parce qu'elle l'avait entre guillemets délaissée, à la détresse de cette fille qui en était venue à se suicider, eh bien non, Catherine pensait à cette belle-sœur qui devrait être punie ainsi, d'avoir monopolisé cette femme ! Ce défi l'a fait associer aussi à sa première TS à elle, à l'âge de 16 ans. Elle raconte alors que quelques jours avant le rêve, elle a revu une amie qui

lui apprit que son petit ami de l'époque regrettait de l'avoir quittée, et elle avait encore pensé : "C'est bien fait pour lui". Son petit ami, avec lequel elle avait entretenu une relation passionnelle, lui avait annoncé qu'il voulait la quitter mais elle depuis deux ans, à chaque fois qu'ils se disputaient, subtilisait alors un *Témesta* à sa mère ou à son père, elle ne sait plus, et accumulait les comprimés. Suite à l'annonce de la rupture, elle prit toute sa réserve de cachets d'autant plus qu'à l'époque son père ne lui parlait pas, ce sont ses mots. Transférentiellement j'étais troublée, Catherine pensait-elle que, si je l'écoutais, "une de mes filles" allait en mourir, qu'une vengeance surmoïque allait frapper si elle rencontrait une *imago* maternelle suffisamment bonne ?

Je devenais l'incarnation dans le transfert d'un personnage composite, un père séducteur par son écoute, une mère dangereuse qui ne pouvait partager son amour entre ses filles au risque de tuer l'une d'elle. Même si Catherine ; reprenait goût à la vie, je n'étais pas tranquille, même si, au lieu de passer à l'acte, elle pouvait les représenter en rêve et les partager avec moi, je ne la sentais pas à l'abri d'un passage à l'acte suicidaire, élaboré par défi, en sourdine. La qualité de mon écoute prenait une dimension vitale avec Catherine ; j'avais l'impression qu'il ne fallait pas que je la déçoive sinon cela pourrait se retourner contre elle. Le "*Et, elle était là*" s'appliquait aussi à ma personne comme à celle de son mari ; elle était très attentive à ce que son mari lui répète qu'il la trouvait formidable de venir à ses séances ou de s'occuper des enfants seule. Nous ne pouvons pas parler ici de rêve de transfert à proprement parler, mais de rêves qui viennent tester ma capacité à supporter ses attaques. Catherine se confrontait dans le transfert à la réactualisation de la déception face à l'*imago* maternelle insatisfaisante et à l'*imago* paternelle froide et distante. Elle se mesurait ainsi à nouveau à une perte d'objet et au désaveu d'elle-même que cela entraînait. Dans le rêve, elle se représente fuyant avec ses deux enfants, loin de son mari ; elle semblait pouvoir maintenant faire côtoyer en elle deux motions active (fuir) et passive (se laisser emporter et dépendre). La petite fille en elle pouvait être représentée.

Dans la préhistoire précœdipienne des petites filles est retrouvé un fantasme de séduction, la séductrice

étant la mère. La phase précœdipienne, chez la fille comme chez le garçon est une phase phallique qui correspond au fantasme de faire un enfant à la mère. Le destin habituel de l'attachement à la mère, pour la fille, est de disparaître pour céder place à l'attachement au père. Cet éloignement de la mère se produit sous le signe de l'hostilité, la petite fille rend sa mère responsable de son manque de pénis et ne lui pardonne pas ce désavantage. Le complexe de castration s'origine aussi à la vue des organes génitaux de l'autre sexe, la petite fille succombe à l'envie du pénis. Le premier amour de la petite fille s'adresse à une mère phallique. Quand elle découvre qu'elle est aussi châtrée, les motifs d'hostilité accumulés depuis longtemps prennent le dessus. Pour la petite fille, la femme sans pénis est un être dévalorisé. À l'activité de la phase masturbatoire clitoridienne et des fantasmes qui lui sont attachés, succède la passivité qui accompagne les motions pulsionnelles vers le père. Vous en savez l'issue, la petite fille attend en substitut au pénis manquant que son père lui fasse un enfant. Chez la fille, "Le complexe de castration prépare le complexe d'œdipe au lieu de le détruire ; sous l'influence de l'envie du pénis la petite fille est expulsée de la liaison à sa mère et elle se hâte d'entrer dans la position œdipienne comme dans un port."<sup>9</sup>

Pour Freud, le choix d'objet homosexuel pour la femme vient quand la poussée de passivité propre au stade du changement d'objet est évitée. C'est souvent, après avoir été insatisfaite dans leur demande vis-à-vis de leur père que les petites filles régressent vers un choix d'objet homosexuel. Pour la femme l'identification à la mère suit deux lignées : la lignée précœdipienne qui repose sur l'attachement tendre à la mère et la prend comme modèle et la lignée plus tardive, issue du complexe d'Œdipe, qui veut éliminer la mère et la remplacer auprès du père. "C'est la phase du tendre attachement précœdipien qui est décisive pour l'avenir de la femme ; c'est en elle que se prépare l'acquisition des qualités avec lesquelles elle satisfera plus tard à son rôle dans la fonction sexuelle et accomplira ses inestimables

réalisations sociales."<sup>10</sup> L'attachement précœdipien et narcissique lie la fille à sa mère par des identifications ambivalentes.

Parfois avec Catherine, je me sentais dans le rôle du père du *rêve de l'enfant mort qui brûle*, quand l'enfant dit à son père : "Ne vois-tu donc pas que je brûle ? ", c'est comme si cette patiente me disait : "Je me brûle, je me consume d'amour *pour une mère*, occupée ailleurs, j'attends que *mon père* me parle, je me meurs", et tout cela dans le même espace-temps, dans une condensation dramatique certaine, qui n'est autre que l'actualisation du transfert. J'étais comme le père rêveur, immobile, passif, mais cette *fille* qui me parlait était bien vivante, s'adressait bien à moi dans le transfert, ces rêves n'étaient qu'un détour pour me tester, me parler au sens de savoir si j'allais supporter sa demande d'amour meurtrière. Il me fallait entendre cet inacceptable, cet amour inconditionnel et sa mélancolie. Être mère ne relève pas d'un instinct maternel ; est-ce cela qui nous est si difficile à entendre ?

"Le rêve est en somme comme une régression au plus ancien du passé du rêveur, comme une reviviscence de son enfance des motions pulsionnelles qui ont dominé celle-ci, des modes d'expression dont elle a disposé."<sup>11</sup> Écouter un rêve et ce qu'il véhicule conduit l'analyste à entendre ce rêve d'où il vient, du niveau dont il émerge. En cela, l'analyste pour toute une part de son écoute, est dans un état de régression, identique à celui que Winnicott désigne chez une mère sous le vocable de *préoccupation maternelle primaire*. C'est ce que cette patiente a mobilisé et testé en moi à travers l'évocation de ses rêves et leurs associations. L'emblématique figure maternelle, l'ambivalence des sentiments de la fille pour la mère, la tonalité transférentielle sont condensées pour l'analyste comme pour la patiente, dans ces mots : *Et, elle était là* ".

---

<sup>9</sup> Sigmund Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, p. 173.

<sup>10</sup> Op. cit., p.179.

<sup>11</sup> Freud S., *l'Interprétation des rêves*, p. 467.

# *Au bord de l'excès*

Michel Villand

En nous, d'abord la sauvagerie. Le constat en est quotidien, il n'est même pas utile pour s'en assurer de faire appel à l'histoire, lointaine ou récente, ou à l'actualité, rester dans le strict domaine de la clinique nous en convainc toujours plus. Sauvagerie de l'amour impitoyable, reconnue par Winnicott, telle celle de l'enfant d'un hôpital de jour qui ne parle pas, mord les soignants qu'il aime et, littéralement, marche sur ses rivaux. Sauvagerie encore du fantasme sexuel où l'inscription du père dans l'histoire d'un enfant a toujours à débattre dans la psyché parentale avec le fantasme de viol. Cette sauvagerie est à l'origine certes de destruction et tout autant des grandes œuvres de l'humanité. Elle nous anime et anime Freud dans la création de son œuvre ; *L'interprétation des rêves* est le monument qui la civilise ; elle est là aussi à l'origine de nos rêves, de nos symptômes, de nos transferts. La psyché dans son œuvre civilisatrice serait un traitement de l'excès. Et l'excès, s'il anime la scène qui en assure le traitement, la menace tout autant de disparition.

Attaquer la réflexion sur le thème *Dynamique du rêve, travail du transfert* sous l'angle de la sauvagerie relève d'un choix. D'autres pistes auraient été possibles : la mise en regard du transfert et du rêve, leurs mécanismes communs (le déplacement, la condensation), leurs différences (le récit de l'un, l'actualité agissante de l'autre) ; ou, autre piste, s'engager sur la signification de l'inversion des termes freudiens habituels, travail du rêve, dynamique du transfert, et voir là une invite à une réflexion sur l'écoute du transfert comme (mais aussi avec quelles différences) l'écoute d'un rêve. C'est le rapport de forces, présent dans le mot dynamique, comme dans le mot travail, qui a retenu l'attention. La dynamique associée à la notion des forces en présence celle d'un mouvement en devenir, un rapport de force dont la résultante sera un mouvement ; la notion de travail associée accou-

chement, appareil de torture, contrainte, le but est de produire quelque chose, une transformation ; une articulation travaille et produit un mouvement. Cette notion de forces en présence, avec cette co-notation armée, militaire, court tout au long de l'œuvre freudienne. Un seul moteur alimente ces forces, une seule énergie leur donne vie : la pulsion. Ce qu'il adviendra de ce rapport de forces, œuvre de construction ou de destruction, sera fonction des obstacles rencontrés et de la répartition des forces. Au cours d'un traitement, pour que les forces restent agissantes, cela demande que des frontières restent tracées, qu'une répartition des forces subsiste, qu'il y ait un dedans, un dehors, des contingents armés, des jeux de transfert, voire de transfuges entre différents appareils psychiques ou différentes provinces d'un même appareil psychique. Ces frontières, ces obstacles sont nécessaires pour que cette répartition des forces existe et livre ainsi un travail. Or l'excès, l'excès pulsionnel, l'excès du transfert, l'excès porteur de la sauvagerie tentera, lui, de faire disparaître les frontières, les limites, les obstacles. L'excès ne veut pas que les deux scènes soient et restent séparées. La métaphore tardive et célèbre de "Constructions dans l'analyse" des deux scènes séparées reste comme un but à atteindre contre la nature excessive du transfert et de la pulsion. Cet excès tente toujours de faire disparaître les deux scènes, l'amour de transfert met réellement le feu dans le théâtre de la représentation, le feu éclate, dit Freud, réellement, et l'effet de cet incendie est bien de faire disparaître la limite, la frontière entre les deux scènes. Différentes étapes s'annoncent : la découverte freudienne de l'interprétation trouve sa source, en même temps qu'elle en assure le traitement, dans la sauvagerie. La sauvagerie anime de la même manière le transfert et tente, peut-être par impossibilité du renoncement, de faire disparaître les conditions de sa représentation, un exemple clinique essaiera de montrer cette difficulté du renoncement.

I. L'excès pulsionnel peut être à l'origine de l'œuvre de civilisation, comme de la destruction. Freud le montre dans l'interprétation des rêves. Le rêve assure le traitement de notre sauvagerie. Les dernières phrases d'un livre exposent probablement les idées les plus fortes de l'auteur. Il termine son livre sur l'absence de danger à rêver de tous les excès possibles, rêver semble être un renoncement à l'acte. Ne nous inquiétons pas du sauvage qui est en nous lorsque nous le découvrons par le rêve, nous dit Freud en substance à la fin de *L'interprétation des rêves* ; de connaître son existence nous le tenons, nous le retenons. Il cite Platon : "L'homme de bien se contente de rêver ce que le méchant fait réellement."<sup>1</sup> Une précision s'impose ; qu'entendons-nous par sauvagerie ? Il ne s'agit pas bien sûr du bon sauvage, un primitif que notre civilisation n'aurait pas encore abîmé, non. Au contraire, notre sauvage n'est ni bon, ni mauvais. C'est celui de notre clinique quotidienne, il veut avoir son objet totalement à lui, et qu'à lui. Sans égard, ni pour les autres, ni pour les objets ; il est animé de cet "amour impitoyable". Celui qui se montrera, plus tard, incestueux, meurtrier, pervers, mégalomane, et surtout formidablement égoïste. Le sauvage de l'oralité, de la pulsion, le sauvage que figure la bête sauvage, celle qui tue et dévore féroce sa proie. Freud n'en promet nullement la disparition, il nous encourage simplement à le regarder, à le voir en face, à l'examiner sous toutes les coutures avec courage. Comme Montaigne qui ose regarder de quoi est faite l'horreur d'un monstre : un couple de jumeaux siamois<sup>2</sup>. Et ce regard fait disparaître l'aspect chimérique du monstre pour en restituer l'humanité. De même, Freud nous incite à voir le monstre en nous et à nous en accommoder. Le courage est bien d'accepter de voir, et Freud a accepté de voir le sauvage en lui.

De ce sauvage, l'homme tire la force de se civiliser. La lecture de *L'interprétation des rêves* le montre de façon exemplaire. C'est cette force sauvage, pulsionnelle, meurtrière dévoratrice qui anime, donne vie à ce livre. Un livre qui n'en est pas un, ou alors un livre - homme comme Amos Oz le dit dans *Une histoire d'amour et de ténèbres*, il est son livre, son livre l'a fait... comme Montaigne et ses *Essais*.

De quel droit parler de sauvagerie pulsionnelle à l'origine de *L'interprétation des rêves* ? Et bien, Freud le dit, explicitement. Il cherche à démonter le rêve, à en démonter les mécanismes, il le met en pièces, en morceaux, sur la table... comme un médecin légiste au laboratoire d'anatomie (cf. *Le rêve de la dissection du bassin*). Il retrouve cette sauvagerie à l'œuvre sous l'aspect d'un rêve au contenu manifeste bien innocent. Bien innocent, en apparence, Freud propose, justement, d'aller au-delà des apparences. Et au-delà des apparences, la sauvagerie pulsionnelle est là présente. Le rêve est *le rêve de la monographie botanique*. Il a vu dans la journée dans la vitrine d'un libraire la monographie d'une espèce de fleur, le cyclamen, la fleur préférée de sa femme ; la nuit il rêve : il a écrit un livre, une monographie, le livre est posé devant lui. Dans le quotidien, Freud est en train d'écrire l'interprétation ; en rêve, un premier désir est satisfait : le livre est terminé, il est là devant lui. L'analyse de ce rêve est remise sur le métier à diverses reprises, elle avance en même temps que l'écriture du livre. Freud cherche ce qui des restes diurnes s'est déplacé, et est venu se condenser pour donner un tel contenu manifeste. Déplacement et condensation travaillent ensemble à donner une forme au rêve.

La condensation assure le rassemblement dans un croisement de différents chemins de pensée, ils aboutissent ainsi à la présence dans le contenu manifeste du rêve de mots précis. Ces mots contiennent et figurent la sauvagerie, celle de l'effeuillage, de l'arrachage. Dans ce registre, le mot botanique rassemble différentes idées, différents courants de désirs appartenant à différentes époques de la vie de Freud. Et ce même mot condense des pensées ayant trait au professeur Gartner, jardinier, (et au-delà de lui à d'autres confrères), et à sa femme que Freud trouve florissante, allusion aussi à sa fleur préférée, l'artichaut. L'artichaut est passionnément effeuillé par Freud comme il effeuillait, enfant, la bible illustrée donnée par son père. Cette passion de l'effeuillage est celle du désir de savoir, elle est à l'origine de sa passion pour les livres, celle qui a fait de lui "un rat de biblio-

---

<sup>1</sup> S. Freud, *L'interprétation des rêves*, p. 526.

<sup>2</sup> Montaigne, *Les Essais*, livre II, Chapitre 30, "D'un enfant monstrueux", le Seuil, p. 291.

thèque". Cette passion lui a valu des reproches paternels, la dépense excessive pourrait mettre en danger le père. Cette passion pour les livres, à l'origine de cette conquête du savoir, s'alimente aussi d'un autre courant, il provient du "matériel infantile, source du rêve", non plus une mise en danger du père mais au contraire un désir de le venger. Le venger d'une humiliation par un chrétien, et cette vengeance consiste en rien de moins que l'identification à Hannibal pour conquérir... Rome, la catholique. Au contenu manifeste, le plus innocent qui soit, tout à fait paisible, s'oppose la férocité sauvage des désirs infantiles des pensées latentes. Elles sont si sauvages ces pensées, meurtrières, que les cadavres en seront cachés dans la traduction de Meyerson, l'analyse de ce rêve se termine en parlant de "paix après la bataille"<sup>3</sup>, tandis que Laplanche traduit "C'est comme le calme d'un champ jonché de cadavres, on ne perçoit plus rien du tumulte de la bataille"<sup>4</sup>. La traduction première comme le rêve a profondément diminué l'intensité psychique des affects, "Le travail du rêve aboutit à une répression des affects" écrit Freud. La nouvelle traduction lève une censure, censure de la reconnaissance de l'origine du grand livre fondateur de la psychanalyse : la source pulsionnelle sauvage, celle qui prend possession de l'objet au risque de le faire disparaître, et celle qui tue le rival. L'œuvre de civilisation n'a d'autres sources que la sauvagerie pulsionnelle, elle est, ici, parfaitement contenue, déplacée, civilisée, aboutie.

II. Freud a eu le courage de voir, en lui, ce qui l'anime. Accepter de voir en soi la sauvagerie et pouvoir y renoncer serait le but - impossible - que se propose un traitement. L'impossibilité d'un tel but, tout au moins sa grande difficulté, est due à notre peu de capacité au renoncement. Nous préférons ne pas savoir que de renoncer à l'emprise sur nos objets. Une enseignante disait qu'un enfant pour apprendre doit accepter d'être apprenant, c'est-à-dire accepter de recevoir

passivement (et activement intérieurement) de l'autre un savoir ; pour cela le plus difficile est pour certains enfants psychotiques d'accepter de renoncer de faire de leur enseignante leur objet. Pour apprendre, il faut renoncer à l'amour de l'institutrice pour l'amour du savoir. Sur la même difficulté bute l'analyse : le transfert se caractérise par son excès. Il est comme pour l'apprentissage de l'enfant qui transfère, lui aussi, sur son institutrice, une condition du traitement. Mais cette condition nécessaire dépasse son but, l'excès est là, l'amour est là comme obstacle au savoir. Et le risque est bien que l'excès sacrifie la scène du traitement à l'amour. Dans *La dynamique du transfert* (1912), Freud dégage les doubles aspects du transfert positif et négatif, levier et obstacle du traitement.

Le transfert frappe par son excès, "il dépasse la mesure et s'écarte de ce qui serait normal, rationnel"<sup>5</sup>. Le transfert, conçu jusque-là comme allié du médecin et du traitement, puise en réalité sa force dans les émois infantiles réprimés et inconscients et s'alimente donc de l'excès de la pulsion. Alors qu'il est l'agent même de l'action curative il oppose en même temps la plus forte des résistances à la progression du traitement. L'avancée du traitement risque de débusquer la "cachette de la libido"<sup>6</sup>. L'excès du transfert traduit l'accrochage, érotique, à l'objet. Nous nous accrochons au nouvel objet comme l'enfant l'était au parent, car à ces émois infantiles nous ne sommes pas prêts à renoncer. "Originellement, nous n'avons connu que des objets sexuels, la psychanalyse nous montre que des gens que nous croyons seulement respecter, estimer peuvent, pour notre inconscient, continuer à être des objets sexuels"<sup>7</sup> écrit Freud, c'est-à-dire que ceux que nous aimons et respectons sont d'abord des objets sexuels, qu'il nous faut déssexualiser, pour aller vers un plus de savoir. Le transfert surgit pour ne pas renoncer quand se conjuguent, dans le traitement, à la fois l'attraction de l'inconscient avec ses exigences de résistance et le risque pour la libido d'être débusquée de

---

<sup>3</sup> S. Freud, *L'interprétation des rêves*, p. 398.

<sup>4</sup> S. Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 517.

<sup>5</sup> S. Freud, "La dynamique du transfert", *La technique psychanalytique*, p. 52.

<sup>6</sup> p. 54.

<sup>7</sup> p. 57.

sa cachette ; le transfert prend alors le parti de la résistance. C'est une "déformation par le transfert"<sup>8</sup> pour éviter la "mise en lumière"<sup>9</sup>. Mettre en lumière ce serait dévoiler, outre la dimension consciente et alliée du traitement pour le plus de connaissance, l'autre racine, celle qui assure l'excès, l'émoi érotique infantile si rebelle au changement. Le langage - militaire - conflit, cachette, résistance se poursuit tout au long de ce chapitre ; Freud compte les forces en présence et termine sur les luttes que mène le traitement analytique : "cette lutte entre le médecin et le patient, entre l'intellect et les forces instinctuelles, entre discernement à venir et le besoin de décharges se joue presque exclusivement dans le domaine du transfert."<sup>10</sup> C'est sur ce terrain qu'il faut remporter des victoires, sa nécessité absolue comme au cœur du traitement est dite dans la dernière phrase : "Nul ne peut être tué *in absentia* ou *in effigie*"<sup>11</sup>.

Dans le transfert, l'émoi infantile érotique s'actualise, on revit pour ne pas se souvenir, pour garder intact l'émoi : "Les émois inconscients tendent à échapper à la remémoration voulue par le traitement, mais cherchent à se reproduire suivant le mépris du temps et la faculté d'hallucination propre à l'inconscient."<sup>12</sup>

L'émoi infantile, l'amour de l'enfant est, dans un tout premier temps, sans pitié. L'excès de la pulsion peut aller jusqu'à la disparition de l'objet, le tuer et le dévorer. Dans ce sens-là l'amour est une menace pour l'objet. Dans cette même ligne de l'excès, le transfert menace la scène du traitement. Cette scène risque la disparition à cause de l'amour. Écoutons la métaphore de l'incendie dans "L'amour de transfert" : "La scène a entièrement changé, tout se passe comme si quelque comédie eût été soudainement interrompue

par un évènement réel, par exemple comme lorsque le feu éclate durant une représentation théâtrale."<sup>13</sup> La métaphore de l'incendie avec son risque de destruction parle à merveille des risques de l'excès. L'excès du transfert ne tente-t-il pas de faire disparaître la scène où il se représente ? Cette image du feu, de la brûlure est souvent employée par Freud qui parle de "La curiosité brûlante de *L'homme aux rats*"<sup>14</sup>, de "la brûlure de l'excitation"<sup>15</sup>, le feu représente une figuration du danger qui menace la scène de la représentation. Si le feu éclate réellement, il peut tout embraser, tout consumer, les scènes ne sont plus distinctes, les rôles peuvent se confondre. "Ici nous devons nous rappeler que le travail analytique consiste en deux pièces entièrement distinctes, qui se jouent sur deux scènes séparées et concernent deux personnages dont chacun est chargé d'un rôle différent."<sup>16</sup> Cette phrase, trop souvent citée, du texte tardif "Constructions dans l'analyse" est à nouveau redite ici pour la mettre au regard de celle du risque que fait porter sur la distinction des deux scènes l'amour de transfert, une menace d'incendie. Tenir les deux scènes séparées est un conseil inspiré des enseignements d'une longue expérience. Le travail de l'analyste est d'établir la frontière, d'assurer que les scènes restent séparées, cela n'en reste pas moins une tâche fort complexe car l'excès n'aime pas les frontières.

Dominique Clerc dans "L'excessive nature du transfert" a montré cliniquement à quel point l'excès tente de faire disparaître la scène, les scènes.

III. Peut-être ne parlons-nous d'un cas clinique que lorsqu'il nous déborde. Avec un tel mot, "déborde", l'excès à l'œuvre se révèle déjà. Nous parlerions d'un cas lorsque nous nous sentirions menacés de ne pou-

---

<sup>8</sup> p. 56.

<sup>9</sup> p. 55.

<sup>10</sup> p. 60.

<sup>11</sup> Id. p. 60.

<sup>12</sup> S. Freud, *La technique psychanalytique*, p. 60.

<sup>13</sup> S. Freud, *La technique psychanalytique*, "Observations sur l'amour de transfert", 1915, PUF, 1989, p. 119.

<sup>14</sup> S. Freud, *L'homme aux rats*, remarques sur un cas de névrose de contrainte, p. 10.

<sup>15</sup> S. Freud, "Au-delà du principe de plaisir", *Essais de psychanalyse*, p. 68.

<sup>16</sup> S. Freud, "Constructions dans l'analyse", *Résultats, idées, problèmes*, tome II, PUF, 1985, p.270.

voir maintenir l'espace psychothérapique. Cela déborderait, "ça" déborderait et nous serions en mal de traitement. En mal de trouver un espace intérieur, un peu comme l'enfant qui dit à peu près et, je crois, à Michel Gribinski, "Un rêve, c'est dans la tête, le cauchemar, c'est dans la chambre". Si le rêve est dans la tête, il est contenu à l'intérieur de nous, s'il est dans la chambre, il nous inclut. Il est, alors, bien impossible d'être le dormeur éveillé dont parle J.-B. Pontalis, l'espace est en danger.

Avec Lydia, je n'ai presque jamais été tranquille ; avec elle j'ai rencontré l'excès. Son histoire est indéniablement traumatique : après une première adoption, elle est enlevée à ses premiers parents adoptifs à la suite de suspensions de sévices sexuels pour être adoptée par ses parents actuels. Elle fait de nombreux cauchemars, où reviendrait sans cesse le premier père adoptif, suspecté donc de... sévices sexuels, de maltraitance, d'inceste ? Sans dénier l'éventuelle réalité des faits, une démarche judiciaire est en cours, j'entends, au-delà de la part traumatique dans l'insistance de ce cauchemar, son côté itératif, l'expression d'un indéniable attachement à ses premiers objets. Est-ce le fait d'entendre, au-delà de la dénonciation, l'intensité de la plainte de ne plus voir ses premiers objets et dans cette plainte un chant d'amour, mais les cauchemars diminuent. Lorsque la psychothérapie est en place, Lydia, projectivement, ou faisant de moi son double narcissique me dit "tu veux apprendre à lire et écrire ?" Et je dois lire les lettres qu'elle a écrites et ne reconnaît pas, elle me fait saisir, en s'en dessaisissant elle-même, son impuissance exaspérée à connaître le monde ; elle ignore son ignorance et me fait vivre une impuissance à saisir le monde. Le début du traitement est marqué par une série de débordements, difficiles à contenir, elle est infernale, il m'est impossible de rester neutre. Elle me met en demeure de rappeler les interdits éducatifs "non, non on ne sort pas de la pièce ; non, on ne tape pas ; non, on n'ouvre pas la fenêtre", et s'il m'arrive de dire quoi que ce soit d'autre, ce n'est jamais ça. Je suis pour elle investi d'une puissance dangereuse, elle joue au téléphone à appeler la police pour venir m'arrêter "Allô, la police, venez il y a un psy-

chiatre, il est complètement fou, il fait n'importe quoi !" Anna Freud a montré que l'enfant hait son thérapeute de libérer en lui ce qu'il eut tant de peine à enfouir, refouler, précisément l'excès de la sauvagerie du pulsionnel. Mais la puissance dangereuse peut figurer aussi une *imago* archaïque effrayante. Quoiqu'il en soit, accepter d'être l'objet de transfert d'une terreur est difficile. "Les émois inconscients tendent à échapper à la remémoration voulue par le traitement, mais cherchent à se reproduire suivant le mépris du temps et la faculté d'hallucination propre à l'inconscient"<sup>17</sup> ; je cite à nouveau Freud car Lydia me voit certes autrement que je crois être, mais elle semble halluciner en moi une menace. De mon côté, j'en arrive à redouter de la voir, comme si, l'espace du rêve ne pouvait s'établir, il était effracté en permanence. Plus tard, je m'apercevrai d'un mieux lorsque j'aurai pu pendant quelques instants psychiquement m'absenter, je réaliserai alors que je n'avais pu jusque-là, en sa présence, l'oublier, ne serait-ce que quelques secondes. Cette impossibilité de l'oubli est peut-être l'effet de l'abandon, un enfant abandonné requiert peut-être vingt quatre heures sur vingt quatre la présence. Lydia ne fait plus de cauchemar, mais elle est mon cauchemar. Je me rattache à quelques bouées connues pour ne pas être emporté dans la tourmente : la haine due à la levée du refoulement, l'hallucination par actualisation d'une *imago* terrorisante sur moi, et aussi l'identification à l'agresseur, faire, activement à l'autre ce que l'on a subi, passivement... Ces bouées sont des repères, ils aident à supporter, simplement supporter, en interprétant intérieurement. Car, à ce moment-là, rien ne peut être dit, au risque sinon de devenir l'adulte tortionnaire. Au bout d'un an, les choses se calment un peu. Lydia fait d'étranges expériences, elle cherche à savoir comment marche l'électricité, elle inspecte l'abat-jour évasé de la lampe de mon bureau, en fait le tour intérieurement avec un feutre et parle de jus électrique, de spermatozoïdes, très dangereux, ils font des trous. Sa mère me montre le culot d'une ampoule qu'elle a cassée en se livrant à ses explorations qualifiées, par la mère, de dangereuses. Lydia me dit pouvoir être dangereuse pour moi, et me trouver dangereux. Elle va le montrer. Je la prévient que je devrai, quinze

---

<sup>17</sup> S. Freud, *La technique psychanalytique*, p.60.

jours plus tard, déplacer une séance ; la réponse ne se fait pas attendre : un coup de ciseau dans la manche de ma veste, le tissu est déchiré. C'est irréparable, je suis en rage, puis immédiatement excédé ; excédé : touché par l'excès. La mesure est dépassée, je ne suis même pas en colère, mais las, un acte, irréparable, a été commis, je suis atteint et je ne peux que faire ce constat. Il m'était déjà arrivé de lui dire que nous n'allions pas pouvoir continuer, elle s'était pour un temps calmée. Là, elle reste calme, me dit "désolée !" Huit jours après, elle me demande où je serai le jour de la séance déplacée et elle fait allusion à des bébés pourris. Et le jour de la séance déplacée, elle déplace avec rage les objets sur le bureau pour les remettre à leur place, et d'un ton exaspéré, dit "tu ne bouges rien, tu ne changes rien, tu ne touches à rien". Une version nouvelle de "ne bougez pas ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas"<sup>18</sup> ! des "Etudes sur l'hystérie" ? Comme Emmy, Lydia sait me dire ce que je ne dois pas faire. Mais elle, elle peut, dit-elle, venir dans mon territoire mais elle ne supporte pas que j'aïlle dans le sien ; je dis : "drôle de règle que celle qui permet à l'un ce qu'elle ne permet pas à l'autre", je ne sais ce que j'ai voulu dire, peut-être signifier que l'interdit, la frontière doit s'imposer à l'un comme à l'autre. Je ne suis pas sûr qu'elle entende le sens, mais elle entend le mot règle, et elle dit vouloir se confectionner une règle, et elle me charge précisément de la garder, d'en assurer la conservation pour préserver nos échanges à venir. Et qu'elle me demande de garder une règle me semble plutôt de bon aloi.

Je dois à Nicole Oury d'avoir rapproché l'énigme de Lydia, son ignorance, et sa violence de celle de l'héroïne du livre de Schlink : *Le liseur*. Lorsque Michael, le liseur rencontre Hanna, l'héroïne du livre, il est adolescent. Malade, dans la rue, à l'entrée de l'immeuble d'Hanna, elle l'aide. Quelques temps plus tard, il la retrouve, il avait souvent rêvé de l'entrée de l'immeuble, une entrée prometteuse de richesse intérieure, et en même temps porteuse d'image de mort. Lors de la deuxième rencontre, le corps de la femme s'impose dans sa beauté et une sorte de pesanteur

lourde... lourde de quelque chose que l'on ignore. Elle se donne, physiquement, et se refuse en même temps, elle garde son mystère, son secret. Le lecteur est, comme l'adolescent, laissé au bord d'une partie de l'énigme, celle du secret de son existence, il ne devine pas l'énigme mais en subit les effets cinglants, violents, humiliants. Il est comme aveugle à l'entrée d'un monde qui est là et se refuse. Un jour, Hanna disparaît. Michael la retrouve quelques années plus tard, lors de son procès. Schlink est allemand, auteur d'après guerre ; son héros a vingt ans de moins que l'héroïne, celle-ci est de la génération antérieure, une génération qui a des secrets, impénétrables et dont l'effet est violent, et qui ne sont pas que ceux de la... génération. Michael perçoit ce mystère, et, comme l'héroïne, n'a pas la possibilité de pénétrer cette énigme. Tout au moins tant que le passé n'est pas reconstruit, et il ne peut être que reconstruit car dans sa vérité même il échappe à notre quête de certitude. Le liseur soigne cette femme, en lisant pour elle, son corps, son parcours, son histoire et en lui lisant les histoires, les poèmes, les œuvres que les hommes ont écrits. Il la soigne, pour un temps, en lui permettant l'identification à d'autres histoires, d'autres hommes, d'autres aveuglements, d'autres chemins obscurs des générations antérieures.

L'enfant a besoin pour contenir sa sauvagerie de s'appuyer sur la génération antérieure. Si la sauvagerie pulsionnelle ne trouve pas ce qui la contient, dans l'œuvre de culture, pour faire un rêve, cette sauvagerie se retourne contre l'être en cauchemar. La réponse de l'objet semble particulièrement en cause dans cette possibilité pour le sujet de lier sa propre excitation. L'objet nous permet, ou non, de contenir notre excitation, il la domestique, et plus tard, au cours du traitement, la reviviscence de cette sauvagerie fait courir un risque au traitement ; "Il arrive" - écrit Freud que l'on ait pas le temps de passer aux pulsions sauvages les rênes du transfert."<sup>19</sup>

Serait-ce là notre premier rôle : être un liseur ? Un liseur contient la sauvagerie en rendant au plus étrange, au plus déviant des destins, une part commune d'humanité. Michael dit : "Comment pourrait-

---

<sup>18</sup> S. Freud, J. Breuer, *Les études sur l'hystérie*, PUF, 1994, p. 38.

<sup>19</sup> S. Freud, *La technique psychanalytique*, p.113.



ce être un réconfort, que mon amour pour Hanna (l'héroïne) soit en quelque sorte le destin de ma génération, le destin allemand, auquel j'aurais su me soustraire moins bien, que j'aurais moins bien su camoufler que les autres ? Et pourtant, cela m'aurait fait du bien, à l'époque, si j'avais pu me sentir lié à ma génération." Il est du destin de tous les hommes

d'être lié, tel Œdipe, à la génération antérieure et à ses secrets. Le liseur, mais aussi le psychanalyste, tente de lire et délier ces destins. La source qui anime cette quête est la sexualité infantile, c'est un étrange destin qu'elle puisse générer la beauté de l'œuvre ou la violence de l'horreur. Après l'écriture de ce texte, Lydia me dit "Vous êtes mon écrivain".

# *Un instant, l'abîme des mots.*<sup>1</sup>

Dominique Suchet

Dans un de ses derniers textes Freud rappelle que "le travail analytique consiste en deux pièces entièrement distinctes, qui se jouent sur deux scènes séparées et concernent deux personnages dont chacun est chargé d'un rôle différent." Sa réflexion sur "Constructions en analyse" se poursuit ainsi : "nous savons tous que l'analysé doit être amené à se remémorer quelque chose qu'il a vécu et refoulé, et les conditions dynamiques de ce processus sont si intéressantes qu'en revanche l'autre partie du travail, l'action de l'analyste, est reléguée à l'arrière-plan. De tout ce dont il s'agit l'analyste n'a rien vécu ni refoulé ; sa tâche ne peut pas être de se remémorer quelque chose. Quelle est donc sa tâche ? Il faut que d'après les indices échappés à l'oubli il devine ou plutôt il construise ce qui a été oublié." Avant de conclure sa communication et d'ouvrir d'autres perspectives, il remarque qu'un seul point demande à être examiné et élucidé. "Le chemin qui part de la construction de l'analyste devrait toujours mener au souvenir chez l'analysé... Dans quelles conditions cela a lieu ? ... C'est ce qui devra faire l'objet de recherches ultérieures."

Le travail de cette journée répond à cette invitation. Dans ce texte l'analyse est décrite par deux scènes séparées. *Zwei Schauplätze*. Si en français nous n'avons guère qu'un seul mot, la diversité de la langue allemande permet de dire que *Schauplatz* ce n'est pas le mot *Szene* de la scène primitive, *Urszene*, ni le *Bühne* de la scène des personnages psychopathiques dont Freud décrit le caractère en 1905<sup>2</sup>. Avec

*Schauplatz* se retrouve, sous sa plume, la scène du rêve. Faut-il rappeler que c'est de la transformation radicale de la scène du rêve qu'est née la psychanalyse ? En effet, arrivé au terme de la rédaction de *l'Interprétation des rêves*, Freud modifie une première conception de la scène du rêve. *L'autre scène* du début, selon un terme qu'il emprunte à Fechner<sup>3</sup>, devient au fil de l'étude un régime économique particulier de la vie psychique. C'est un régime économique et dynamique qui permet une figuration du monde interne que des mots qui s'y abîment, peuvent alors percevoir. La fréquentation de l'analyse, de sa pratique et de sa théorie, rend familière l'idée de deux scènes séparées et, quelles que soient les références, amène à distinguer régulièrement l'expérience de son récit (et cela vaut pour le rêve), la chose du mot, le signifié du signifiant, le représenté des représentants etc... Mais, à la fin de l'œuvre, la définition tardive du travail analytique lui-même comme deux pièces distinctes sur deux scènes séparées trouble plus qu'elle n'éclaire dans la mesure où Freud fait porter l'interrogation sur le chemin qui va d'une scène psychique à l'autre, de la construction à la remémoration. Mais peut-être là la polysémie du mot scène en français nous sert car on pense aux mélanges et aux échanges pulsionnels avec les scènes que l'on fait et qui peuvent être de ménage. Mais les deux scènes du travail analytique, comment sont-elles reliées ? Le sont-elles ? Sont-ce deux scènes dans un même théâtre ? Celui qui peut s'enflammer avec l'amour de transfert ? Mais est-ce du même feu ? Ou bien sont-ce deux scènes qui se superposent comme

<sup>1</sup> "On dirait alors que ce qu'on appelle image est, un instant, l'effet produit par le langage dans son brusque assourdissement. Savoir cela, ce serait savoir que, dans la critique esthétique comme dans la psychanalyse, l'image est arrêt sur le langage, l'instant d'abîme du mot." Pierre Fédida, "Le souffle indistinct de l'image", (1993), *Le site de l'étranger*, PUF, 1995, p. 18.

<sup>2</sup> S. Freud (1905), " Personnages psychopathiques à la scène ", *Résultats, idées, problèmes I*, PUF, 1984.

<sup>3</sup> Gustav Théodor Fechner, (1804- 1896) écrit, en 1889, *Éléments de psychophysique*, Leipzig.

dans les photographies de Galton<sup>4</sup> ? Et leur séparation, n'est-elle pas alors un travail de décondensation à produire, comme on décondense une image composite de rêve depuis que l'on sait que "l'oncle à la barbe jaune" du rêve était Freud lui-même, et en même temps son oncle Josef et aussi l'ami R. à la tête faible et encore l'ami N. le criminel et encore son père et encore d'autres figures intimes. Mon hypothèse est que la séparation est une décondensation. Il y a une intersection virtuelle de ces deux scènes où se superposent les activités psychiques des protagonistes de l'analyse. La construction pour l'un, la remémoration pour l'autre. Un espace virtuel où se forment les actes psychiques spécifiques de la cure. Les actes psychiques spécifiques de la cure sont : le transfert, le rêve, l'interprétation. Enfin les mots du titre de la journée *dynamique et travail* nous rappellent que l'analyse est un mouvement, qu'il y a une temporalité nécessaire dont seule la perlaboration peut rendre compte.

Je propose de poursuivre avec le témoignage d'un moment clinique quelque peu transformé pour des raisons de discrétion. J'ai choisi un moment particulier dans une cure où la remémoration se produit. C'est dans une période qui s'avèrera plus tard être proche de la fin de la cure. La séance débute par sa remarque que j'ai sans doute oublié de la prévenir de mes prochaines vacances. Elle explique qu'elle pense que je vais être absente à cette période-là de l'année, mais que je ne lui ai vraisemblablement pas dit parce qu'il est impossible qu'elle puisse avoir oublié cela. Elle insiste : *impossible*. Puis, sans vraiment prendre le temps d'une pause dans ses associations, elle dit son rêve de la nuit. C'est une rencontre amoureuse avec un homme dont, dans la vie, elle attend un geste. Dans le rêve lui-même elle se souvient de cette attente. Son premier commentaire est de juger ce rêve "bizarre et dégoûtant". Tandis qu'elle déroule le récit du rêve, j'ai à l'esprit sa réflexion à propos de possibles vacances à venir, et aussi je

pense, et avec ces mots-là, que, si souvent elle cherche à me *posséder* avec les annonces de mes absences, et que selon elle, je préviens toujours ou trop tôt ou trop tard, ce jour-là avec les idées d'oubli et de souvenir, elle a dit autre chose. J'entends les mots : "*dans le rêve, je me souviens*". Par décondensation ils imposent en moi l'image de son père sévère, fort, imposant, qui la préférerait et la surveillait ; elle en était fière autant que prisonnière, il la possédait, elle le possédait.<sup>5</sup> C'est ainsi qu'une construction se forme dans l'esprit de l'analyste, à partir des mots entendus en séance. Cela suppose une régression de la pensée, régression topique et dynamique suffisantes pour que les mots perdent leur valeur secondarisée et que les processus primaires s'en emparent. La psyché se défait des lois diachroniques du temps. Les mots retournent dans le monde de la concrétude, ils retrouvent la malléabilité primaire que la polysémie leur conservait, et leur origine sexuelle les engage dans les rencontres et les alliances des scénarios de la vie sexuelle infantile exhumée. On peut dire que la construction qui me vient à l'esprit prend appui sur quelques signifiants ainsi revalorisés : *impossible, vacance, posséder, je me souviens, rencontre*, et avec en arrière-plan les affects associés *dégoût et bizarre*. Elle est d'abord la perception d'une scène, la réactualisation d'une scène œdipienne incestueuse. La construction elle-même n'est que le récit de cette scène. Un récit qui ne se fait pas, et qui peut-être reconstruit quand certaines circonstances de cure l'exigent ou comme aujourd'hui pour les besoins d'une communication. Et cela demande, à celui qui s'y risque, le même effort que de faire le récit d'un rêve avec ses associations. De plus cela sollicite la capacité d'interprétation de l'auditeur aussi sûrement que l'énoncé d'un rêve le fait. C'est le propre de la communication analytique, et on a raison de dire qu'elle est transmission analytique. Plus qu'un message adressé, c'est un mouvement initié par les mots d'une séance qui se propage ainsi qu'une onde.

---

<sup>4</sup> Francis Galton imagine dans une perspective scientifique des photographies composites où plusieurs visages sur une même photographie sont superposés afin de dégager les ressemblances dans une famille par exemple. Il écrit en 1907 *Recherche sur la faculté humaine et son développement*.

<sup>5</sup> C'est comme une décondensation de "*dans le rêve, je me souviens*" où "*dans le rêve*" s'associe au lieu figuré en rêve, lieu marqué de la présence paternelle, et "*je me souviens*" s'associe à la connaissance du phénomène du souvenir réel dans le rêve qui se manifeste par un phénomène comme "le rêve dans le rêve", ici "le souvenir dans le rêve" en serait une forme dénégative.

Dans cette séance-là, à ce moment-là de cette cure-là, le récit de la construction qui double l'écoute de son rêve, dirait bien sûr la réactualisation du désir infantile et de sa déception. Mais il y a une difficulté à en faire état. Ce n'est pas seulement parce que ce qui paraît si vif dans le cours d'une séance est si terne une fois extrait. C'est que l'acte de la communication d'une construction recèle la même difficulté que la venue de la construction en analyse : restituer ce qui n'a pas été vécu. Car si la construction sollicite la remémoration chez le patient, elle le fait d'une façon bien étrange. Je cite Freud "À partir de cette matière première (les indices de la répétition) il nous appartient de restituer ce que nous souhaitons obtenir". La communication qui n'a pas été dite aurait pu, par exemple, être en ces termes si elle avait adopté le style de la construction princeps : "Jusqu'à votre dixième année vous vous êtes considérée comme la destinataire unique et absolue de la puissance de votre père ; puis des modifications dans votre corps, dans vos fantasmes vous ont contrainte à voir la nature sexuelle des regards que chacun portait sur vous et aussi à modifier le regard que vous portiez sur le monde. De cette épreuve de réalité et de la frustration de vos désirs, une forte déception s'en est suivie. Vous vous êtes éloignée de votre père en le laissant aux scènes de ménage avec votre mère, et à l'attention de votre petit frère et vos sentiments sont devenus ambivalents etc...etc..." "Et ainsi de suite" dit Freud pour clore son énoncé.

Rien de cela en séance ; à l'auditeur averti on peut expliquer qu'une construction dirait que la résistance de la patiente se nourrit de la réalisation hallucinatoire d'une satisfaction du désir incestueux pour le père, une satisfaction se réalisant sans fin, avec un fantasme du recours à la puissance paternelle toujours à disposition, sans faille et sans vacances. Et à ma patiente en séance, en reprenant des mots de sa cure, des mots de son rêve et de ses associations, mots adéquats à la construction qui s'ébauchait, et en fin de compte en guise d'interprétation pour son

rêve j'ai juste dit "oui, bizarre, à la fois étrange et familier, connu et inconnu". Mais est-ce d'avoir pensé ou plus exactement perçu la longue, compliquée et inaboutie construction que je peux entendre comment la patiente avance elle-même, à son pas, sur le chemin de la prise de conscience de l'emprise du fantasme œdipien. Elle poursuit le commentaire de son rêve, reconnaît son désir pour l'homme du rêve avec qui elle se marierait bien, et regrette son goût pour se réfugier dans des relations imaginaires, parce qu'avec la réalité on ne sait jamais et on est souvent déçu ! La séance du lendemain débute par le récit du rêve de la nuit : "*Elle écrit à l'encre "possession" puis signe de son nom de famille et de son prénom. Elle se réveille en pensant qu'elle va finalement accepter l'opération pour laquelle elle hésite encore.*" Et cette pensée : "*je vais accepter l'opération pour laquelle j'hésite*", est pour moi comme le second récit du même rêve, voire la seconde partie du même rêve.

Le signifiant *possession* condense, par homophonie et selon les libertés qu'offrent les processus primaires, le nom de la partie du corps visée par la chirurgie (peau), une partie du patronyme de la patiente qu'elle avait "repris" pendant son analyse, et l'idée de l'emprise œdipienne qui se construisait au cours de la précédente séance<sup>6</sup>. Et je suis intervenue un peu longuement en proposant de déployer la décondensation de *possession* en appui sur la construction œdipienne de la veille que je retrouvais. Après mon intervention la patiente dit : "C'est curieux, ça me fait penser à *la fierté de mon père de posséder ce nom de famille-là*, et à la promesse que je lui ai faite de le garder", "si je suis mariée le nom disparaît... si je ne suis pas mariée aussi... je n'y avais jamais pensé !". Elle n'avait jamais pensé, mais toujours su de ce savoir particulier qui est la marque du refoulement et de sa levée que le choix apparent de garder ce nom-là, de le posséder recelait en son cœur l'attachement indéfectible au père et le renoncement impossible à cet amour. Ensuite la patiente dit que

<sup>6</sup> Peut être n'est-ce qu'un rêve de confirmation, un de ceux qui tirent la jambe derrière les constructions de l'analyste. Ces rêves qui effrayent plus l'analyste que l'analysé de n'être qu'un possible effet de la suggestion. Mais l'analyste sait aussi qu'avec ces rêves-ci, comme avec les autres (mais lesquels seraient-ce ces "autres" ?), parce qu'ils sont les seuls rêves des patients dont le doute est la forme de résistance prévalente, il ne peut que poursuivre le travail, construire, interpréter et communiquer la construction pour avoir une chance d'avancer vers les levées du refoulement.

pendant qu'elle parle là en séance, ici et maintenant, elle vient de retrouver, de sentir plutôt, un souvenir qu'elle ne savait pas qu'elle avait oublié et qui n'a, soupire-t-elle, "aucun rapport avec tout ça" : "elle a de la fièvre, elle se lève, elle se sent tomber lentement, s'évanouir, et avant qu'elle ne soit par terre, elle sent son père venir vers elle. Il la retient." L'éveil de la trace mnésique motrice est un signe de la remémoration de la satisfaction du désir. Et c'est en suivant ces traces-là que le désir infantile refoulé non analysé agit. Pour cette patiente il figure dans le rêve où il se dit avec les mots "*attendre un geste*", et il se répète dans le transfert où il se dit avec les mots "*posséder, être possédé*". Sur la scène de l'analyste, les mots de la cure provoquent en retour la construction. Par ses propres voies, un peu à côté, cette construction dit la possession œdipienne et ouvre la voie à la remémoration. On peut noter que le souvenir refoulé de l'expérience de satisfaction ne se dit pas avec *posséder/être possédé*, les mots du transfert qui le répète, ni d'ailleurs avec *attendre un geste*, le mot du rêve qui le figure, mais avec tout cela et encore autre chose, avec *être retenu*. Le geste du père, enfin nommé, était déjà là pourtant, actuel et agissant dans la répétition transférentielle propre à cette cure qui ne se finissait pas, qui la retenait.

La pièce maîtresse de la dynamique du rêve est que sous l'exigence de la pulsion repoussée par les instances psychiques supérieures, le souhait du rêve, refoulé, pour se faire valoir, met en mouvement le monde psychique souterrain. C'est à peu près dans ces termes que trente ans après l'avoir publié, Freud explique à Werner Achelis<sup>7</sup> son choix d'épigraphe de *l'Interprétation des rêves*, le vers de Virgile : "Si je ne puis fléchir ceux d'en haut, je mettrai en mouvement ceux de l'enfer." La citation apparaît une seconde fois dans le corps du texte, dans le dernier chapitre sur le refoulement. Au moment de la deuxième édition (1909) Freud prolonge la citation du vers de *l'Énéide* d'une phrase, également soulignée dans le texte. "Or, l'interprétation du rêve est la voie royale qui mène à la connaissance de l'inconscient dans la vie psychique." La partie de cette phrase souvent citée

depuis par les psychanalystes ou par les gens cultivés et curieux qui constituent le lectorat de la littérature analytique selon Freud, "... l'interprétation des rêves est la voie royale qui mène à l'inconscient...", doit sa célébrité à la condensation en elle de la spécificité de la psychanalyse. Avec l'économie de mot d'une formule on entend comme une évidence que, depuis ce moment inaugural où la cure et la métapsychologie se sont inventées mutuellement, le rêve avec son interprétation reste le palimpseste sur lequel se réécrit l'ensemble de la doctrine analytique, de la métapsychologie et de la clinique. La découverte, c'est donc, on l'a dit, la topique particulière du rêve. Le rêve est une scène où un désir refoulé dans l'inconscient, transformé par les mécanismes primaires, parvient à se manifester dans le champ de la conscience. C'est une dynamique particulière, celle du conflit entre la force à se représenter, inhérente au désir refoulé et le refoulement, la résistance qui s'y oppose. C'est aussi l'économie spécifique des régressions topiques et formelles qui conduit à la réactualisation hallucinatoire de la satisfaction du désir infantile incestueux et meurtrier. Cette triple loi, topique, dynamique et économique, rend compte de tous les actes psychiques depuis le symptôme en passant par le rêve jusqu'aux processus de pensée à haute valeur culturelle. Au premier rang des actes psychiques spécifiques de la cure on trouve le transfert. Défini de la même façon, le transfert est le produit des métamorphoses ininterrompues de la libido, il est lié à la résistance œuvrant dans le sens du refoulement. Le transfert répète, dans la situation de l'analyse et sur la personne de l'analyste, la force inhérente au désir infantile refoulé dans l'inconscient, se présenter. Et en permet concomitamment la représentation.

C'est par leur interprétation, de l'un et de l'autre, du rêve et du transfert que l'on a une chance d'avoir accès au fantasme inconscient qu'elle infère. Et c'est parce que l'interprétation procède par inférence qu'il n'y a pas de dévoilement de l'inconscient. La phrase "Or, l'interprétation des rêves est la voie royale etc..." est une mise en garde sans doute rendue nécessaire par l'enthousiasme des premiers disciples

---

<sup>7</sup> Werner Achélis, médecin et philosophe, publie en 1928 *Des Problem des Traumes*. Freud lui écrit en janvier 1927, disant qu'il a emprunté la citation de *l'Énéide* à Lassalle (Ferdinand Lassalle, 1825-1864) fondateur du socialisme allemand, qui lui, l'utilisait dans une interprétation sociale.

de Freud qui pensaient pouvoir avoir accès au déchiffrement du désir inconscient par la seule connaissance des pensées latentes. Il ne faut pas plus confondre le désir inconscient avec la façade manifeste du rêve ainsi que la vulgate préanalytique y invitait, que le confondre, ce désir, avec les pensées latentes du rêve ainsi que le ferait l'analyste trop doué pour l'interprétation dont Freud parle dans les *Ecrits techniques*. Il y a là une forme de résistance à l'analyse qu'interprète le rappel de l'importance du travail de l'interprétation. Un travail qui doit défaire le travail du rêve. L'avancée théorique décisive de *L'interprétation des rêves*, aussi bien le livre que la théorie ou l'expérience, délaisse une pensée des lieux et jette toute la lumière sur les échanges dynamiques et économiques et nous apprend que les modifications psychiques ne portent pas sur les formations psychiques elles-mêmes, mais sur leurs liaisons. Ce qui rend une représentation consciente c'est sa liaison avec le reste des représentations verbales. Pour percevoir notre monde intérieur, et aussi bien celui inféré à l'autre étranger, nous n'avons qu'un organe, la conscience, et qu'un outil, les mots. Le rêve permet la figuration dont les mots peuvent s'emparer. La vie psychique conserve en elle ce caractère pour toutes les autres formations, les mots donnent une qualité représentative à tout ce qui se présente dans la psyché.

Dans le moment de séance dont j'ai parlé on peut dire par exemple que les mots *posséder/possession* sont venus à la rencontre du désir infantile qui se répétait dans le transfert et qui se figurait dans le rêve. Les mots sont des nœuds dans le tissu des pensées. L'activité de l'analyste leur redonne leur capacité de liaison et d'entrecroisement des plans. Elle remet en mouvement l'image dans laquelle les mots s'abîment. Comme pour le chef-d'œuvre du tisserand, dans la fabrique de la pensée, je cite Freud citant Goethe : "À chaque poussée du pied on meut les fils par milliers, les navettes vont et viennent, les fils glissent invisibles, chaque coup les lie par millier."<sup>8</sup> On a raison de parler du "Théâtre des mots". Et s'il y a deux scènes c'est vraiment en eux, les mots, qu'elles se

nichent. Les mots ont cette capacité de pouvoir restituer ce que la force de la pulsion veut obtenir. De le restituer et de le dissimuler. Ils acquièrent cette capacité par leur origine : rendre présent ce qui est absent. Ce qui se théorise en leur désignant deux appartenances métaphorique et métonymique. Ce qui aussi peut se dire simplement en se rappelant que l'objet visé est sexuel, que les mots civilisent en quelque sorte ce qu'ils continuent de receler : de réalisation du désir incestueux et meurtrier dont ils sont nés. C'est ainsi que se fonde leur capacité de restituer la mémoire qu'ils ne savent pas avoir. Cette discordance des temporalités, "restituer ce que nous voulons obtenir..." est inhérente à la vie psychique et l'après-coup n'en est qu'une occurrence. Dès *Totem et tabou*, où il commence à penser la fonction du récit et du premier récit du premier poète épique, c'est-à-dire à penser le mythe historique du meurtre du père primitif, dès *Totem et tabou*, Freud a recours à une image pour figurer le mouvement d'historicisation tant individuelle que collective, qu'il propose. Cette image est plus qu'une illustration, elle est la présentation d'une matérialisation d'un mouvement psychique comme l'est le recours au bloc-notes magique pour l'inscription des traces perception et mémoire. Cette image est celle de la tragédie grecque. Dans la tragédie grecque le jeu de l'acteur se déroule dans une scène tandis que depuis le chœur situé en arrière, à côté, s'élève le chant parlé. Il y a comme un engendrement réciproque entre la scène et le chœur. L'engendrement réciproque n'est pas une duplication, ni une traduction simultanée, ni encore un surtitrage par exemple du jeu de l'acteur par le chœur ou inversement du chœur par le jeu de l'acteur. C'est la création d'un événement spécifique où l'acte de l'acteur est rendu visible à tous par le chant du chœur, alors que, dans le même temps, c'est le héros acteur qui engendre les mots du chœur par son geste. Cela suppose vraiment pour le chœur une mémoire qu'il ne savait pas avoir. *L'immémorial du chant du chœur*, voilà les mots que Pierre Fédida<sup>9</sup> nous a donnés pour percevoir, à travers une réflexion qu'il fit sur le scénique, l'essentielle anachronie de la vie psychique.

---

<sup>8</sup> S. Freud (1900), *L'interprétation des rêves*, PUF, 1967, p. 246.

<sup>9</sup> "Scènes" *Revue Internationale de Psychopathologie*, 1993, n°12.

C'est ainsi que vont les activités psychiques qui visent le retour de ce qui a été oublié, le rêve, la perlaboration pour le patient et la construction pour l'analyste. Dans le moment du rêve, les représentations interdites subissent les déformations et la figuration propres aux processus primaires, les affects dissociés de leurs images d'appartenance sont réprimés, déplacés, transformés et laissent un rêve se former "calme comme une paix après la bataille" dit Freud "quand on ne voit plus le champ de cadavres"<sup>10</sup>. Parachevant le travail du rêve l'élaboration secondaire lui donne la façade présentable, en quelque sorte, qui en favorise le récit. Mais une précision retient maintenant notre attention. L'élaboration secondaire n'agit pas secondairement sur un contenu déjà préparé par condensation, déplacement etc... cette fonction psychique agit dès le début et influence le vaste matériel des pensées du rêve<sup>11</sup>. C'est vraiment comme si le récit du rêve venait dire ce que les images révèlent de sa mémoire, à lui le récit, de l'accomplissement du désir infantile. Le récit du rêve est l'équivalent du récit épique de "Psychologie collective et analyse du moi", "le héros c'est celui qui ayant accompli le meurtre s'en revient le dire devant "les autres hommes" constituant un récit dans la langue de ceux qui entendent". "Dans son imagination il se détache de la foule et retrouve ensuite le chemin vers elle. Il s'avance et raconte à cette foule les exploits de son héros, fruit de son invention. Ce héros n'est au fond que lui-même."<sup>12</sup> Le récit du rêve fait du rêveur un héros. On peut remarquer la discordance des temps jusque dans le rythme de l'élaboration de la théorie puisqu'il faut à Freud attendre plus de dix ans (1923) pour qu'il trouve les mots du récit du mythe du meurtre historique du père primitif proposé comme événement dans *Totem et Tabou*(1911). La perlaboration adopte la même marche si l'on considère qu'elle se fait selon deux temps, d'abord une perception représentative, ensuite le lent travail de la perlaboration (*le Durcharbeit*), la modification psychique que permet la situation de la cure. Le travail de la cure fait de l'analysant le héros de son histoire.

<sup>10</sup> S. Freud, (1900), *L'interprétation des rêves*, PUF, 1967, p. 246.

<sup>11</sup> S. Freud, id.

<sup>12</sup> S. Freud, (1923), "Psychologie des foules et analyse du moi", *Essais de psychanalyse*, P.B.P, 1985, p. 208.

Qu'en est-il de l'activité psychique de l'analyste ? La construction, si on parle d'elle, n'est pas la part superflue du travail, c'est même ainsi qu'avance la cure. Sans la construction pas de remémoration, tout simplement pas d'analyse. Mais d'où viennent les constructions dans l'esprit de l'analyste ? D'où viennent les mots autour desquels elles se forment ? Dans quel état psychique doit-il se trouver ? Cette attention flottante, où acquiert-elle sa capacité à éprouver, à investir chaque élément, perçu également et sans lui imposer une direction de sens ? Une première réponse nous viendra encore en lisant *L'Interprétation des rêves*. En effet ne sont-ce pas les mêmes questions que Freud pose quand il se demande comment se forme un rêve ? "Mais comment faut-il se représenter l'état psychique pendant le sommeil qui précède le rêve ? Toutes les pensées du rêve sont-elles juxtaposées ? Apparaissent-elles successivement ? Ou plusieurs suites de pensées simultanées se forment-elles dans divers centres pour ensuite se joindre ? Je pense que rien ne nous contraint à nous représenter d'une façon plastique notre état psychique lors de la formation du rêve. N'oublions pas qu'il s'agit ici de pensée inconsciente et que le processus peut être bien différent de celui que nous observons lors d'une réflexion consciente et dirigée." Le sommeil par régression ouvre la pensée du dormeur à la mémoire de son histoire et de l'histoire humaine, et il assure ainsi la formation du rêve. Mais où la pensée de l'analyste acquiert-elle cette capacité à trouver les mots du désir infantile sans en répéter l'acte ? Sur quelle autre scène ses mots personnels, intimes, se déplacent-ils, trouvent-ils leur imagination et ouvrent-ils un récit pour s'en souvenir ? Ainsi que le fit le mot *posséder* dans le moment clinique que je vous ai proposé. Je suggère de penser que les mots ne peuvent trouver cette capacité de mémoire que dans le trajet, les transferts, les instants d'abîme, que l'analyste leur a offert : dans le temps de sa propre cure puis de son ressouvenir, dans le temps de la fréquentation de l'œuvre freudienne, dans les discussions et le travail qui le relie à sa communauté, dans la fréquentation des textes des autres analystes qui l'ont précédé ou qui l'accompagnent.

# *L'examen de réalité, une histoire d'amour*

Dominique Scarfone

Je tiens tout d'abord à remercier Dominique Clerc et tous ceux et celles qui à qui je dois l'invitation qui m'a été faite de venir vous parler à l'occasion de ces journées. Je ne saurais, ce faisant, manquer de dire combien cette invitation me flatte, mais, pour les mêmes raisons, combien elle m'a causé d'angoisse. Je me retrouve en effet l'invité d'une société d'analystes dont la culture psychanalytique a depuis toujours servi de phare à ma formation. Qu'aurai-je donc à vous dire que vous ne m'avez appris ? Aussi, dois-je vous avertir de ma crainte que ce que je vais vous dire aujourd'hui ou bien vous semblera archi-connu, ou alors, si quelque nouveauté devait s'y faufiler, celle-ci vous semblera étrangère, extérieure, mauvaise. Vous aurez reconnu là les deux attitudes du moi-plaisir purifié ! Je crois néanmoins que l'épreuve de réalité dont je m'apprête à vous entretenir aura suffisamment d'adeptes pour me laisser insérer quelques impuretés sur lesquelles nous nous ferons ensemble les dents. Mon espoir le plus sincère est que vous recevrez cette communication comme une offrande faite à notre capacité de discuter entre analystes pour voir si nous pouvons, sinon apprendre du nouveau, du moins regarder d'un œil neuf ce que nous savions déjà mais auquel nous ne pouvons pas toujours penser.

C'est qu'il n'est pas facile d'apporter du nouveau à la pensée psychanalytique. Tout au plus peut-on espérer tracer un parcours différent, donner un certain accent (et ma prononciation italo-canadienne du français ne saurait y manquer !), relever une nuance - cette chose tant vantée par Verlaine ("Pas la couleur, rien que la nuance"). Qu'il me soit donc permis, alors que je m'apprête à traiter de "La réalité en principe", de suspendre un tant soit peu l'examen de réalité et de m'avancer dans un propos qui ne se refuse pas à une certaine audace, quitte à ce que celle-ci se révèle bien illusoire. Ce que je vais vous dire, j'aurais

bien aimé que vous puissiez l'observer directement, en lisant dans ma pensée (fantasme fréquemment exprimé sur nos divans), et m'épargner ainsi le labeur d'une articulation qui, je le sais, ne sera jamais assez bien faite pour me, et vous, satisfaire autant que je le voudrais. Dans le dernier épisode du *Décameron* de Pasolini, un peintre - incarné à l'écran par le réalisateur lui-même -, dort dans la salle où il doit le lendemain commencer à réaliser une fresque. Dans son sommeil il voit en rêve sa fresque déjà terminée et d'une beauté parfaite, mais il réalise bientôt que ce n'est qu'un rêve. La scène et le film se terminent sur cette phrase, que je cite de mémoire : "Pourquoi faut-il exécuter réellement une œuvre, alors que c'est tellement plus beau de la rêver !"

"Les névrosés doivent avoir de quelque façon raison." Cette idée fut un guide auquel Freud s'est toujours fié. En fait, il a pensé la même chose à propos des délires psychotiques qui, eux aussi, doivent bien contenir un noyau de vérité. Affirmations relativement faciles à soutenir en théorie, mais moins confortables à endosser lorsqu'une analysante "qui doit en avoir de quelque façon raison" vous déclare qu'elle sait pertinemment que vous l'avez prise ou gardée en traitement parce vous êtes ou avez été amoureux d'elle. N'ayant pas éprouvé, du moins consciemment, un tel sentiment, et quelque peu vexé de n'avoir pas vu venir un tel transfert, vous êtes tenté, pour une fois, de contredire Charcot, et de vous dire que la théorie c'est bien, mais que ça n'oblige pas tout ce qu'elle dit d'exister ! Bien entendu, vous pouvez aussi vous replier sur d'autres positions commodes. Avec quelques interprétations "bien ciblées", ou en tordant complètement le sens du mot "résistance" pour ramener celle-ci à ce bon vieux camarade de l'analyste omniscient, pour qui seul l'analysant résiste, vous parviendrez à ce que les propos de cette patiente ne vous concernent plus : c'est son affaire, c'est son



délire, vous n'y êtes pour rien ! Mais vous voilà du coup dans un bel embarras, car si vous commencez à tirer sur ce fil qui nierait tout noyau de vérité à ce transfert, vous aboutirez bientôt à devoir défaire chaque maille de ce tissu - que vous savez déjà fragile -, sur lequel vous peignez d'habitude le paysage mental de votre pratique d'analyste. "Transfert délirant", érotomanie, défaillance de l'épreuve (ou examen) de réalité... c'est bien, mais chez l'autre ! Nous voilà replongés dans la psychiatrie d'antan, descriptive, pré-freudienne. Fi du grand renversement qui de l'œil de l'aliéniste nous a fait basculer vers l'oreille de l'analyste.

Remarquez qu'il existe au moins une autre voie facile, pour les collègues sinon pour vous-même : racontez cette "vignette" à un public d'analystes, et l'on vous demandera plus de détails, plus de "matériel". Mais cette fois ce n'est plus votre analysante, c'est vous qui serez scruté à la loupe ! *Quid*, en effet, de votre désir dans tout cela ? L'auriez-vous insuffisamment analysé ? Et votre contre-transfert, en avez-vous assidûment fait la toilette ? Au fait, n'auriez-vous pas un petit penchant vers la séduction perverse ? À moins que ce soit votre communication inconsciente qui aurait besoin d'une petite mise au point ? Questions à la limite légitimes, mais qui ramèneraient le problème au rang de l'anecdote, de l'idiosyncrasie personnelle, tout comme le faisait l'analyste-téflon de tout à l'heure en renvoyant le tout à sa patiente. Dans les deux cas, la théorie, celle de l'analyste omniscient ou celle de ses superviseurs non sollicités, restera intacte.

Dans ce qui suit, j'entends pour ma part convoquer la métapsychologie, notre bonne vieille sorcière, histoire de voir si elle peut nous offrir une autre issue.

#### Réalité, investissement

On aura compris qu'avec cette histoire de transfert érotomane, j'entre de plain-pied dans le sujet de "La réalité en principe". La réalité, en psychanalyse, je ne surprendrai personne en disant que c'est une question d'investissement. Il n'y a pas, à proprement parler, dans la théorie psychanalytique, de problème d'accès à la réalité. C'est une tâche du système de perception-conscience (Pc-Cs) qu'il s'agit d'activer,

d'investir de l'intérieur afin qu'il puisse "déguster" ce qui, dans le *continuum* corps-monde, s'offre de faits saillants, d'événements excitateurs pour les organes des sens. Pour cette raison, il ne serait pas erroné de dire que ce que nous percevons "en réalité", c'est toujours la réalité de notre propre corps. Notre perception est en quelque sorte une lecture de ce qui advient dans nos terminaisons sensorielles, données comme un tout, de par le contact sans solution de continuité entre corps et monde environnant. Ces événements produisent une texture (littéralement un tissu) au sein duquel il revient à notre appareil psychique, plus précisément au jugement, de départager entre moi et monde, et entre les objets de ce monde.

Nous connaissons tous la phrase de Freud dans *Le moi et le ça* : "La perception est au moi ce que la pulsion est au ça." Une remarque s'impose aussitôt à ce propos : je crois qu'il ne faut pas y entendre que la perception est un acte ou une fonction, ou encore une propriété *du moi*. Ce serait plutôt l'inverse : la perception est ce qui à tout moment met en acte, *recompose* le moi, reconduit ses frontières, reconstruit la topique. Par conséquent, contrairement à une conception qui la rend à bon droit suspecte, la perception n'est pas ce qui confère l'unité au sujet *percipiens*. Bien au contraire, elle constitue un acte de césure, une scission au sein du *continuum* corps-monde, césure dont le moi est à tout moment le résultat réitéré et non "le petit homme à l'intérieur de l'homme" qui se posterait aux frontières des organes des sens pour observer le monde. Dans cette version de la perception, comme césure constituante plutôt que fonction *du moi*, le *percipiens* honni par Lacan n'existe tout simplement pas<sup>1</sup>. L'erreur qui justifiait cette critique consiste en effet à poser d'abord un *percipiens*, puis, venant à sa suite et comme son œuvre, l'acte de perception. Dire "Je perçois", c'est une faute bien pardonnable dans le langage de tous les jours, mais la recherche d'un penseur comme Merleau-Ponty, vers laquelle convergent aujourd'hui certaines recherches parmi les plus intéressantes de la neurophysiologie, proposent une autre idée de la perception. La notion de *chair* telle que développée

---

<sup>1</sup> J. Lacan, "D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose", *Écrits*, Seuil, 1966.

dans *Le visible et l'invisible* me semble rendre au mieux compte de cette autre conception<sup>2</sup>. C'est d'ailleurs une notion qui, comme je tenterai de le montrer, me paraît pouvoir s'articuler sans difficulté avec la métapsychologie psychanalytique.

Je me permettrai d'abord de citer Merleau-Ponty dans le texte : "Quand nous parlons de chair du visible, nous n'entendons pas faire de l'anthropologie, décrire un monde recouvert de toutes nos projections (...). Nous voulons dire, au contraire, que l'être charnel, comme être des profondeurs, à plusieurs feuillets ou à plusieurs faces, être de latence, et présentation d'une certaine absence, est un prototype de l'Être, dont notre corps, le sentant sensible, est une variante très remarquable, mais dont le paradoxe constitutif est déjà dans tout le visible..." (p. 179). Et pour préciser sa pensée il ajoute un peu plus loin : "Puisque le visible total est toujours derrière, ou après, ou entre les aspects qu'on en voit, il n'y a accès vers lui que par une expérience qui, comme lui, soit toute hors d'elle-même : c'est à ce titre, et non comme porteur d'un sujet connaissant, que notre corps commande pour nous le visible, mais il ne l'explique pas, ne l'éclaire pas, il ne fait que concentrer le mystère de sa visibilité éparse." (p. 180)

Je dis que nous pouvons importer cette conception du rapport au monde<sup>3</sup> dans notre métapsychologie, parce qu'en fait elle s'y trouve déjà, au moins implicitement. Cette présence, je crois en effet que nous y sommes conduits à partir de positions freudiennes sur la perception qui à première vue sembleraient contradictoires. Je m'explique.

Contradictions ?

Examinons deux citations de Freud :

Dans le "Complément métapsychologique à la doctrine du rêve" (1915), Freud écrit que l'hallucination consiste en un investissement du système Perception-

Conscience "qui ne se produit pas, comme il serait pourtant normal, de l'extérieur, mais de l'intérieur..."<sup>4</sup> Pourtant, dans la "Note sur le "Bloc magique"" et dans "La négation", c'est bien de l'intérieur que l'inconscient ou encore le moi "envoie périodiquement dans l'appareil de perception de petites quantités d'investissement au moyen desquelles il déguste les stimuli externes" ; dégustation, notons-le, qui est tout le contraire de l'hallucination, mais dont au moins une source d'investissement est interne, comme dans l'hallucination. Ces deux affirmations ne sont contradictoires qu'en apparence, puisque, comme on sait, les petites quantités d'investissement envoyées périodiquement par le moi ou par l'inconscient (en 1925, à quelques mois de distance, Freud dit les deux choses) ne constituent pas le tout de la charge d'investissement active dans ce cas, mais agissent comme une sorte de pré-investissement, comme un apprêt de l'appareil de perception afin qu'il puisse fonctionner adéquatement par rapport aux stimuli externes.

L'hésitation de Freud, dans les deux courts textes de 1925, quant à quoi attribuer, du moi ou de l'inconscient, ce que j'appelle ici le "pré-investissement" de l'appareil de perception, me semble significative. Je crois qu'elle signifie que "le moi" dont il est question, s'il peut aisément se substituer d'un texte à l'autre à l'inconscient, c'est dans la mesure où pour Freud la perception relève en fait ni de l'un ni de l'autre, mais tout simplement du système perception-conscience. Non seulement le texte freudien, mais les deux présentations graphiques de la deuxième topique (1923, 1936) indiquent clairement que Pc-Cs et moi sont deux choses distinctes. Que par ailleurs le système Pc-Cs soit lié au moi, c'est une évidence, et leur lien le plus intime est encore que la perception est ce qui instaure le moi ; il reste que le moi, surtout dans sa partie inconsciente, est, tout comme le Ça ou la réalité extérieure, une origine possible de l'investisse-

---

<sup>2</sup> M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Gallimard, "Tel", 1964. C'est François Gantheret qui m'a un jour amené à m'intéresser à cet écrit de Merleau-Ponty.

<sup>3</sup> Dans le cas cité ici il s'agit du visible, mais Merleau-Ponty a bien fait valoir, dans un autre partie de son travail, que le regard "palpe", qu'il y a chevauchement entre le visuel et le tactile, et cela vaudrait aussi pour les autres modalités sensorielles, comme d'ailleurs le font valoir les recherches du neurologue Ramachandran sur les phénomènes de synesthésie.

<sup>4</sup> OCF, XIII, p. 257. Notons, que cette origine "du dedans" doit être détaillée plus avant pour tenir compte de ce que Freud dira du retour par le dehors de ce qui a été aboli au-dedans.

ment du système de perception. Ce dont il s'agit avec ce pré-investissement, c'est de ce que Freud a théorisé dès *l'Esquisse* sous le nom d'attention. Là il posait que c'est à la condition d'un investissement  $\Psi$  (ayant sa source, donc, dans les traces mnésiques) que les investissements  $\Phi$  (venant du monde extérieur) sont rendus possibles, mais qu'en l'absence de ces derniers (de  $\Phi$ ), l'investissement  $\Psi$  œuvre seul et donne alors lieu aux processus primaires, c'est-à-dire à l'hallucination onirique<sup>5</sup>. On sait que dans *l'Esquisse*,  $\Psi$  contient cet ensemble bien spécial de frayages appelé "moi", mais ce n'est pas ici ce qui compte. Freud veut seulement marquer, comme il le fera dans le chapitre VII de *L'interprétation du rêve*, qu'un fait de perception peut avoir son origine aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'appareil et que le système Pc-Cs possède deux surfaces tournées respectivement vers l'intérieur de l'appareil et vers le monde environnant.

Concernant l'investissement, Laplanche et Pontalis notent que le terme recouvre chez Freud des notions hétérogènes. Les auteurs du *Vocabulaire*, donnent l'exemple de la difficulté qu'il y a à accorder le sens proprement économique de l'investissement d'une représentation et l'investissement d'un objet externe. "On peut dire, écrivent-ils, d'une représentation qu'elle est chargée et que son destin dépend des variations de cette charge, tandis que l'investissement d'un objet réel, indépendant, ne peut avoir le même sens "réaliste"." Remarque incontestable à moins que nous ne posions que tant la représentation que l'objet "réel" partagent, du point de vue du système de perception, le même *statut psychique*. C'est qu'au fond, peu importe si l'investissement s'origine de l'intérieur, c'est-à-dire des traces mnésiques, ou de l'extérieur, c'est-à-dire de l'impact d'un objet "réel" sur les organes des sens : dans les deux cas, ce qui est

investi, c'est l'appareil de perception-conscience lui-même. Rappelons que le mot "investissement" désigne la charge d'excitation qui "occupe" (c'est le sens littéral de *Besetzen*) l'appareil et que, mis à part le parler commun, il n'est question d'investir, à strictement parler, ni la représentation ni l'objet réel<sup>6</sup>.

Certains raccourcis de langage commodes utilisés par Freud sont bien faits pour nous aider, *a contrario*, à poser une conception plus rigoureusement métapsychologique des faits d'investissement. Un exemple de cela se retrouve dans un court texte de 1927 sur "L'humour". Freud y décrit "(une) personne, (qui) dans une situation déterminée, surinvestit tout à coup son surmoi et dès lors modifie à partir de celui-ci les relations du moi."<sup>7</sup> On reste d'abord perplexé devant ce laxisme terminologique, sinon conceptuel. Car comment surinvestit-on son surmoi ? Et quel statut donner à cette "personne" ? S'agirait-il, du "petit homme dans l'homme", de *l'homunculus*, par lequel s'amorce généralement une régression logique sans fin ?

Toute la question est de savoir comment entendre cette "personne dans une situation déterminée". Dans une version personnaliste, il s'agirait d'un individu autonome, unitaire, agissant envers les instances qui le composent comme s'il pouvait à la fois se distinguer de celles-ci et les commander, y répartir à sa guise les investissements. Toute l'œuvre de Freud atteste que cela n'est nullement sa façon usuelle de penser, sauf encore une fois par commodité langagière. Il nous faut donc opter pour une perspective tout autre que personnaliste ou psychologue. Cette "personne" qui "tout à coup surinvestit son surmoi" me semble devoir être pensée non comme un sujet au sens banal de l'unité subjective, mais en tant qu'élément constitutif du *continuum* psyché-corps-monde. Il s'agit en somme d'entendre "personne-dans-une-situation-déterminée" *d'un seul trait* et de considérer

<sup>5</sup> Le mécanisme général de ce pré-investissement se retrouve aussi, toujours dans *l'Esquisse*, à propos de la constitution des frayages. Ainsi Freud pose que, selon la "loi d'association par simultanéité", "la charge simultanée a-b a entraîné le frayage d'une barrière de contact. (...) Il s'ensuit qu'une quantité passe plus aisément d'un certain neurone à un neurone chargé qu'à un neurone non chargé." (*La naissance de la psychanalyse*, p. 337.)

<sup>6</sup> Je suis conscient que cela demanderait de faire un détour pour vérifier cette idée à propos aussi de la dynamique du refoulement exposée dans la *Métapsychologie* de 1915, mais, faute de temps, je ne peux faire ce détour maintenant. Je suis cependant assuré que le raisonnement resterait valable.

<sup>7</sup> OCF XVIII, p. 139.

que la source de l'investissement, c'est *la situation dans son ensemble*. C'est cet "ensemble" qui agit, investit ou désinvestit. "Investissement" est donc encore une fois à penser comme "occupation" par une charge d'excitation (*Erregung*), mais une occupation qui n'est pas le fait d'une "personne" et n'est pas dirigée par un répartiteur interne. C'est plutôt la résultante des nombreux vecteurs d'une *situation* dont le sujet fait inséparablement partie. Nous retrouvons ainsi *la chair du monde*, au sens de Merleau-Ponty, mais au fait, nous retrouvons tout aussi bien des maximes psychanalytiques devenues si familières que nous en perdons souvent de vue le caractère proprement inadmissible pour... le moi. Ce sont d'appareils lieux communs comme "le moi n'est pas maître dans sa maison", "le psychique, c'est l'inconscient", formulations qui, pourtant, ne devraient pas cesser de nous étonner.

J'ai jusqu'ici insisté sur cette idée que la réalité est une affaire de perception et donc d'investissement ; qu'à l'origine, l'investissement n'est pas le fait du moi, ce qui nous autorise, dans une perspective non-personnaliste, à penser que c'est la perception qui fait le moi, et non l'inverse. Bien sûr, si je dis de la perception qu'elle fait le moi, je dis plus que cela, puisque la césure en question fait aussi le partage, sur le versant extérieur, entre moi et monde et qu'elle opère du même coup un partage sur le versant interne, entre moi et ça en lien avec la question du refoulement qui, rappelons-le, est aussi affaire d'investissement et de désinvestissement. On peut tout simplement rappeler que la confusion au sujet du rapport entre moi et perception n'est possible que si nous confondons le moi-corps indifférencié et le moi instance dérivé par différenciation. Les travaux de Laplanche me semblent avoir jeté là-dessus une lumière définitive. Si j'ai insisté ici sur le caractère non ego-centré de l'investissement et de la perception, c'est qu'il me permet de faire un pas supplémentaire à propos de l'examen de réalité.

L'examen de réalité : un test empirique ?

La vision anti-personnaliste des événements psychiques, nous la retrouvons dans un des textes sans

doute les plus lus de Freud. Je veux parler du *Malaise dans la culture*. On se souviendra que *Malaise* s'ouvre sur un dialogue avec Romain Rolland sur l'origine du sentiment religieux, dialogue consécutif à la publication par Freud de *L'avenir d'une illusion*. Romain Rolland avait suggéré à Freud de prendre en considération un "sentiment particulier (...) de quelque chose de sans frontière, sans borne, pour ainsi dire "océanique"" comme source d'un état que l'on peut dire religieux "alors même que l'on récuse toute croyance et toute illusion"<sup>8</sup>.

Freud, comme on sait, se dit exempt d'un tel sentiment, et l'on connaît son allergie à toute mystique. Il engage néanmoins le dialogue, en proposant d'abord que le sentiment océanique évoqué par Romain Rolland pourrait trouver son équivalent dans cette phrase tirée d'une pièce de Grabbe : "Nous ne pouvons tomber hors de ce monde". Ce serait là, dit Freud, le "sentiment d'un lien indissoluble, d'une appartenance à la totalité du monde extérieur", chose qu'il qualifie aussitôt de "vue intellectuelle" et qu'il semble donc déprécier ou en tout cas ne pas retrouver sur sa propre personne. Mais, le dialogue une fois engagé, Freud fait un pas de plus. Il s'empare métapsychologiquement de la question :

"L'idée que l'être humain, par un sentiment immédiat, orienté dans cette direction depuis le début, serait censé avoir connaissance qu'il est en corrélation avec le monde environnant, paraît si étrange, s'insère si mal dans la trame de notre psychologie, qu'on peut à bon droit être tenté de proposer une dérivation psychanalytique, c'est-à-dire génétique d'un tel sentiment."<sup>9</sup>

Si Freud reconnaît aisément la continuité du moi "vers l'intérieur", chose que la psychanalyse a découverte la première, il souligne qu'en ce qui concerne l'extérieur, "le moi semble affirmer des frontières claires et tranchées", sauf dans des cas particuliers comme l'état amoureux et, bien entendu, de nombreux états pathologiques. Mais, concède-t-il, ce sentiment du moi aux frontières claires, quoique fluctuantes, ne peut pas avoir été tel depuis le début. Freud décrit

---

<sup>8</sup> OCFP XVIII, p. 249-250.

<sup>9</sup> Op. cit., p. 251.

alors comment il conçoit la prise de connaissance du monde extérieur par l'enfant :

"Ce qui lui fait nécessairement la plus forte impression, c'est qu'un certain nombre de sources d'excitations, dans lesquelles il reconnaîtra ultérieurement ses organes du corps, peuvent à tout moment lui adresser des sensations, alors que d'autres se soustraient à lui par moments - parmi elles ce qui est le plus désiré : le sein maternel - et ne sont ramenées à lui que par des cris d'appel à l'aide. Par là s'oppose au moi pour la première fois un "objet" en tant que quelque chose qui se trouve "au dehors" et qui n'est poussé dans le champ phénoménal que par une action particulière."<sup>10</sup>

Ce serait là ce qui conduit à "l'apprentissage d'un procédé consistant, par une orientation intentionnelle de l'activité sensorielle et par une action musculaire appropriée, à pouvoir différencier ce qui est intérieur — ce qui appartient au moi — et (...) — ce qui est issu d'un monde extérieur — et on fait par là le premier pas vers l'instauration du principe de réalité qui doit dominer le développement ultérieur."

Comme on sait, il s'agit d'une des formes **qu'a prises** chez Freud la conception de l'examen de réalité. C'est, dans ce cas-ci, celle qu'on peut appeler "le test empirique" : si ça me suit dans mon mouvement, c'est à l'intérieur, sinon, c'est à l'extérieur. Jean Laplanche a déjà critiqué cette conception et Marie Leclair et moi-même avons pris la suite. Nous avons montré qu'il n'est nullement nécessaire d'invoquer cette épreuve par l'action musculaire effective. Nous sommes remontés à l'*Esquisse* et avons puisé chez Freud lui-même l'idée que ce qui distingue la perception effective d'une hallucination, c'est le fait d'intercaler ou non, dans la recherche de l'identité de perception, les images motrices ou souvenirs moteurs. Je me demande même, aujourd'hui, si on ne devrait pas établir une équivalence entre réactivation des images motrices et investissement de l'intérieur (pré-investissement) du système perception-conscience, puisque les images motrices en question sont les souvenirs, les traces mnésiques des mouvements, même

fortuits, qui avaient servi à l'obtention de l'image de l'objet.

Si je rappelle la critique de cette "épreuve empirique" aujourd'hui c'est que d'autres sections de ce même texte, *Malaise dans la culture*, me semblent s'accorder avec d'autres passages de Freud pour nous donner accès à une tout autre conception de l'examen de réalité. On sait qu'un long courant de pensée, allant de l'*Esquisse* jusqu'aux derniers écrits, associe la connaissance de la réalité extérieure au déplaisir voire à la douleur. *Malaise* ne fait pas exception. Mais ce qui frappe d'abord ici, c'est la manière assez différente qu'a Freud de poser un "moi-réalité du début". Dans "Pulsions et destins de pulsions" le "moi-réalité du début" est une entité capable de différencier intérieur et extérieur "selon un bon critère objectif", se posant par conséquent comme observateur impartial entre les deux domaines. Dans *Malaise*, après avoir posé l'examen de réalité dans les termes que nous venons de voir, Freud écrit plutôt :

"C'est donc de cette manière que le moi se détache du monde extérieur. Plus exactement : à l'origine le moi contient tout, ultérieurement il sépare de lui un monde extérieur. Notre actuel sentiment du moi n'est donc qu'un reste ratatiné d'un sentiment beaucoup plus largement embrassant, et même... embrassant tout, sentiment qui correspondrait à un lien plus intime du moi avec le monde environnant."<sup>11</sup>

Entre ces deux textes est intervenu le tournant des années 1920. Nous sommes désormais passés d'un Freud qui décrit le monde et l'appareil psychique d'une position en extériorité, à un Freud qui rejoint à sa manière les révolutions survenues dans la pensée du début du XX<sup>e</sup> siècle en physique. Dans la relativité einsteinienne, l'observateur transporte dans son mouvement le cadre de référence et dans la mécanique quantique, l'observateur fait partie de ce qui est observé et l'observation modifie la mesure. C'est une mutation de ce genre qui se produit dans la théorie freudienne des pulsions et de l'appareil psychique. Avec le dernier dualisme, les pulsions ne sont plus posées comme des exigences de travail pour la psy-

<sup>10</sup> p. 252.

<sup>11</sup> OCF XVIII, p. 253.

ché du fait de sa corrélation avec le corps ; elle habite désormais la topique elle-même en tant que principes de liaison (Éros) ou de déliaison (Pulsion de mort). Ce rapatriement des pulsions à l'intérieur de la psyché est corrélatif de la conception du moi-réalité du début : non plus un moi chargé de distinguer l'intérieur de l'extérieur à l'aide d'un "critère objectif", mais un moi totalement intriqué avec le monde.

Freud, on l'a vu, postule que ce sentiment primaire d'intimité totale entre le moi et le monde a dû se conserver de manière à se manifester chez certaines personnes comme sentiment océanique. Le détour que fera Freud par la métaphore holographique de la ville Rome vise à donner une idée spatiale de cette conservation. Freud ne doute pas que cette conservation est un fait caractéristique de l'inconscient, mais il constate bientôt que l'effort pour visualiser la chose conduit à de l'irreprésentable. Le psychique n'est pas du visible.

Pour tenter d'éviter une telle impasse dans la visualisation, une piste possible serait de poser que le sentiment d'union avec l'univers peut résulter non d'une "conservation" de l'archaïque, mais de la possibilité toujours *actuelle* du moi de se retrouver sans frontières dans le *continuum* réel pensée-corps-monde. La mobilité des frontières du moi dans les situations même courantes, et leur possible effacement dans des situations plus spécifiques parlent, me semble-t-il, en faveur de cette hypothèse alternative. Je pense, par exemple, aux phénomènes de dépersonnalisation dont parle Michel de M'Uzan et qu'il considère comme des événements marquants dans certaines cures analytiques<sup>12</sup>. Plus généralement, n'est-ce pas le propre de la méthode analytique - associations libres et attention en égal suspens - de rechercher constamment sinon la suppression, du moins l'assouplissement des frontières du moi, défensives par définition ? Pour cela, le moi n'a nul besoin de "contenir tout" (ce serait là plutôt le moi-totalité de la philosophie idéaliste allemande) ; il suffit de considérer que, aujourd'hui comme hier, ce moi *est en continuité*

avec le tout, c'est-à-dire aussi bien en direction de l'intérieur (avec le ça, ce que Freud admet sans problème) qu'en direction de l'extérieur (avec le monde) et que *c'est un paradoxe de la perception que cette continuité avec le monde soit constamment perdue de vue parce que brisée par la césure que provoque l'acte même de percevoir*. Freud, par ailleurs, dit-il autre chose quand, dans ses carnets de 1938, il écrit : "La psyché est étendue, n'en sait rien." ?

Douleur, amour, connaissance

Mais revenons à l'examen de réalité. Il est bien connu que lorsqu'il s'agit pour Freud de penser l'existence d'une réalité extérieure au moi, celle-ci se précise à travers une progression qui va du jugement d'attribution au jugement d'existence. Progression au cours de laquelle le moi-réalité du début se constitue en moi-plaisir pur, rejetant le "mauvais" à l'extérieur et intégrant le bon, pour aboutir en fin de course à un moi-réalité définitif capable de transiger avec l'extérieur, l'étranger, même quand il s'agit là d'une source de déplaisir. Cette progression est exposée dans "La Négation" où l'on retrouve aussi cette phrase : "Mais on reconnaît, comme condition de la mise en place de l'examen de réalité, que se soient perdus des objets qui autrefois avaient apporté une satisfaction réelle."<sup>13</sup> Freud reprend par là l'idée que l'examen de réalité vise non à trouver, mais à retrouver l'objet, de se convaincre qu'il est encore présent. Cette même phrase, je voudrais cependant l'inscrire dans une autre perspective, en la conjuguant avec ce que Freud interroge à nouveau de l'examen de réalité, à quelques années de distance, dans *Malaise dans la culture*.

L'association réalité-souffrance est une constante dans la pensée de Freud, et *Malaise dans la culture* ne fait pas exception. Freud y est même plus sombre que d'habitude, écrivant qu'il lui semble que "le dessein que l'homme soit "heureux" ne semble pas figurer dans le plan de la "création"."<sup>14</sup> Il identifie trois sources à la souffrance, au malheur humain : le corps

<sup>12</sup> M. de M'Uzan, "Contre-transfert et système paradoxal", *De l'art à la mort*, Gallimard, 1977, voir aussi, du même auteur : *Aux confins de l'identité*, Gallimard, 2005.

<sup>13</sup> OCF, XVII, p. 170.

<sup>14</sup> OCF, XVIII, p. 262.

et sa décrépitude inéluctable, le monde et ses forces surpuissantes, les autres enfin. L'appartenance à la culture, comme moyen de se protéger contre le monde de la nature et ses dangers, et à un moindre degré, contre les déboires du corps, comporte comme on sait, ses propres exigences pénibles. Je n'entrerai pas dans cet aspect de la question. Je suis retenu pour l'heure par le statut particulier de la souffrance causée par les autres humains : souffrance plus difficile à accepter, parce qu'à côté de celle venant des deux autres sources, elle nous paraît superflue. Me retient aussi, et tout spécialement, la question tout aussi particulière de la fonction de l'amour. Invoqué d'abord comme un des remèdes importants contre la souffrance, mais désigné bientôt comme présentant lui-même un danger qui, par certains côtés, se comparerait presque aux forces surpuissantes, dangereuses de la nature : "Jamais nous ne sommes davantage privés de protection contre la souffrance que lorsque nous aimons, jamais nous ne sommes davantage dans le malheur et le désaide que lorsque nous avons perdu l'objet aimé ou son amour."<sup>15</sup> Plus loin, Freud reprend la même idée en remarquant que par l'amour "on se rend, de la manière la plus problématique, dépendant d'un morceau du monde extérieur, à savoir de l'objet d'amour choisi et qu'on s'expose à la plus forte des souffrances si on est dédaigné par lui ou si on le perd..."<sup>16</sup>

Il est notable que ce faisant, Freud donne aux objets aimés un statut de réalité tel qu'ils acquièrent un pouvoir de faire souffrir aussi grand que la nature et ses énormes dangers. L'amour devient de ce fait lui-même une forme privilégiée du rapport à ces "morceaux de réalité" que sont les objets d'amour. Cela est d'ailleurs renforcé par l'idée que, comme il est dit dans la phrase extraite de "La négation", l'examen de réalité suppose la perte préalable d'objets qui avaient apporté une satisfaction réelle. Les objets d'amour sont donc réels à plus d'un titre, si l'on peut dire. D'une part en tant qu'ayant procuré une satisfaction réelle — réalité préalable à la perte et donc au jugement de réalité — et d'autre part en tant que sources potentiel-

les de cette expérience qui est la marque distinctive de la réalité : la douleur, la souffrance.

L'amour, c'est donc une épreuve de réalité. Je reprends ici l'ancienne traduction d'épreuve, parce que sa polysémie me paraît cette fois beaucoup plus appropriée que celle d'examen. Avec la perte de l'amour, nous entrons dans la ligne de pensée qui est apparue dans la psychanalyse à partir des années 1910, avec l'idée de narcissisme, et qui, en passant par l'analyse des mémoires du Président Schreber, conduit à "La perte de réalité dans la névrose et la psychose"<sup>17</sup>. Cette perte de réalité, nous savons qu'elle résulte d'un contact avec l'insupportable, contact dont le sujet se retire, ce qui ramène la notion d'investissement et de désinvestissement. Désinvestir, perdre la réalité, si nous restons conséquent avec ce que nous disions dans la première partie de ce travail, nous posons qu'il s'agit là d'une altération particulière au sein du *continuum* psyché-corps-monde, mais cette fois dans le sens où le système perception-conscience, pour ne pas donner accès à la réalité douloureuse, opère différemment la césure en ne réactivant pas les traces d'activité perceptive susceptibles de reconduire la perception douloureuse. À terme, le rapport avec la réalité sera marqué par la passivité inhérente à l'hallucinoire.

Quand nous parlons ainsi, nous savons bien en même temps qu'en l'absence de lésion du système nerveux central, la perte de réalité ne concerne pas à vrai dire la réalité matérielle. C'est bien plutôt ce "morceau de réalité extérieure" qu'est l'objet d'amour qui est "perdu", et c'est la perception dans ce qu'elle comporte d'effort pour le retrouver (examen de réalité) qui est perturbée. D'où il résulte que l'examen de réalité qui nous importe, c'est celui de la reconnaissance de l'autre en tant qu'objet d'amour, c'est-à-dire en tant qu'objet dont la perception est continuellement investie et réinvestie, du dehors comme du dedans ; en tant que cette perception-césure le distingue, cet objet, des autres objets du monde et lui reconnaît en même temps qu'une valeur exceptionnelle, le pouvoir tout aussi excep-

---

<sup>15</sup> P. 269.

<sup>16</sup> P. 288.

<sup>17</sup> OCF, XVII.

tionnel, voire potentiellement catastrophique, de faire souffrir.

#### Amour, pulsion et réalité

En écoutant mon propos sur la perception et l'investissement, vous aurez été depuis longtemps étonnés de ne pas m'avoir vu donner toute son importance à ce qui est pourtant le parangon de l'idée d'investissement : la pulsion. Elle a pourtant voyagé avec nous, en passant semi-clandestin, depuis le début. En effet, là où il y a césure dans le *continuum* psyché-corps-monde, là surgit également la pulsion. Nous avons donc commis un léger anachronisme en introduisant d'abord l'amour, puisque l'amour n'est pas la pulsion et que celle-ci doit subir une modification importante si elle doit se transformer en amour. Mais je disais que là où il y a césure, là surgit la pulsion. Hans Loewald, dans un texte de 1952<sup>18</sup>, posait la libido (donc la pulsion sexuelle) comme représentant essentiellement la tendance au rétablissement de l'indifférenciation, soit, dirions-nous, la tendance à l'abolition de la césure. Abolition contre laquelle le moi, une fois que cette même césure l'a constitué, se défend de toutes ses forces. Cette façon de voir n'a rien de révolutionnaire en soi, mais elle a le mérite d'attirer l'attention sur le fait que la notion de pulsion, même avant l'introduction du dernier dualisme pulsionnel, a toujours signifié une tendance au retour à un état antérieur.

Le moi se défend contre le retour à l'état indifférencié, retour au *continuum*, que représente la pulsion. À moins de défaillance de sa vigilance, ce même moi ne se risque à laisser le passage à la pulsion que dans des conditions que procurent divers mécanismes de défense ou de méconnaissance de ce qui advient : déplacements, formations de compromis et autres circonstances favorables. Pour cela, c'est encore par un non investissement, au moins sectoriel, de l'appareil de perception que de telles solutions peuvent être atteintes. À tel point que Freud n'hésite pas à dire que les phénomènes cliniques observables dans la névrose, tout autant que dans la psychose, relèvent de l'hallucinoire. L'hallu-

cinatoire, c'est-à-dire non pas l'hallucination au sens cognitif de la "perception sans objet", mais "une sorte d'activité de pensée qui demeura libre à l'égard de l'examen de réalité et soumise seulement au principe de plaisir. C'est là le *fantasier* qui commence déjà avec le jouer des enfants et qui, ultérieurement prolongé en rêver diurne, abandonne son étayage sur des objets réels."<sup>19</sup>

Concernant la perte de réalité dans la névrose, Freud signale, et l'expérience atteste, que le fantasme prend la relève pour combler en quelque sorte le scotome dans la perception de la réalité. L'exigence insupportable qu'imposerait la perception de la réalité, le moi s'en arrange à condition de refouler l'exigence pulsionnelle correspondante. Ce qui nous conforte dans l'idée que c'est d'une même césure réitérée qu'il s'agit dans la perception et dans le surgisement de la pulsion, et que c'est une même défense, celle qui scotomise une parcelle de la réalité et refoule la revendication pulsionnelle. Bien malin d'ailleurs qui saurait distinguer, dans le refoulement de la névrose, l'ordre de préséance entre l'insupportable de la réalité extérieure et l'inadmissible de la revendication pulsionnelle. L'important, c'est la médiation entre investissement du dedans et investissement par le dehors, médiation opérée par le fantasme et qui marque, soit dit en passant, l'opérationnalité de l'examen de réalité. Nous reviendrons bientôt sur ce qui rend cela possible.

Dans la psychose, le fantasme ne joue pas ce rôle : il y a plutôt reconstruction de la réalité à partir d'une abolition plus radicale. Ici, ce qui a été aboli à l'intérieur revient du dehors, comme il avait été possible de le montrer à partir du cas Schreber. Mais, dans le texte de 1924 Freud est plus disert quant aux mécanismes impliqués : "Le remaniement de la réalité s'effectue dans la psychose sur les précipités psychiques des relations entretenues jusqu'alors avec elle, donc sur les traces mnésiques, les représentations et les jugements qu'on avait jusqu'alors tirés d'elle et par lesquels elle se trouvait représentée dans la vie d'âme. Mais cette relation n'était jamais une relation achevée, elle était continuellement enrichie et modi-

---

<sup>18</sup> H. Loewald, "Ego and Reality" (1952), *The Essential Loewald*, University Publishing Group, 2000.

<sup>19</sup> OCF XI, p. 16-17.



fiée par de nouvelles perceptions. Ainsi s'instaure pour la psychose, elle aussi, la tâche de se procurer des perceptions telles qu'elles correspondraient à la nouvelle réalité, ce qui est atteint de la façon la plus fondamentale par la voie de l'hallucination."<sup>20</sup> Notons au passage le rôle central dévolu ici encore à la perception. Plus loin, Freud souligne que "dans la psychose, le morceau de réalité écarté s'impose sans cesse à la vie d'âme, comme dans la névrose la pulsion refoulée..."<sup>21</sup> Nous voyons par conséquent la symétrie, si l'on peut dire, qui émerge autour de la césure perceptive : pulsion et réalité, avec des rôles et des destins spécifiques pour l'une et l'autre, selon que nous sommes dans la névrose ou la psychose.

Mais qu'est ce qui fait que, malgré une certaine perte de réalité dans la névrose, l'examen de réalité est maintenu, contrairement à la psychose, et qu'entendre dans ce cas par "examen de réalité" ?

Pour avancer sur ce terrain nous devons d'abord faire retour à ce que nous avons relevé dans la section précédente et rappeler que, sauf lésion anatomique, la perte de réalité qui compte, c'est celle qui concerne ce morceau de réalité capable de causer des souffrances tout aussi grandes que celles résultant des catastrophes naturelles. C'est la perte de l'amour, de l'objet d'amour. Il est en effet notable, malgré la banalité de la notion, que, contrairement à l'objet d'amour, l'objet de la pulsion est "éminemment remplaçable". La libido peut donc s'arranger avec la non-disponibilité de l'objet de satisfaction pulsionnelle ; contrairement au moi qui ne peut que souffrir de la perte de l'objet d'amour et doit en passer par tout un travail de reconfiguration. Le fantasme permet en quelque sorte de ruser avec la réalité, et la régression vers des objets pulsionnels n'est pas rare lorsque sont perdus des objets d'amour. C'est sans doute ainsi que l'examen de réalité est pour ainsi dire maintenu. La raison en est que les traces mnésiques du commerce avec la réalité comportent suffisamment de marques de satisfaction libidinale *sans abolition de l'identité du moi*, pour que celui-ci n'ait pas à craindre de laisser jouer le fantasme ou d'autres formes de satisfactions substitutives que peuvent procu-

rer les objets remplaçables de la pulsion. Le moi peut maintenir l'investissement (pré-investissement) de l'appareil de perception et ainsi aller à la recherche active de l'objet perdu, quitte à affronter, à travers un travail de deuil, le démenti douloureux que lui assénera la réalité, cela dans la mesure où l'objet aimé avait donné lieu à une expérience de réalité psychique réciproque.

Que se passe-t-il dans la psychose ? Dans la psychose, les deux versants du *continuum* de la réalité, le versant intérieur (avec la pulsion qui "tire" vers la dé-différenciation) et le versant extérieur, avec le monde des objets qui causent une douleur intolérable, imposent au moi une manœuvre tout autre que celle de la névrose. L'émergence pulsionnelle dans la psychose menace d'autant plus gravement le moi que la césure, la brèche d'où émerge le danger (pulsionnel) de dé-différenciation ne procure pas du même coup — comme c'est normalement le cas — la délimitation suffisante des frontières du moi et leur corollaire, la capacité de tolérer le maintien de l'investissement par le dehors. Il faut noter, une fois de plus, que nous parlons d'investissement *par* le dehors : manière de rappeler qu'à strictement parler *c'est la réalité qui investit l'appareil de perception et non le sujet qui investit la réalité* (sauf par commodité de langage). Nous trouvons d'ailleurs un appui à cette façon de penser dans ce que nous citons de Freud à l'instant : "dans la psychose, le morceau de réalité écarté s'impose sans cesse à la vie d'âme, comme dans la névrose la pulsion refoulée". En fait, nous avons là un exemple de comment la psychose nous montre habituellement de façon plus nette ce qui dans les cas de névrose ou dans la normalité est recouvert par d'autres phénomènes. Il serait donc plus juste de dire que *dans la névrose également* le morceau de réalité (l'autre, l'objet d'amour ou l'objet qui refuse cet amour) s'impose constamment à la vie d'âme, mais que dans ce cas, l'intrication du moi à travers l'élaboration pulsionnelle et la vie fantasmatique en général permet de transiger avec cette réalité avec moins de risque d'abolition des frontières. Le combat est déplacé sur le front intérieur, si l'on peut dire.

---

<sup>20</sup> OCF XVII, p. 39-40.

<sup>21</sup> p. 40.

Comment et pourquoi la réalité s'impose-t-elle ainsi constamment ? Retour à cette idée d'un continuum qui serait la réalité de base et où seul un vivant doué de perception opère une césure où naissent simultanément le moi, le ça, le monde extérieur, mais aussi avec les pulsions qui, tendant au retour, menacent d'abolir cette différenciation.

Le dernier dualisme et la clinique

Une alarme sonne ici : nous venons de dire que les pulsions menacent la différenciation. Que faisons-nous dans ce cas des pulsions de vie, d'Éros et sa tendance à construire des liens toujours plus nombreux ? Comment concilier cette notion de libido menaçante alors que la même libido, reprise sous l'égide d'Éros, est plutôt une force liante et que, en tant que libido narcissique, elle cimente au contraire le moi ?

Répondons tout d'abord à l'objection par le narcissisme : s'agissant ici précisément de l'œuvre de l'amour, il est traditionnellement admis que la libido liée au moi, ou libido narcissique, n'est plus une force pulsionnelle. Avec le même terme de libido nous parlons en fait de deux régimes pulsionnels bien distincts. De par la structure spéculaire qui lui sert d'assise, le narcissisme constitue en fait la constante reconduction des frontières du moi par une perception qui non seulement donne à voir le monde, mais donne à voir le moi lui-même comme un objet dans ce monde. C'est en fait par là que se constitue le sentiment d'extériorité par lequel nous sommes naturellement conduits à poser, illusoirement, la perception comme un attribut du moi !

La question est plus sérieuse en ce qui concerne Éros en tant que pulsion de vie, ce qui suscite immédiatement l'attention pour son opposé : la pulsion de mort. Ici, nous nous retrouvons dans l'obligation de remettre en question les schémas habituels en nous rangeant du côté de ceux qui n'ont pas encore renoncé à cette position que Freud avait brièvement affichée puis retirée, lorsqu'il a attribué la pulsion de mort au moi.

Considérons en effet le parcours que nous venons de faire, avec la perception comme axe de réflexion, et abordons-le en termes de liaison et de déliaison, ce qui serait en bonne logique avec le dernier dualisme

pulsionnel, dont nous avons dit qu'il représentait une révolution dans la position épistémique de Freud. Il devient alors clair que si nous parlons de la perception comme césure dans un *continuum*, et la libido (pulsion sexuelle) comme ce qui surgit en vue de reconstituer le *continuum*, il s'ensuit que c'est une déliaison primordiale qui instaure le moi, et que c'est la tendance à la re-liaison au sein du *continuum* qui menace ce même moi. Dans un certain sens, cela ne nous étonne qu'à moitié : pourquoi en effet le moi se défendrait-il contre la pulsion sexuelle si celle-ci ne "menaçait" que de lui apporter une satisfaction avec des objets appropriés à cette fin ? Oui, dira-t-on, mais que faites-vous de l'Œdipe et l'interdiction de l'inceste ? Et nous de répondre : oubliez-vous que l'interdit de l'inceste n'a pas à être proféré ? Que l'inceste fait horreur précisément parce qu'il serait de l'ordre du retour à l'indifférencié mère-enfant ? Par ailleurs, le maintien des frontières du moi à l'encontre des forces libidinales qui tendraient à la dédifférenciation est bien de nature à nous faire remarquer que cela relève d'une défense, au premier chef du refoulement : œuvre, il faut noter, de *déliation* opérée par le moi. Nous retrouvons ici une réflexion apparemment contradictoire de Freud dans "Le moi et le ça", où il écrit que le moi travaille au service d'Éros, puis, et pour les mêmes raisons, au service de la pulsion de mort. En fait, les deux cas sont vrais, à condition d'admettre qu'Éros désigne là non la libido tout entière, mais la part "déssexualisée". Ce qui permet de nommer, avec Laplanche, la libido déliée "pulsion sexuelle de mort". La "mort" en question c'est celle du moi qui est menacé dans son intégrité structurelle par ce régime libidinal certes "délié", mais qui, c'est important de le souligner, menace le moi dans la direction d'une re-liaison avec le tout. Autrement dit, avec la "pulsion sexuelle de mort" c'est la pulsion qui est déliée et menace la liaison narcissique. Mais par ailleurs, cette liaison narcissique est elle-même au service du maintien de la césure moi-ça, moi-monde. Par conséquent, la pulsion sexuelle de mort menace de mort les frontières du moi, mais cela dans le sens d'une reconduction de l'intimité profonde de ce moi avec le tout indifférencié.

Mais ici, il me faut faire un pas de plus et signaler que cette "pulsion sexuelle de mort" à juste titre invoquée

par Laplanche, ne m'apparaît pas régler de façon conclusive la question de la "pulsion de mort" freudienne. Cela parce que, comme nous venons de le voir, il y a une "pulsion de mort", une force de déliaison légitimement attribuable, sinon immédiatement au moi, du moins à ce fait de perception qui accomplit la césure d'où le moi résulte en tant qu'instance. Ensuite, parce que une fois ce moi constitué, l'instauration périodiquement réitérée des frontières du moi par l'investissement venant *et* des traces mnésiques (des frayages) *et* de la réalité extérieure, et qui semble ensuite, par une complication caractéristique du jeu de miroirs narcissique, venir du moi lui-même, ne nous permet pas de nous contenter de dire que le moi est régi par la libido liante uniquement. Le maintien de la structure du moi se paie de ce mouvement paradoxal par lequel il travaille d'un côté au service de l'Éros (entendu comme libido fixée à même la structure moiïque), et de l'autre au service de la pulsion de mort<sup>22</sup>. Mais, dans ce dernier cas, il est clair que cela ne signifie pas "au service de la *pulsion sexuelle de mort*". Il m'apparaît nécessaire de poser qu'intervient ici une pulsion de mort qui n'a rien de sexuel, qui est l'analogue des anciennes pulsions d'autoconservation, encore appelées pulsions du moi.

Cette pulsion de mort non-sexuelle n'a pas un rôle univoque. Il faut maintenir activement à l'esprit que, bien que travaillant dans le sens de la déliaison, elle peut-être considérée au service du moi, donc d'une structure liée et liante. Cette pulsion de mort est donc éminemment paradoxale, mais n'ayons pas peur du paradoxe : rappelons-nous que lorsque Freud a posé que la pulsion de mort vise un retour à l'inanimé, il précise tout de suite après que cela signifie que l'organisme vivant désire "mourir à son heure", c'est-à-dire, comme de M'Uzan l'a souligné plus d'une fois, en complétant son programme interne de vie. Cette pulsion de mort non sexuelle est donc, à sa façon, au service de la vie... en tant que conduisant à la mort.

Une autre manifestation clinique de cette pulsion a été à mon avis identifiée de façon convaincante par Nathalie Zaltzman sous le nom de pulsion anar-

chiste<sup>23</sup>. Ici, la pulsion de mort sert à contrer la menace de la libido liée-liante du narcissisme, dans ce qu'elle peut avoir d'étouffant et qui, à terme, finit par reproduire la menace d'indifférenciation, mais en ayant suivi le chemin apparemment inverse de la pulsion sexuelle de mort.

Avec cette pulsion de mort non sexuelle, nous touchons enfin à ces dangers représentés par l'exaltation identitaire du moi et de ses dérivés dans la psychologie de masse. Bien entendu, divers mélanges sont ici possibles avec la pulsion *sexuelle* de mort en tant qu'elle se lie dans le sadisme à la jouissance de l'autre en tant qu'objet de la pulsion et sexuelle et d'emprise. Mais on sait que l'exaltation identitaire peut aller jusqu'à renoncer à la reconnaissance de l'autre comme objet sexuel, scotomisant la perception de cet autre dans le champ libidinal. Nous rejoignons ici la problématique de la perte de réalité propre à la psychose.

#### Retour au transfert érotomane

Ce long détour par la métapsychologie suivant l'axe de la perception, nous l'avions commencé à cause du désir de ne pas assassiner la question que pose le transfert (délirant) érotomane. Il s'agissait de tenter de voir si là aussi l'analysante a de quelque façon raison. Il faudrait beaucoup plus d'espace et de temps pour traiter adéquatement la question ainsi posée, mais il nous semble possible, à partir de ce qui précède, de déplacer au moins le poste d'observation d'où elle est généralement posée.

Si, en effet, nous nous refusons la commodité de retourner à l'envoyeur sa lecture des événements ayant cours dans ce type de transfert, il nous semble possible d'avancer à titre d'hypothèses de travail, les quelques considérations alternatives suivantes :

- Le "morceau de réalité" qui continue de s'imposer ici, l'analyste a bel et bien accepté, de par sa seule offre d'analyse, de le représenter à l'intérieur du cadre. "L'offre précède la demande", et "le transfert est provoqué par l'analyste", ces deux maximes à mon avis indiscutables concernant le cours des événements analytiques, doivent être admises au-

---

<sup>22</sup> OCF, XVI, p. 288-289.

<sup>23</sup> In *La guérison psychanalytique*, PUF, 1997.

delà du "comme si" lorsqu'il s'avère que, consciemment ou non, nous nous offrons d'analyser un sujet psychotique.

- Si ce même "morceau de réalité" s'impose sans cesse au psychotique (mais nous avons vu qu'il s'impose aussi au névrosé, dans des conditions plus favorables pour celui-ci), c'est qu'il s'agit de la réalité psychique de l'autre, qui se manifeste en tant que "message compromis", comme Laplanche l'a théorisé. L'analyste ne saurait se prétendre immunisé contre l'émission de ces messages, ni pouvoir en contrôler la teneur. Ce n'est pas proposer un retour aux apories de l'analyse mutuelle à la façon de Ferenczi que d'évoquer celui-ci dans sa dénonciation, qui serait à élaborer dans une optique non-personnaliste, de ce qu'il appelait "l'hypocrisie professionnelle" de l'analyste.
- L'examen de réalité est défaillant, au moins en partie, dans la psychose, parce que cet examen ne concerne pas la réalité de la nature, mais la réalité psychique de l'autre, et que c'est cette réalité qui s'est avérée douloureuse, littéralement éprouvante, au point d'empêcher la constitution de frayages à partir desquels le (pré)investissement du Pc-Cs à partir de l'intérieur rend possible la prise de connaissance de l'autre et de sa réalité psychique. En effet, si lors d'une catastrophe naturelle, on ne devient pas psychotique (on dit même que les schizophrènes les plus régressés se réorganisent temporairement) c'est que, à moins d'être emporté dans l'hécatombe, le monde matériel nous accorde de travailler à la reconstruction de ce qui a été détruit. Or nous avons vu tout à l'heure que, pour Freud, l'objet d'amour a le même pouvoir de faire souffrir que la nature cataclysmique. On peut

dire que le sujet psychotique, en contrepartie, traitera la réalité interhumaine comme un morceau de cette nature, et se mettra à la reconstruire à sa façon, comme on rebâtit après un ouragan.

- L'absence de (pré)investissement place le sujet dans une passivité perceptive qui donne, jusqu'à un certain point, libre passage à l'hallucinoire sans que le jeu, la rêverie ou le fantasme puissent en écouler la charge vers une aire subjective où le moi se sentirait minimalement assuré de ses frontières.
- Pour cette raison, l'expérience hallucinoire, entendue au sens métapsychologique, emporte la conviction du sujet. C'est qu'en l'absence de l'examen de réalité, opère la croyance primaire, la foi perceptive, évoquée en allemand par le terme même qui sert à nommer la perception : "*Wahrnehmen*" c'est "prendre pour vrai".
- Finalement, on peut *peut-être* poser (mais ici le "peut-être" doit être plus que souligné) que la tâche de l'analyste dans une telle situation serait de laisser la "*Wahrnehmung*" passive de l'hallucinoire jouer en acceptant que soit tenue pour tout aussi "vraie" l'attribution de sentiment qui lui est présentée. Ce serait là une voie possible de passage vers une mise à l'épreuve, par l'analysant, d'une réalité psychique qui ne reproduirait pas la douleur originale. Douleur qui avait conduit le moi du sujet et sa pulsion (non sexuelle) de mort à reconstruire les frontières du moi, pour ainsi dire, de l'extérieur, c'est-à-dire sur la base de l'abolition d'investissements d'origine interne essentiels à l'examen de réalité, pour ne reconstruire qu'avec ce qui, suite à cette abolition, lui vient du dehors, c'est-à-dire de l'autre, mais comme un aveuglement.

# *La réalité en acte*

Adriana Helft

"Il n'admet le monde que dans la mesure où il peut le déformer, le façonner." La phrase est d'un critique d'art à propos d'un trait d'esprit de Josef von Sternberg. Ce dernier avait déclaré que ce qu'il n'aimait pas dans son dernier long-métrage, c'étaient les plans où l'on voyait de l'eau, car l'eau était la seule chose réelle de ce film...

La rencontre qui a lieu au cabinet de l'analyste amplifie et met en exergue l'usage que chacun fait du monde. Entre la parole dite et la parole entendue, une épaisseur se crée dont les contours plus ou moins sinueux dévoilent la manière dont chacun est inséré dans le monde - dans cette terre étrangère externe que sont la réalité et son corrélat interne qu'est le refoulé.<sup>1</sup>

Ainsi, tantôt par perte la réalité se dérobe ou s'efface, tantôt par excès elle s'agglutine ou s'accumule sous les pieds de ceux qui s'aventurent dans l'analyse.

En donnant à la parole sa potentialité d'événement, le dispositif de l'analyse s'ouvre sur une énigme : celle de découvrir l'emplacement du sujet attrapé dans les rets du fantasme qui le maintient captif.

Au bout d'un long parcours, l'analysant retourne à une réalité modifiable et transformable, reprenant à sa charge les épreuves ordinaires propres à la vie, tout comme sa part d'énigme à jamais close.

Ce subtil mais bouleversant changement attendu de la traversée analytique s'effectue par la lente transposition d'un fonctionnement psychique réflexe, réduit, proche de la décharge, en foisonnement de la pensée et des actes. Au bout de ce passage : une vie qui "comme la névrose ne dénie pas la réalité, mais s'efforce, comme la psychose, de la modifier"<sup>2</sup>.

Cet itinéraire n'est pas celui de la découverte ou des retrouvailles des maillons inanimés du passé, suivant l'image classique du processus analytique conçu comme le rassemblement des pièces d'un puzzle faisant miroiter une complétude à venir, et moins encore celui du jaillissement épiphannique des scènes infantiles.

L'analyse n'a affaire ni à une réalité archéologique ni à une réalité historique, dans l'exacte mesure où elle transforme, par son objet et par sa méthode, les matériaux spécifiques à l'expérience qu'elle inaugure et qui sont eux-mêmes les résultantes du remaniement produit par le refoulement.

Et c'est parce qu'elle donne accès à une autre réalité que, davantage qu'au maniement d'un champ de ruines, l'expérience de l'analyse s'apparente à celui d'un champ de forces. En ce sens, elle doit manier une réalité dynamique et économique.

C'est en s'interrogeant sur le choix étrange opéré par la mémoire lors de la construction du souvenir de couverture que Freud, on le sait, en vient à l'idée que deux forces psychiques prennent part à la production des souvenirs. Il écrit ceci : "L'une (de ces forces) s'autorise de l'importance de l'expérience vécue pour vouloir s'en souvenir, tandis que l'autre - une résistance - se dresse contre cette mise en évidence. Les deux forces agissantes en sens opposé ne se suppriment pas l'une l'autre ; au lieu de la domination de l'un des motifs sur l'autre - avec ou sans dommage - il se produit un effet de compromis, en quelque sorte analogue à la formation d'une résultante dans le parallélogramme de forces"<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> S. Freud (1933), "La décomposition de la personnalité psychique", *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 80.

<sup>2</sup> S. Freud (1924), "La perte de la réalité dans la névrose et la psychose", *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 301.

<sup>3</sup> S. Freud (1899), "Sur les souvenirs-écrans", *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p.117. C'est moi qui souligne.

Ce champ de forces en conflit dont le souvenir de couverture tire son existence, je suis encline à le considérer comme un modèle du fonctionnement psychique. Quant à la "formation d'une résultante", elle me paraît être indicative de la manière dont l'expérience de l'analyse se déroule et reste viable, cette "formation" étant censée créer et assurer les conditions de navigabilité.

Or, ce champ où se conjuguent les franchissements de limites et les ruptures de contact exige un double maniement : celui des fragments de réel méconnaissables et troublants et celui des rejets de l'inconscient, prenant en compte les modalités de leur survenue (ré-émergence) et le caractère hétérogène des traces qu'il charrie. Je fais ici allusion aux traces faisant partie de la dimension de l'agir, sur lesquelles je reviendrai.

Si nous retrouvons par un autre biais l'épaisseur créée dans l'espace de la rencontre analytique autour de la parole, nous rencontrons une autre question : quelle est l'implication de l'analyste dans les interstices de cette réalité pétrie de résonances perceptuelles ?

Les conditions d'installation, d'interprétation et de résolution du transfert concernent uniquement les conflits actuels auxquels la cure se confronte. Renonçant de la sorte au pouvoir de "réveiller les chiens qui dorment"<sup>4</sup>, l'analyste est-il toujours si clair quant aux conséquences de sa présence et aux retombées du dispositif qu'il est censé incarner vis-à-vis de la réalité dans laquelle il opère ?

Où se situe cette réalité, sinon dans le mouvement entre ses multiples dimensions ?<sup>5</sup>. Quelle est cette réalité que l'analyse traverse et quelle réalité secrète-t-elle ? Ce sont ces aspects hétéroclites que j'aimerais

interroger par le truchement d'une difficulté clinique. Exercice périlleux puisqu'il s'agit de saisir une réalité : celle de la saisie même du trajet de l'analyse par le biais du démêlage de traces présentes dans la répétition agie.

"Je ne peux plus vivre à l'ombre de ma propre vie", me dit cet homme quelques minutes après son arrivée (lors de nos premiers entretiens en vue d'une analyse).

Alors que jusque-là il avait cru protéger les autres et se protéger lui-même en se déroband à tout et en faisant fi de tout compromis, il s'aperçoit que cette attitude a une portée très destructrice. Le beau navire de sa vie prend du gîte, depuis un certain temps il sent confusément le poids d'une cargaison lourde et dangereuse embarquée dans sa soute. Tout ce qu'il a laissé traîner, qu'il a repoussé avec la dernière énergie<sup>6</sup>, qu'il a cru écarter et faire disparaître, lui revient, assombrissant sa vie.

Que d'immobilité dans tous ces mouvements apparents !<sup>7</sup>

Réalisateur de cinéma, la cinquantaine, d'origine noble, il s'est "décidé à parler", donnant ainsi le sens d'un d'aveu à sa tentative d'approcher l'analyse. Son existence ne lui semble plus viable, ne lui paraît plus navigable ! Libre, célibataire, sans enfant, il est au bord d'une rupture amoureuse avec la compagne qui partage sa vie de manière intermittente depuis quelques années, mais il s'aperçoit qu'il tient énormément à elle.

Le pilote automatique ne paraît plus aussi efficace...

Incapable de trier, il laisse tout venir. Ne pouvant pas dire non, il remplit ses journées des obligations les plus diverses, menant de surcroît plusieurs aventures amoureuses en même temps. Et chaque fois qu'il

---

<sup>4</sup> S. Freud (1937), "L'analyse avec fin et l'analyse sans fin", *Résultat, idées, problèmes*, t.II, Paris, PUF, 1985, p. 246.

<sup>5</sup> Ce que Jacques Lacan a pu théoriser comme les trois registres essentiels du champ psychanalytique : le réel, le symbolique et l'imaginaire, cernent-ils complètement la réalité à laquelle l'analyste se confronte ?

<sup>6</sup> La dynamique du geste du refoulement et du retour du refoulé donne lieu à un corps étranger, à une formation dérivée et méconnaissable.

<sup>7</sup> J. Supervielle, "Équipage", *Oeuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", p. 173. Voici quelques vers : "Elle avance sur l'horreur/ De demeurer immobile/ Sans que sa voile fragile/En tire un peu de bonheur."

atteint le point culminant de cet encombrement, un même geste émerge : il file, il ment, il fait le mort, il disparaît. Et il n'en peut plus !<sup>8</sup>

Tout cela signe l'immobilité d'un fonctionnement répétitif, certes, mais apporte aussi la preuve du ratage du refoulement, et du retour de l'inconciliable.

Bien plus tard, voici un épisode au milieu du périple de son analyse.

Deux jours avant, il avait téléphoné pour "annuler" sa séance de la veille, mot qu'il avait déjà utilisé mais dans des situations où il m'avait été impossible de le relever. Cette fois-ci, "l'annuler" me laisse plus pensive que d'habitude, parce que j'y vois comme une tentative d'effacement, de mise à l'écart de ce monde inconciliable qui finit ensuite par l'assiéger. Je laisse en quelque sorte à ce mot sa latence, je le laisse macérer sans trop prévoir son usage proche ni sa fonction lointaine.

Le lendemain, après la pause silencieuse qui lui sert de rite d'entrée dans la séance, il dit que l'image d'un rêve lui traverse l'esprit mais qu'il ne peut pas l'évoquer. Au bout d'un moment, comme indigné il s'exclame : "Voilà un rêve disparu dans la nuit !"

Puis, voulant emprunter une autre voie, il évoque son week-end. Il a passé quelques jours à Biarritz dans le cadre d'un festival de cinéma où il a rencontré une femme avec qui il aurait pu avoir une aventure, mais quelque chose l'a arrêté dans son élan. Encore une autre possibilité qui lui file entre les mains. L'instant d'après, pensant à la fragilité actuelle du lien avec sa compagne et au contentement qu'il éprouve en la retrouvant à son retour, il se dit : tant mieux ! Il se demande même si, pour une fois, il n'est pas en train de faire un choix ou de changer son mode de fonctionnement. Pourtant, cela le laisse plutôt per-

plexe. Repensant à cette fin de semaine, il ne peut se départir du sentiment d'avoir raté quelque chose, d'avoir perdu un moment chimérique et précieux. Il se convainc même que, d'une façon ou d'une autre, avec les femmes il est toujours "passé à côté de quelque chose". Mais ce quelque chose lui semble être un leurre et, comme tel, il ne peut qu'être évanescent. La problématique de mise à l'écart paraît se déployer ici sous une forme passive : ce qui lui échappe, ce qui file, vient à la place de ce qu'il écartait activement.

Sachant que le compromis incestueux de cet homme avec sa mère fonctionnait comme une empreinte indélébile, condamnant son lien aux femmes à une grande fragilité et le livrant en permanence à l'impression d'une rupture imminente, fallait-il, pour éviter une disparition ou une clôture, que je prenne le risque de suivre le mouvement de ce qui file et qu'il importe de ne pas arrêter sous peine de perdre une voie rare ?

Le moment était-il venu de dégager, à côté de ses innombrables plaintes répétitives et lassantes, une répétition autre, celle qui, bien que massivement présente, ne pouvait être reconnue par lui mais plutôt devinée par moi ?

Certes la perlaboration<sup>9</sup>, cette sorte de mise en scène de la latence que la théorie propose, est là pour thésauriser le lent dégagement du sujet vis-à-vis de la répétition, et pour témoigner du fait que l'opacité de ce qui se déroule au présent est à base d'une intrication inlassable de mouvements de décomposition et de recomposition. Mais encore : l'interprétation a un rôle à jouer, tout comme le moment<sup>10</sup> de son énonciation. Suivant le proverbe utilisé par Freud, on peut penser que les bons moments pour interpréter sont un choix délicat mais qu'il vaut mieux que "le lion ne bondisse qu'une fois"<sup>11</sup>.

---

<sup>8</sup> La réponse au débordement pulsionnel conduit à une perte de réalité qui concerne aussi la perte d'un fragment du moi. Dans ce sens Freud indique dans "L'analyse avec fin et l'analyse sans fin", *op.cit.*, p. 254, ceci : "L'effort thérapeutique oscille constamment pendant le traitement entre un petit fragment d'analyse du ça et un petit fragment d'analyse du moi"... "la guérison elle-même est traitée par le moi comme un nouveau danger."

<sup>9</sup> "L'effet de traîne que nous connaissons bien en analyse : la rémanence de la résistance après la levée du refoulement, signant la nécessaire durée de la perlaboration", Préface de F. Ganthert, S. Freud, *Totem et Tabou*, (1912), Paris, Gallimard, p. 15.

<sup>10</sup> Le choix du moment d'interpréter que l'analyste accomplit par-devers lui émerge d'une certaine incertitude et est censé créer un frayage (s'immiscer donc) sans se départir du risque que conjointement cela incarne.

<sup>11</sup> S. Freud, "L'analyse avec fin et l'analyse sans fin", *op.cit.*, p. 234.

À ce moment, donc, il me revient la tâche de surfiler un tissu, comme si tout en découpant des maillons, je devais simultanément étirer ou amplifier une surface, non pas pour stopper ou immobiliser ce qui se déroulait, mais pour me glisser le plus furtivement possible dans cette sorte de matière qui, n'ayant pas encore été tissée, pouvait s'échapper à tout moment, visant le court-circuit d'une décharge immédiate.

Je lui dis, avec l'inflexion d'une interrogation : "Ce qui peut s'annuler, ce qui semble disparu, ce qui passe à côté, ce qui file entre les mains ? "

Mise en mots certes, mais en m'entendant lui dire cela, je me demande pourquoi j'ai voulu me glisser vers lui pour accompagner ce qui m'apparaissait comme l'esquisse d'un mouvement<sup>12</sup>. À moins que mes mots n'aient tenté d'introduire une variante qui décolle le récit en s'interposant entre ses strates...

Cela fait penser à la technique du "rayographe". Utilisée en photographie, elle consiste à interposer au moment du tirage un écran opaque - une étoffe, un papier - entre la source lumineuse et le papier sensible, et à faire varier simultanément le temps d'exposition pour obtenir à partir de la même matrice un nombre incalculable de variantes<sup>13</sup>. La prolifération de ces "incalculables variantes" serait-elle une conception de la cure analytique ?

J'y reviendrai.

Un temps suspendu à mes mots - annuler/disparu/passé à côté/filer entre les mains -, il sort de ce répit en me disant qu'une des femmes rencontrées lors de ce festival était une amie d'enfance. Tous deux avaient évoqué avec grand plaisir l'atmosphère des villégiatures où leurs familles respectives passaient leurs étés. J'ai alors l'impression que, tout en créant un autre lieu, les mots de mon intervention ont furtivement levé le rideau, moins du "théâ-

tre du temps" que celui de l'activation de traces sensibles. Il évoque un jeu de cette période de l'enfance. Pas trop surprise par l'apparition de cette scène, qu'il avait pu évoquer par fragments à d'autres moments, je m'étonne de ce qu'a produit ma tentative de mise en mots. Je l'entends me dire ceci : alors que le village de son enfance était plongé dans la torpeur de l'après-midi, où tout le monde faisait la sieste ou était censé se reposer, lui s'adonnait à un jeu solitaire et fascinant. Il allait avec plusieurs petites voitures et d'autres petits objets près d'un soupirail, à un endroit précis du caniveau qui longeait sa rue. Toujours sec, ce caniveau semblait avoir pour lui une tout autre fonction, plus indéchiffrable que celle de recueillir de l'eau. Son jeu consistait à jeter ses jouets<sup>14</sup> dans le trou. Le cœur serré chaque fois qu'il lançait un de ses petits objets, une étrange jouissance s'emparait de lui. À ce moment du récit, comme s'il voulait interroger son propre souvenir, il me dit - ou il se dit, tant par moments l'adresse est changeante et multiple, tant l'identité de la personne voire les instances et les forces en jeu sont furtives, et enfin tant la parole devient par moments parole intérieure où le "je" se distingue mal de l'autre dont la présence désigne à la fois l'intime et l'étranger - il se demande donc : "Jeter quelque chose dans l'inconnu, cela peut-il avoir la fonction de me précéder ? " Le précéder, mais où ça ? Par quel sortilège continue-t-il à se demander aujourd'hui ce qu'il pensait à l'époque ? Qu'est-ce qui peut le devancer ? Et dans quel lieu, où cela se trouve-t-il ? Avait-il jadis plutôt songé à retrouver ses objets si d'aventure il disparaissait lui-même par ce trou... par un trou ? Voulait-il les perdre ou les garder ? Pourrait-il aller les chercher un jour ? Ou encore : en lançant ces jouets, essayait-il de s'approprier cet espace dont il ne savait pas bien entendu si c'était un trou sans fond ou une cavité délimitée ? Comme si la

<sup>12</sup> "Il s'agit d'instituer un jeu entre processus primaires et processus secondaires, par des processus que je propose d'appeler tertiaires (1972), qui n'ont pas d'existence autre que d'être des processus de relation", A. Green, "L'analyste, la symbolisation et l'absence", *N.R.P.*, n° 10, *Aux limites de l'analysable*, Paris, Gallimard, 1974, p. 249.

<sup>13</sup> "Le petit journal des grandes expositions," 1935-1945 *Picasso/Dora Maar*, n° 387, Musée Picasso, Paris, Février 2006.

<sup>14</sup> "Jouets, vous qui savez les secrets des petits, /Ô premiers confidentes de leur âme recluse, /Du monde environnante premiers objets compris, /Et premier horizon, jouets, première Muse. /.../Vous qui faites germer, vous qui faites éclore". J. Supervielle, *Œuvres poétiques complètes*, NRF, Gallimard, 1996.



tristesse de perdre n'allait pas sans la promesse de retrouvailles, il se demande encore : quelle étrange idée que d'éloigner quelque chose pour se l'approprier... n'est-ce pas ?

Le moment où toutes les lignes bougent – où se produisent des renversements pulsionnels successifs entre passivité et activité, éclats ou graines d'une théorie sexuelle infantile qui diffuse le féminin et le masculin, un brouillage des frontières entre réalité interne et externe, entre accomplissement de désir et événement – ce moment est-il un moment fécond ?

Quelle réalité la séance met-elle en jeu à ce moment-là ? Ce qui paraît se faufiler entre les mots (véritables équivalents des "petits objets jetés au loin"), ne sont-ils pas les dards d'un agir que la remémoration aurait pour fonction de recouvrir ?

Comme un travail de mémoire qui tente d'atteindre une réalité qui n'existait pas auparavant, le vacillement entre la jouissance (de jeter au loin), la crainte (de perdre) et l'espoir (de faire exister) escorte et dévale une course asymptotique où se joue un compromis aussi difficile à tenir que prompt à être relancé.

Ainsi, cette réalité est celle d'un champ de forces où s'entrelacent la valeur symbolique du jeu d'enfance, ce "rien de réel"<sup>15</sup> transporté par les traces mnésiques, la valeur imaginaire de la fantaisie transférentielle qui le ravive, et, enfin, l'emplacement tactique de cette formation de couverture vis-à-vis de motions refoulées.

Simultanément clôture et relance, le jeu d'esquive que la répétition transférentielle instaure comporte un point de fuite et une perte de réalité tout en créant un écart. C'est paradoxalement dans son sillon que de nouvelles qualifications de la masse énergétique qu'est le monde peuvent se transmuier en gain de réalité.

J'ai en tout cas l'impression que cette évocation recèle un programme puisqu'elle paraît condenser aussi bien l'économie de la séance, que la constitution des objets dans l'espace psychique, et, conjointement, le trajet de l'analyse, de la sienne à tout le moins.

Allons lentement.

Quelle valeur litigieuse cette "formation écran" condense-t-elle ? À ce qu'elle paraît traduire de la toute-puissance infantile (qui commande et maîtrise les objets, comme dans les pratiques magiques), s'ajoutent plusieurs plans. Ainsi, "entre meurtre et résurrection"<sup>16</sup>, à la terreur que l'objet disparu lui inspire (sa mise à distance est un signe intolérable de privation du monde) s'enlace la puissance jouissive non pas tant de ramener l'objet, que d'imaginer sa destinée dans un tel creux délimité et/ou béant.

Par un tout autre biais, je pense aussi à la portée auto-érotique de son jeu solitaire et fascinant ; puis à la jouissance orificielle, si j'ose dire, de ce qui répétitivement érafle et frôle les bords d'un trou, tout comme au fantasme de retour au sein maternel, véritable ombilic cicatriciel<sup>17</sup> de sa tragédie oedipienne. Mais encore : comme si les lignes bougeaient aussi pour moi, une autre scène pointe son nez, celle d'un fragment d'observation pouvant conférer à l'apparition de cette formation une autre valeur, peut-être symbolique. Non pas tant celle du petit Goethe prenant du plaisir à jeter la vaisselle, mais la scène qui s'abrite derrière le jeu de la bobine – ce jeu que les enfants répètent indéfiniment devenu le *schibboleth* du processus de disparition et de réappropriation de l'objet. Ce qui surgit est le souvenir brumeux d'une deuxième scène, dite de confirmation par Freud lui-même. La voici : "Un jour, la mère rentrant à la maison après une absence de plusieurs heures, fut saluée par l'exclamation : "Bébé ooooo", qui tout d'abord parut inintelligible. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que pen-

<sup>15</sup> S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, (1910), Gallimard, 1991, p.113.

<sup>16</sup> J. Clair, "Le résidu et la ressemblance", *L'Echoppe*, 2000, p. 19.

<sup>17</sup> Certains fantasmes, comme celui de "On bat un enfant", sont des cicatrices que le processus de la disparition du complexe d'Œdipe laisse derrière lui. Par ailleurs, certains traumatismes, écrit Freud dans le *Moïse*, perdurent latents comme des séquelles d'altérations du moi comparables à des cicatrices.

dant cette longue absence de la mère, l'enfant avait trouvé le moyen de se faire disparaître lui-même. Ayant aperçu son image dans une glace, il s'était accroupi, ce qui avait fait disparaître l'image"<sup>18</sup>.

Tentative, donc, de symbolisation des premiers objets. L'intermittence de l'absence et de la présence de l'objet, du sujet et de son image spéculaire, semblent s'absorber dans l'espace de la parole naissante. Cette parole, qui dessine les tout premiers ponts entre le dehors et le dedans, engendre et transforme le monde et soi-même<sup>19</sup>.

Faisant office de mots de passe<sup>20</sup>, les paroles qui me sont venues - "ce qui s'annule/ ce qui disparaît/ ce qui passe à côté/ ce qui file" - l'ont-elles empêché de "jeter au loin" (disparition de l'objet, de lui-même et de l'image spéculaire) ? Ou ont-elles plutôt tenté, par leur médiation, leur matière et leur mouvement, de lui redonner ce qu'il essayait de mettre à distance ? Mais encore ? S'agit-il d'un simple retour joyeux ?

À ce moment-là, suis-je en mesure de jauger la charge conflictuelle, le poids économique de l'activation des fibres mnésiques en jeu ? Suis-je capable d'anticiper ce que la perception sonore - avoir entendu mes mots - produit comme qualification souterraine ? et, enfin, de soupeser la présence d'autres traces serties et incarnées dans l'agir transférentiel ?

Il est en tout cas certain que, tout filtré qu'il soit par le tamis fantasmagique, le jeu évoqué incarne à lui seul l'idée hyper-singulière de ce que l'analyse était pour lui à ce moment-là.

Comme cela arrive parfois lors d'un récit d'un rêve, ce souvenir que j'appelle "formation de couverture" va se répandre et s'effeuiller quelques séances durant, permettant la mise au jour d'une des strates du drame œdipien où la nostalgie et la rivalité meur-

trière vis-à-vis du père restent figées par le guet-apens maternel, dans lequel il se débat pour ne pas sombrer. Songer à retrouver quelque chose dans un trou touche en effet tangentiellement un trait de l'image paternelle : le père était un physicien qui passait une grande partie de son temps à s'enfermer dans la cave pour faire des expérimentations sous vide. Quant aux petites voitures, elles seront rapportées à la voiture de collection de son père, qui lui paraissait inatteignable. C'est peut-être à titre de consolation qu'il recevait parfois ces petites voitures, imitations banales de modèles anciens et prisés.

Jeter au loin des *ersatz* de voitures comporte-t-il l'espoir de trouver un jour une "vraie" voiture de collection comme celle du père ? Un pas de plus et nous pourrions penser que ses propres mots sont, à ce moment de la séance, des substituts de petits objets jetés dans le soupirail en quête de réalité...

Puis, tout en dentelle, l'agencement d'"annuler/disparaître/passer à côté/filer/" fait surgir par réfraction l'emplacement fantasmagique de l'enfant témoin qui, tout à sa jubilation, se fait complice et coupable des forfaits et mensonges maternels. Car la béance ici qualifiée de "trou sans fond ou creux délimité" n'est pas sans concerner un autre orifice, celui par lequel la mère a donné naissance à une petite sœur, enfant secret d'un ami du père. Dans cette autre perspective, la séance succédant au soupirail (lieu de disparition des objets) ou de la nuit (lieu de disparition du rêve), pourrait apparaître comme un bord. Dans cet espace de passage, de perte ou de trouvaille, a lieu un jeu d'alliance et de mésalliance entre les représentations de mots et de choses transportant des valeurs économiques à géométrie variable.

Alors que la dimension actuelle et présente dans son enjeu transférentiel est assez repérable : "Oh ! com-

---

<sup>18</sup> S. Freud (1920), "Au-delà du principe du plaisir", *Essais de psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, p. 17.

<sup>19</sup> "On pourrait dire que la langue a une double fonction : d'une part contraindre l'intérieur à apparaître, de façon articulée et non pas seulement en tant qu'expression comme dans le cri, et d'autre part transformer ce qui est extérieur visible en invisible, en intérieur." (Rilke), "la transfiguration du monde en langue" in H. Arendt, *Journal de pensée*, Seuil, Paris, 2005, p. 884. La référence à Rilke concerne "La septième élégie de Duino", Imprimerie Nationale, p. 111 : "Nulle part, bien-aimée, il n'y aura de monde, qu'au-dedans de nous-même. Notre vie tout entière n'est que métamorphose..."

<sup>20</sup> Les mots de mon intervention tentent de *souffler* quelques indices qui visent non pas tant à résoudre une énigme qu'à la faire surgir. Le sens de toute interprétation serait bien plus de créer les conditions d'énonciation de cette énigme, que de chercher à la dénouer.

bien d'avenir renfermait cette évocation d'un fragment du passé infantile " <sup>21</sup>.

Prenons une loupe.

Dans l'économie de la séance, nous sommes en présence d'un jeu subtil entre, d'une part, ce qui est guidé par le principe de plaisir – dans sa double portée de diminution d'une tension désagréable et de recherche de déplacements (présence du rêve, de ce qui s'écoule dans l'agir transférentiel) –, et, d'autre part, la quête d'indices de réalité déplacés dans les traces mnésiques. Ainsi s'opère le mouvement qui va de la tentative d'annuler une séance et du rêve disparu jusqu'à l'animation de traces mnésiques coagulées dans le souvenir retrouvé. Immobilisation passagère puisque, dès que le souvenir arrive (ou plutôt dès que la mémoire s'active), quelque chose le redéploie et l'amplifie.

Le passage du rêve (de son récit à entendre comme "voilà un rêve disparu dans la nuit") au souvenir (jeter des petits objets dans le trou du soupirail) apparaît comme particulièrement parlant. Non seulement au sens, indiqué par Freud dans "l'Homme aux loups", où le rêve équivaut au souvenir, mais vice-versa, dans la mesure où le mouvement d'évocation recoupe celui qui anime le rêve.

Je dis bien : quête d'indices de réalité et non pas : quête d'épreuve de réalité puisque par moments le mouvement de la cure s'approche des toutes premières ébauches d'activité psychique où l'on ne dispose pas de critère pour distinguer représentation, objet et perception. Autrement dit, lorsque le moi est lui-même mis à l'épreuve par le remaniement analytique, il arrive qu'il perde une partie de sa fonction inhibitrice, au point que les liens entre perceptions extérieures et représentations internes se caractérisent par une grande fluidité. Dans ce sens, la cure ne pourra se confondre <sup>22</sup> avec une réduction progressive de ce que le monde personnel du sujet offrirait de "déréel".

Lorsque (dans son texte de 1924 sur "La perte de réalité dans la névrose et dans la psychose") Freud spécifie le destin du monde fantasmatique du sujet, il distingue le cas de la psychose, où "le magasin où sont pris la matière ou le modèle pour la construction de la nouvelle réalité" finira par se mettre à la place de la réalité extérieure, de la névrose dans laquelle, au contraire, ce monde fantasmatique aime s'étayer, comme le jeu de l'enfant, sur un fragment de réalité – différent de celui contre lequel elle doit se défendre – auquel il prête une importance particulière et un sens secret que, d'un terme pas toujours approprié, nous appelons symbolique.

Freud conclut en ces termes : "Pour la névrose comme pour la psychose, la question qui vient à se poser n'est pas seulement celle de la perte de la réalité, mais celle d'un substitut de la réalité. "

Ce passage, qui laisse voir un moment de trébuchement ou d'inachèvement de la pensée de Freud, a été l'objet de plusieurs commentaires (dont celui de M. Gribinski).

Faut-il voir ici une indication du travail que devrait accomplir toute analyse : intriquer le monde du fantasme avec des fragments de réalité ?

Oui, la perte de réalité va de pair avec sa substitution. Et celle-ci, nécessairement fragmentaire, a souvent lieu dans les lisières du permutable.

Mouvement freudien, n'est-ce pas, que celui d'associer perte et substitution ; disparition, abandon et réapparition ; refoulement et retour du refoulé.

Or, tout processus de substitution n'invite-t-il pas à établir des différences de niveau entre les pertes, et donc à faire des nuances ? Par exemple : ce mouvement ne se réfère-t-il pas aussi à une perte qui ne peut renvoyer à autre chose qu'à la perte elle-même ? Cet irrémédiable, ce disparu qui constitue l'objet du refoulement originnaire et, dans ce sens, le noyau de l'inconscient, n'échappe-t-il pas radicalement à toute mise en deuil ? Alors que nous sommes enclins à

---

<sup>21</sup> Cette expression s'inspire de la dernière phrase de *L'interprétation des rêves*, dans laquelle Freud indique, à propos de l'antique croyance aux rêves prophétiques, ceci : "Le rêve nous mène dans l'avenir puisqu'il nous montre nos désirs réalisés ; mais cet avenir, présent pour le rêveur, est modelé, par le désir indestructible, à l'image du passé."

<sup>22</sup> Comme l'avertissent J. Laplanche et J.-B. Pontalis dans l'article "Réalité Psychique", *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 1967.

repérer la perte ("ce qui est perdu") dans chaque deuil, n'y aurait-il pas lieu de nous demander s'il y a de la perte sans deuil ? L'irrévocable d'une perte fondatrice ? (qui donne lieu à un irrécupérable ?)

Par-delà l'oubli, y a-t-il une disparition irrémédiable dont la présence devrait se traduire chez l'analyste par une attitude d'impréparation inquiète ? Impréparation face aux bords d'une béance, celle de l'inconscient ?

Sommes-nous dans ce sens à des carrefours similaires ? Lui, l'analysant, devant le trou du soupirail, et moi devant la bouche de l'inconscient ?

Revenons à mon intervention. Elle m'est apparue après coup comme un vouloir (tout en créant un écart) : escorter un geste pour créer un lieu de plus grande proximité avec d'éventuelles traces mnésiques.

Or, parler ainsi de traces mnésiques au pluriel, n'est-ce pas une façon d'invoquer le caractère hétérogène dont elles sont affectées depuis leur première inscription lors de l'expérience de satisfaction primaire ?

Cela découle du fait qu'il y a deux registres d'inscription, celui des traces verbales, perceptuelles et sensorielles de l'image de l'objet (*Nebenmensch*), puis celui des images motrices du mouvement réflexe lors de la décharge.

Que certaines notions mènent une vie souterraine m'a permis d'imaginer que les traces motrices que je viens d'évoquer puissent rejoindre celles évoquées par Freud dans un passage du *Mot d'esprit*<sup>23</sup>. Il écrit dans ce texte que dans la vie psychique il y a des modes de pensée dans lesquels la représentation n'est représentée que par la dépense d'innervation liés aux traces mnésiques du mouvement.<sup>24</sup>

Dans la mesure où "ces dépenses d'innervation" et les traces qu'elles laissent derrière elles font partie de toute représentation, peut-on dire qu'elles viennent se loger dans les frayages ouverts par les images motrices de la satisfaction primaire ? Et, en faisant un pas de plus, peut-on avancer que ces traces sont à l'œuvre dans l'agir transférentiel ?

Ce sont en tous les cas de telles remarques qui m'ont conduite à me demander jusqu'à quel point l'agir transférentiel visé par mon intervention contenait et transportait une sorte de figuration motrice.

Mais encore : cette figuration que la séquence "annuler/disparu/passé à côté/filer" tente de nommer, mériterait-elle d'être délogée de ce fragment de cure comme un trait particulier pouvant ouvrir une perspective plus large sur le trajet de toute analyse ?

On pourrait penser que ces mots – qui semblent former une série sans en être une – éveillent chez mon patient des traces qui activent à leur tour un réseau de mémoire. Dans ce sens, les jouets, ces petits objets jetés, sont venus en quelque sorte continuer la sériation annoncée par mon intervention.<sup>25</sup>

Que le transfert contienne et transporte une sorte de figuration motrice peut conduire à envisager sous un autre angle l'un des destins possibles de la "communication de la construction" (évoqués par Freud dans son texte sur les "Constructions dans l'analyse") : celui d'"éveiller la présence occasionnelle de véritables hallucinations"<sup>26</sup>. Si de tels cas existent, indique Freud, il devient dès lors possible d'affirmer plus généralement que l'hallucination comme formation du retour d'un événement oublié concernerait un refoulé d'avant le langage. Est-il possible de se demander toutefois si cet "avant le langage" est seulement chronologique, ou s'il indique aussi un à-côté sensoriel inhérent aux modes de pensée caractéristiques des images de mouvement ?

<sup>23</sup> Passage qui a été l'objet d'un long commentaire de la part de L. Khan – *RFP, La figurabilité*, Tome LXV, octobre-décembre 2001, "L'action de la forme", p.1044.

<sup>24</sup> S. Freud(1905), *Les mots d'esprit*, Ed. Gallimard, 1988, p. 339-40.

<sup>25</sup> Ceci m'a évoqué les techniques magiques par contiguïté et par imitation présentes dans l'animisme et la toute-puissance des pensées. S. Freud, *Totem et Tabou*, (1913), Gallimard, 1993, p.195-204.

<sup>26</sup> S. Freud (1937), "Construction en analyse", *Résultats, idées, problèmes*, t.II, P.U.F, 1985, p. 278.

Peut-on, à partir de là, énoncer que l'agir<sup>27</sup> transférentiel est en partie pétri à la manière d'une hallucination motrice ?

Pour revenir encore une fois à mon intervention – que je vous laisse le soin de qualifier ou pas d'interprétation : tout comme l'exige la règle fondamentale pour l'analysant, je m'abandonne de mon côté et grâce à l'attention flottante au courant de la langue (et à ses "à-côtés").

Ainsi, mon intervention nomme en pointillé et dans une certaine pénombre un domaine encore informe et sans frontières. À mes risques et périls, j'ai l'impression de proposer à mon analysant de suivre un filon rocheux pouvant s'interrompre brusquement, se subdiviser en de multiples directions, ou devenir fragile, faible, filiforme au point finalement de disparaître. Mon intervention avance ainsi sur une crête délimitant, d'un côté, ce qui s'invente, ou, pourquoi pas, ce qui se sécrète au fur et à mesure (la sériation des actions qui concernent les multiples modalités de l'absence et ou de la perte comme ébauche de symbolisation), et, de l'autre côté, ce qui tente d'éveiller des traces insoupçonnées, comme en témoigne moins l'émergence d'un souvenir que l'activation de réseaux mnésiques, traces motrices y comprises.

Cette phrase suspensive et inachevée évoque en premier lieu des éclats dispersés ici et là : "l'annuler" (en pensant à la séance), "le disparu" (en pensant au rêve), "ce qui passe à côté" (en pensant aux femmes qui lui filent entre les mains). Elle tente en deuxième lieu de dessiner l'éventail de ce qui, mêlant répétition et inédit et s'éloignant des rives du processus secondaire, frôle une sorte d'identité perceptuelle propre à la dimension hallucinatoire<sup>28</sup>.

Dans ce sens, et bien que sa forme s'éloigne fortement d'une construction, je me suis demandé s'il se

pouvait que l'effet de cette intervention ait rejoint ce que je viens de nommer comme le dernier destin de la construction : celui de provoquer un phénomène hallucinatoire occasionnel et, dans ce cas-là, moteur.

Par un autre biais, cette tentative de mise en faisceau de ce qui circule à ce moment dans la séance, amorce une tâche : préparer, disposer, ourdir autrement les fils d'une étoffe, et, tout en les démêlant, essayer une nouvelle disposition visant éventuellement l'émergence d'une autre trame.

Ces fils<sup>29</sup> sont-ils semblables au développement du tissu cellulaire entre l'écorce et le noyau d'où résulte l'épaississement du tronc, comme le suggère la métaphore de Freud à propos du transfert<sup>30</sup> ? Cette étoffe est-elle celle de la réalité sécrétée par l'analyse ? Prépare-t-elle les conditions de la représentation en créant des ponts avec l'autre rive où circule l'agir<sup>31</sup> ?

Ainsi, accompagnant la perte de réalité que l'agir transférentiel reconduit à chaque fois, l'analyse crée des rejetons de réalité inexplorée.

Par où l'on voit qu'en côtoyant les limites de l'analysable et en prenant inmanquablement le risque de l'éconduire, l'analyse crée tout simplement un milieu propice où la vie psychique se développe et parvient à durer.

Bien plus tard, alors que l'analyse se poursuivait à un rythme soutenu, cet homme n'est pas venu à la séance de reprise après les grandes vacances d'été. Plus d'adresse, numéros de téléphones inutilisables... Faute de pouvoir lui écrire un mot, je me suis souvenue du titre du roman *Inconnu à cette adresse*. Les jours passant, j'ai dû me résigner à l'évidence qu'il "était" littéralement disparu.

Comme livrée à des traces tantôt liées tantôt disséminées, après un long moment de sidération et sans

---

<sup>27</sup> Deux dimensions de l'agir : 1- le retour du refoulé ouvert au travail de la mémoire ; 2 - ce qui circule et qui n'est pas fait pour être représenté, en l'occurrence les traces motrices qui resteraient ouvertes à une réalité jusque-là sans forme.

<sup>28</sup> Quelle place accorder aux traces motrices à l'intérieur de l'identité perceptuelle ?

<sup>29</sup> Ces fils sont aussi pétris par des traces motrices qui auraient une fonction de transmission ou d'embrayage.

<sup>30</sup> S. Freud (1916-1917), "Le transfert", *Introduction à la Psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1961, p. 421.

<sup>31</sup> À la manière de l'image du film de Théodore Angelopoulos, *Le pas suspendu de la cigogne*, où on assiste à un mariage de part et d'autre d'une rive. Scène qui fait percevoir autant d'incertitude que d'espoir.

savoir où il aurait pu partir en vacances, je me suis retrouvée à rôder mentalement dans le village de son enfance. Puis, un fragment de la séance où le jeu avait été évoqué est revenu, entre autres fragments de cette cure, mais c'est seulement dans un deuxième temps qu'il s'est imposé à moi avec une force et une acuité étonnantes<sup>32</sup>. Commençais-je à divaguer, me trouvais-je dans une attitude proche d'un état hallucinatoire ? En tous les cas, une multitude de questions me parvenaient comme venant moins des traces tangibles de son analyse, que d'un lieu inconnu.

Était-il ainsi resté près du soupirail à jeter des petits objets ? Était-il lui-même un de ces petits objets jetés au loin et disparus dans un lieu inconnu ? Étais-je, moi-même, jetée au caniveau ?

Cela aurait pu être une interruption "banale" d'analyse, comme lorsque un analysant dit vouloir faire une pause, ou envoie une lettre en disant que dorénavant "il se débrouille tout seul". Mais ce qui était frappant ici, à l'image des traces englouties dans le sable, c'était sa disparition provoquant en moi un sentiment de déroute avec lequel j'essayais de jeter "au loin", si j'ose dire, quelque rayon de lumière sur ce qui avait dû être souterrainement à l'œuvre.

Je me suis demandé si, comme dans la fable de la grenouille et du scorpion, j'avais été piquée mortellement au milieu de la traversée. Se pouvait-il que l'analyse ait trop tôt produit une distanciation insoutenable vis-à-vis des objets primitifs, faisant que l'ensemble de l'aventure tourne court ? Distanciation vécue comme un "jeter au loin", sans retour possible, et renouvelant les conflits défensifs capables de "prendre la haute main et abolir totalement la situation analytique"<sup>33</sup>.

Quelque chose – l'analysant, moi-même, le lien créé par l'analyse – avait assurément filé entre nos mains, laissant l'ombre d'une nouvelle dérobade tomber sur son analyse.

Un tel coup de théâtre, renouvelant les enjeux infantiles dans lesquels se cristallisait sa vie d'homme qui disparaît, qui file, qui fait le mort, pourrait-il se réduire à la simple brutalité d'une nouvelle dérobade et à la banalité d'une répétition ? La voie régrédiente proposée par l'analyse, seule à pouvoir garantir la déconstruction de la répétition, n'avait-elle pas eu le temps de faire son œuvre ?

Au-delà des considérations psychopathologiques (s'agit-il d'un *acting out* ou d'une mise en acte, ou d'un symptôme à placer sur le nuancier psychopathologique entre l'atmosphère d'éternité des cures d'obsessionnels et la fragilité de celles des hystériques), et, au-delà des remarques d'ordre transférentiel (avoir le temps pour que le transfert s'empare de territoires plus vastes), je pense à la façon dont Dora congédie Freud en le "traitant comme une domestique"<sup>34</sup>. À cet égard, je crois pouvoir dire que tout cela relève globalement d'une disjonction massive du réel brut, et des limites de la verbalisation.

Ma tentative, on l'a compris, est plutôt de dégager dans quelle mesure ce qui apparaît si brutalement dans cette analyse peut être entendu comme une dimension à l'œuvre dans toute analyse. Passage du particulier au général ? Quelle prétention ! À moins que l'on puisse emboîter le pas d'A. Giacometti lors d'un entretien avec Pierre Schneider. Quand ce dernier lui demande si le visage qu'il cherche derrière tout visage particulier ne serait pas général au point d'être abstrait, Giacometti s'exclame : "Ah non ! Absolument le contraire. Plus c'est vous, plus vous devenez n'importe qui. Mais vous n'êtes les autres qu'en étant au maximum vous-même... Vous n'arrivez au général (...) qu'à travers le plus particulier possible"<sup>35</sup>.

Cette dimension à l'œuvre dans toute analyse, disais-je, est-elle le grand écart où se confronte ce qui, dans le fonctionnement inconscient, est régi par le régime de la décharge et ce qui, impérissable, échappe à

---

<sup>32</sup> Trois moments se sont succédés : le premier, teint de violence, le deuxième, gagné par l'impression d'étrangeté naissante au milieu d'un chemin qui, loin d'être balisé commence à avoir des contours, puis enfin le renouvellement d'une énigme qui invite non pas à découvrir une "figure dans le tapis" mais à continuer à chercher...

<sup>33</sup> S. Freud (1937), "L'analyse avec fin et sans fin", *Résultats, idées, problèmes*, t.II, Paris, P.U.F., 1895, p. 254.

<sup>34</sup> S. Freud (1905), "Fragment d'une analyse d'hystérie", *Cinq Psychanalyses*, P.U.F., 1977, p. 78.

<sup>35</sup> A. Giacometti, *Écrits*, Hermann Editeurs des Sciences et des Arts, p. 262.

toute usure et demeure "hors temps – hors espace – hors mesure", réclamant délivrance et achèvement ?

Est-ce si innocent que de vouloir parler de réalité, fût-elle mouvante et multiple, en s'appuyant sur une interruption d'analyse ?<sup>36</sup> Ai-je voulu simplement faire saisir une réalité, celle de la saisie même du trajet de l'analyse par une de ses crêtes les plus escarpées ?

La réalité, ici, serait la réalité de la répétition. Mais la compulsion à la répétition est-elle seulement l'effet d'une tentative faite par le moi pour maîtriser puis abrégir sur un mode fractionné des tensions excessives ? Ou bien la répétition compulsive doit-elle être mise en rapport avec ce qu'il y a de plus pulsionnel, de plus démoniaque dans toute pulsion : la tendance à la décharge absolue qui a reçu le nom de pulsion de mort ?<sup>37</sup> Qu'est-ce qui déchire à ce point la toile tissée par le pari de la remémoration via la nomination ? Quelle est l'étoffe de cette autre réalité qui brise et fait irruption ?

Comment l'analyste peut-il jongler avec les multiples réalités sur lesquelles l'analyse se déroule, lui qui n'est jamais tout à fait assuré de savoir "sur quel pied danser", et qui n'y parvient jamais mieux qu'en se tenant sur une autre crête, celle du risque de son acte.

Le départ impromptu de cet analysant est tombé comme l'ombre d'une nouvelle dérobade, soit, mais de quoi cette ombre est-elle faite, et en quoi consiste la dérobade ?

Son opacité et l'énigme qu'elle renferme ne peuvent que poser un certain nombre de questions.

Une première remarque consisterait à repérer l'isomorphisme entre ce départ et ce qu'à mon grand étonnement j'ai retrouvé a posteriori, puisque tout cela n'était pas le moins du monde à ma disposition au moment de sa disparition. C'est bien rétrospectivement, en effet, que je retrouve le moment de l'analyse où a émergé l'évocation pas tant ou pas seule-

ment d'un souvenir parmi bien d'autres, que l'écho et la correspondance étonnamment fidèles entre le jeu d'enfance évoqué et ce qui se jouait à ce moment dans la séance et dans son analyse. Et cela, sans pouvoir mesurer l'ampleur et la force d'une autre correspondance à venir, celle de son départ.

Problématique qui, de surcroît, gardait une ressemblance étonnante – découverte après coup seulement – avec ce qui l'avait amené à l'analyse et qui insistait en sourdine, tant pour lui que pour moi, comme un leitmotiv.

Cet isomorphisme, cette correspondance ou insistance d'un motif qui se répète peut engendrer un certain nombre de bévues :

la fulgurance d'un souvenir retrouvé, le mirage d'un temps premier, une voie directe vers l'origine, et enfin la résurgence d'un refoulé indemne à l'emplacement où le refoulement a eu lieu.

Ces précautions étant prises, pouvons-nous laisser ouverte l'énigme que toute ressemblance nécessairement posthume renferme ?

Issue d'une construction, chaque correspondance recèle-t-elle de nouveaux tranchants ?

C'est plutôt le chemin de la dissemblance ou de l'hétéromorphisme qui me permet de faire un détour par ce qui pourrait être nommé comme deux moments distants de la conception du retour du refoulé dans l'œuvre freudienne.

Le premier moment concerne les conditions du retour du refoulé en tant qu'il surgit de l'instance refoulante elle-même, comme le fait remarquer Freud dans *La Gradiva* à propos de *La tentation de St Antoine*, toile peinte par Félicien Rops<sup>38</sup>, où c'est dans la représentation de la tentation qu'est placé le péché insolent et triomphant, à côté du *Sauveur sur la croix*.

---

<sup>36</sup> M. Leiris, "Francis Bacon ou la brutalité du fait", *L'école des lettres*, Seuil. "Lorsque Francis Bacon cherche à faire sentir (non à décrire) une réalité donnée... et que, dans ce but, il déforme, ce n'est pas seulement à la forme qu'il s'attaque (tel les cubistes) mais aussi à la substance du motif, en l'espèce à la chair du modèle qui sera rendue jusque dans sa chaleur même et dans son élasticité, qualités significatives de vie."

<sup>37</sup> Comme l'avertissent J. Laplanche et J.-B. Pontalis dans l'article "Compulsion de répétition", *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 1967.

<sup>38</sup> S. Freud (1907), *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Gallimard, 1983, p.173-174.

"Même si on chasse la nature à coup de fourche, elle reviendra quand même", indique le dicton latin commenté par Freud dans ce même texte. Mais ce dicton ne dit pas tout, "il annonce seulement le fait du retour de la nature qui a été refoulée et ne décrit pas la manière extrêmement curieuse dont s'effectue ce retour qui s'accomplit en quelque sorte par une trahison sournoise. C'est précisément ce qui avait été choisi comme moyen du refoulement – la *furca* du dicton – qui devient le porteur de ce qui revient : dans et derrière l'instance refoulante, le refoulé finit par s'affirmer victorieusement." Cette première théorie semble souligner le caractère de trahison sournoise du retour du refoulé alors que la deuxième met l'accent sur le caractère économique et vivant du refoulement comme étant indépendant de la production de ses rejets.

C'est essentiellement à partir du texte "Le refoulement" (1915) que Freud conçoit l'indépendance entre le retour du refoulé et le refoulement lui-même<sup>39</sup>. À cette occasion, il met l'accent sur le facteur économique du refoulement, sur le travail tout à fait individuel qu'il accomplit – chaque rejeton peut connaître un destin particulier –, sur sa mobilité – les motions refoulées continuent à s'organiser, à établir des liaisons et à former des rejets –, enfin, sur le fait que le refoulement n'est pas un événement unique suivi d'un succès durable mais exige une dépense persistante de force<sup>40</sup>. Sans doute sommes-nous à présent en mesure de nous dire que le remaniement régressif que l'analyse instaure, avec sa cohorte d'effets économiques et dynamiques créateurs parfois d'effets topiques – "là où était du ça, doit advenir du moi"<sup>41</sup> –, rapproche un certain nombre de

représentations du matériel refoulé. Approche faite dans le fragment clinique entre les mots "annuler-disparu-passer à côté/ filer" et des traces qui, derrière l'évocation, transportaient un agir insoupçonné.

Ce voisinage fait que de "légères, d'infimes similitudes suffisent pour que le refoulé devienne actif", moins "derrière l'instance<sup>42</sup> refoulante et grâce à elle"<sup>43</sup>, que par des voies détournées. Quant aux similitudes : le refoulé qui conserve toujours son aspiration à pénétrer à la conscience le fait lorsque surgissent des impressions du vécu qui sont "si analogues au refoulé qu'elles ont le pouvoir de le réveiller"<sup>44</sup>.

Oui, les similitudes et les voies détournées ne s'excluent pas !

Le retour du refoulé ne peut qu'incarner une trahison sournoise. Mais cette fois-ci, cette trahison se joue sur un changement de registre ou sur une des dimensions au détriment des autres. Abandonnant le plan de la représentation, l'expression du retour du refoulé apparaît uniquement sur un plan quasi hallucinatoire.

L'analyse a-t-elle pu non pas "réveiller les chiens qui dorment" mais en quelque sorte désintriquer le registre de l'identité de perception de celui de l'identité de pensée ?<sup>45</sup>

Cette cure s'est-elle interrompue par l'apparition d'une hallucination motrice occasionnelle qui, ne pouvant négocier la part du retour du refoulé sur un mode représentationnel, devient dépense d'innervation, devient agir hallucinatoire ?

La disparition est-elle proche de ce qui pousse Hanold à partir en voyage pour parcourir le territoire

---

<sup>39</sup> Entre les deux moments Freud écrit à Ferenczi – 6.12.1910 – "Le mécanisme du retour (qui dépend du développement du moi) ne dépend pas de celui du refoulement", E. Jones, t.II, P.U.F., 1979, p. 472.

<sup>40</sup> S. Freud (1915), "Le refoulement", *Métapsychologie*, Gallimard, 1968, p.51-54.

<sup>41</sup> S. Freud (1933), "La décomposition de la personnalité psychique", *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1984, p. 110.

<sup>42</sup> Dans les différents exposés que Freud fait de l'app. psy. il emploie pour différencier ses composantes tantôt le terme système, tantôt instance, organisation, formation et/ou province.

<sup>43</sup> S. Freud (1907), *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W.Jensen*, Gallimard, 1986, p. 17.

<sup>44</sup> S. Freud (1939), *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Gallimard, 1986, p. 189.

<sup>45</sup> S. Freud (1937), "L'analyse avec fin et l'analyse sans fin", *Résultat, idées, problèmes*, t II, PUF, 1985, p. 246, 247.



de son fantasme ?<sup>46</sup> Mais, hélas ! hors du dispositif analytique.

Le saut qui a lieu à ce moment-là et la manière abrupte de l'interruption m'ont indiqué, dois-je dire : m'ont rappelé ? la grande différence entre l'analyse des rejets de l'inconscient et l'épreuve de ce qui, faute de pouvoir être mis à distance et objectivé tant soit peu, s'actualise en acte.

Oui, l'agir à la place du travail de mémoire. Rien de neuf à vous apprendre !

Voilà notre homme disparu.

Et pour finir, quelques mots de Rilke : "Ne croyez pas que le destin soit plus que ce que l'enfance concentra en elle."<sup>47</sup> Sachant que dans notre métier d'analyste, l'enfance ne se sépare pas bien de la réalité de l'infantile en acte.

---

<sup>46</sup> Ce que J. Lacan pourrait appeler "la traversée du fantasme".

<sup>47</sup> R.-M. Rilke, "Élégies", *La septième élégie de Diuno*, Imprimerie Nationale, p. 111.

# *Le mirage et l'arrangement*

André Beetschen

La réalité en principe : selon qu'on prononce ou écrive ces mots d'un seul tenant ou qu'on fasse entendre le suspens d'une virgule, le sens change ! La virgule est une petite frontière : elle installe une réserve, une hésitation, un vacillement. Légère objection du "en principe" : c'est le sort des mots puissants – principe en est un – que de se prêter au double sens, au renversement.

Je commence donc par une réserve, qui s'attache à ce texte où Freud, en 1911, énonce l'instauration du "principe de réalité" : "Par là était introduit un nouveau principe de l'activité animique ; ne fut plus représenté ce qui était agréable, mais ce qui était réel, même si cela devait être désagréable. Cette instauration du principe de réalité s'avéra être un pas lourd de conséquences<sup>1</sup>." Notons-le : c'est toujours d'une économie du plaisir qu'il s'agit." C'est seulement l'absence de la satisfaction attendue, la déception, qui eut pour conséquence l'abandon de cette tentative de satisfaction par voie hallucinatoire<sup>2</sup>." La prise en compte du déplaisir et de son traitement contraint à un nouveau détour, qui sera réexploré dans les premières pages de *Au-delà du principe de plaisir*, et jusque dans *l'Abrégé de psychanalyse*.

Didier Houzel, dans une conférence prononcée à l'APF en 1991, *La réalité et ses principes*<sup>3</sup>, s'était déjà interrogé sur le principe comme cause agissante (dans ses définitions ontologiques et axiomatiques, voire éthiques) et il en avait proposé quatre axes d'efficacité : le glissement du moi au sur-moi, l'opposition orientabilité-non orientabilité (dedans-dehors), l'opposition continuité-discontinuité, l'opposition

saillance-prégnance. Avec le chemin plus long de l'obtention de la satisfaction, avec le détour qui soumet le "moi-plaisir" au "moi-réel", se trouve en effet sollicité un ensemble de mécanismes adaptatifs régis par le moi, parmi lesquels "le procès de pensée qui se constitua à partir du représenter."

Toute la question de la représentation - sa conquête, son rapport à la perception, sa soumission au pulsionnel – se voit ici engagée. Corinne Énaudeau, dans *Là-bas comme ici ; le paradoxe de la représentation*<sup>4</sup>, met longuement cette question au travail : revenant sur la différence représentation de chose-représentation de mot, elle écrit : "Le principe de réalité n'est pas la représentation d'une extériorité physique, dont l'accès resterait mystérieux et même impossible, mais la représentation d'un espace sémantique où les mots, en se disputant leur sens, prennent en charge le monde, y dessinent des forces, en fixent les foyers, à travers un jeu d'analyse et de synthèse que Platon nomme dialectique, logos au travail qu'est la parole vivante."

Que vise ma réserve initiale du "en principe" ? D'abord le fait que l'opposition "principe de plaisir - principe de réalité" institue deux catégories certes dissemblables mais pas vraiment opposables du point de vue de la satisfaction. "Réalité", catégorie infiniment plus étendue que "plaisir", engage non seulement le temps mais une cascade de différenciations : celle entre dehors et dedans, celle entre monde extérieur empli de la présence des objets qui attirent ou menacent et monde du désir, du fantasme et de l'angoisse, celle entre ce que nous nous appro-

<sup>1</sup> S. Freud, "Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique," OCF XI, PUF, 1998.

<sup>2</sup> S. Freud, *ibid.*

<sup>3</sup> D. Houzel, "La réalité et ses principes," *Documents et débats*, n° 41, 2<sup>ème</sup> semestre 1993.

<sup>4</sup> C. Énaudeau, *Là-bas comme ici*, Gallimard, 1998.

prions et ce qui nous est donné, imposé ou qui fait "objection"... Et s'agissant de différenciation, le français ne dispose pas, comme l'allemand, des deux termes distincts que sont *Realität* (l'état) et *Wirklichkeit* (la réalité effective) : distinction que rétablit fort justement la nouvelle traduction des Œuvres Complètes.

Par ailleurs est discutable, dans ce passage du principe de plaisir au principe de réalité, une référence au développement qui d'un côté s'allie à l'éducation et d'un autre postule l'existence d'une "hallucination primitive" se heurtant à la déception. Sur cette même référence repose d'ailleurs l'idée d'un narcissisme primaire anobjectal, critiquée par Jean Laplanche ; et on la retrouve dans "la petite mais intéressante série relationnelle" que Freud propose au début du "Problème économique du masochisme" : principe de nirvana, principe de plaisir, principe de réalité. Contre le risque d'une excessive sollicitation du développement apparaissent cependant, dans le texte de 1911, de multiples "repentirs" : réaffirmation de la spécificité des pulsions sexuelles vis-à-vis des pulsions du moi, enclave "primitive" du monde fantasmatique, maintien de l'hallucinatoire.

La réalité donc, n'est pas seulement le champ d'un autre mode de satisfaction, qu'il faudrait conquérir patiemment : "la réalité de l'autre", dit Laplanche, est d'emblée présente, invasive pour l'*infans* qui la reçoit et la subit, constitutive de "l'autre scène" psychique. Et c'est le refoulement qui, en mettant à l'abri l'effectivité hallucinatoire, s'avère ici conquête culturelle : conquête aléatoire de l'intériorisation et de la conservation des traces, où s'affirme l'espace du rêve et du fantasme. Seules les civilisations peuvent aménager des réserves pour leurs formes primitives !

Si l'on ne peut pas verser l'advenue du principe de réalité au pur compte d'un acquis développemental, ni à celui d'une séparation progressive d'un "dehors" (le "monde extérieur" du Freud de *L'Abrégé*) et d'un "dedans", il faut alors revenir aux modes de traitement du déplaisir et aux destins que trouve la satisfaction pulsionnelle dans le renoncement et l'attente, suivre aussi le détour qu'imposent l'inhibition quant au but et la sublimation. La réalité ne peut être mise entière-

ment du côté du renoncement, même devant l'exigence imposée par le travail de culture - comment pourrait-elle sinon se prêter à la satisfaction, et par quels moyens ? - mais elle ne peut non plus se voir débarrassée de la résistance qu'oppose la chose même, et sa part inappropriable ; je n'aborderai cependant pas ici la distinction réalité-réel.

Pas de frontière tranchée : parler de réalité en obéissant à la connaissance qui sépare, vouloir affirmer l'absolue distinction d'un dehors et d'un dedans, c'est méconnaître l'ambiguïté qu'éveille toute présence entre moi et autre, l'indécision inquiète des frontières, la part d'étranger et d'inconnu du rêve, la marche hésitante de la rêverie. La "séparation imparfaite", comme l'écrit Michel Gribinski<sup>5</sup>, est au cœur de cette expérience de la réalité qu'est notre habitation du monde avec ses énigmes, ses objets, ses contraintes, et avec cette irrécusable antériorité qu'il possède sur nous. Nous habitons avec ce que nous subissons et affrontons, avec ce que nous aimons, avec l'enfant que nous demeurons.

Je préfère donc parler du "sentiment de réalité" plutôt que de son sens. Le mot résonne d'ailleurs avec d'autres occurrences : "sentiment du moi" ou "sentiment d'estime de soi qu'a le moi", "sentiment de culpabilité". Le sentiment de réalité oscille entre assurance et précarité, jusqu'à son contraire, ce sentiment "d'irréalité" qui accompagne l'angoisse et la répétition inconsciente ou le surgissement du "trop beau pour être vrai" ; jusqu'au sentiment de dépersonnalisation qui surgit, dans la cure, avec certains états de régression. Le sentiment de réalité se construit moins dans la connaissance de la chose que dans le passage des frontières, celui auquel oblige aussi le sentiment amoureux.

À propos de frontière, Olivier Brachet, qui est à Lyon un homme chargé de l'accueil des immigrés et réfugiés politiques, écrit ceci : "La frontière, ce fil fragile ou cette masse imposante, tantôt tranchante, tantôt indifférente, tantôt portail ou passage, tantôt murs, se fait, se défait, et se refait... Sans frontières, pas d'hospitalité... La frontière est une promesse, c'est pour cela qu'elle peut devenir un abîme"<sup>6</sup>.

---

<sup>5</sup> M. Gribinski, *Les séparations imparfaites*, Gallimard, 2002.

<sup>6</sup> O. Brachet, texte à paraître.

Comment ne pas évoquer ici le Winnicott de *Jeu et réalité*<sup>7</sup>, et ce qu'il a ouvert avec la dimension de l'illusion, de l'espace potentiel et du "trouvé-crée" des objets ou phénomènes transitionnels (cet espace "neutre", où "l'enfant n'est jamais soumis à une alternative du type ; as-tu créé cet objet ou l'as-tu simplement trouvé là, à ta convenance ?") ? Quand la dimension d'expérience est ainsi mise au premier plan, quand la survivance de l'objet à la destructivité qui le vise assure la condition d'existence, la localisation de l'expérience culturelle s'offre comme *réalité transitionnelle* : "avoir un lieu où mettre ce que nous trouvons". La jubilation qu'on éprouve souvent à lire Winnicott ne vient-elle pas du sentiment qu'il parle autrement de "la réalité"<sup>8</sup> ? Le principe de réalité, d'ailleurs, en prend chez lui pour son grade : "Le principe de réalité est vraiment une sale histoire" ! ; il est une "offense". Et encore : "l'enfant est attaqué de toutes parts par le principe de réalité"... La reconnaissance de la réalité s'efface au profit du "vivre créativement", qui requiert la nécessaire présence : "il faut que quelqu'un soit là pour que ce qui a été créé devienne réel". Mais c'est un drôle de paradoxe que de citer un auteur qui affirme : "J'ai besoin de parler comme si jamais personne n'avait étudié la question avant moi" ! Un analyste dont la liberté est une joyeuse provocation : "Cela me tuerait de concocter un index des références sur la créativité". Et sur la réalité, donc !

Si pourtant Winnicott et ses orientations métapsychologiques – qui ne se réduisent en rien aux raccourcis qu'on leur attribue trop souvent – devaient être discutées, ce serait sur le peu de considération faite à la réalité sexuelle de l'environnement premier : réalité de l'inconscient parental, de "l'autre de la mère" et de leurs effets précoces. Une dispute sur la "réalité de l'originare", en somme, à quoi reviennent souvent nos disputes "théologiques" en psychanalyse ! Le "trouvé-crée" de Winnicott ne vient-il pas lui-même objecter à l'empire du "projeté" de Mélanie Klein ?

En conservant l'idée que l'omnipotence et l'illusion ouvrent les voies d'un premier rapport à la réalité – "L'illusion maintenue"<sup>9</sup> de J.-B. Pontalis, n'a rien perdu de son allant – on peut s'étonner, aussi, que Winnicott parle très peu du narcissisme. Du moins du narcissisme secondaire puisqu'il ne cesse, en fait, de traiter du narcissisme primaire avec les notions d'intégration, de sentiment de la continuité d'exister, de la capacité d'être seul, de l'usage de l'objet "toujours en train d'être détruit" et survivant à la destruction. Car la destruction est pour lui, comme le souligne Denys Ribas dans son livre sur Winnicott, "fondatrice de la réalité en plaçant l'objet hors de soi"<sup>10</sup>. Le vacillement du sentiment de réalité, son altération dans le sentiment de vide ou d'irréalité, ne sont-ils pas toujours associés à la menace d'une destructivité retournée contre soi ? Nous les éprouvons, patients que nous avons été ou patients dont nous nous occupons, dans ces moments d'abîme de l'être que font surgir les pertes déchirantes ou les effondrements brutaux d'illusions par lesquelles se soutenait jusqu'ici le moi. Et c'est l'illusion groupale qui se trouve parfois concernée : on sait, jusque dans nos associations, combien la menace de sa perte peut obnubiler ou paralyser, conduire à l'obéissance conforme qui abolit ou interdit le plaisir et le risque de la liberté de penser.

Ainsi l'illusion – jusqu'au faire illusion de la séduction ou du conformisme contraint – peut-elle soutenir aussi un éloignement du monde : l'omnipotence est alors au service du maintien de formes de pensée et d'action qui trahissent les exigences d'un narcissisme aveuglant, lui-même agent d'une "perte de réalité". La notion est au centre de ce texte de 1924<sup>11</sup> où Freud s'attache à préciser les modes distincts du conflit psychique dans la névrose et la psychose ; et il ouvre, entre les deux, à la situation des "névroses narcissiques" qui, si elles ont trouvé avec la mélancolie leur modèle originare, ne connaîtront cependant pas de véritable développement dans la suite de l'œuvre.

---

<sup>7</sup> D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, Gallimard, 1975.

<sup>8</sup> D. W. Winnicott, *Conversations ordinaires*, Gallimard, 1988.

<sup>9</sup> J.-B. Pontalis, "L'illusion maintenue", *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°4, Automne 1971, Gallimard.

<sup>10</sup> D. Rybas, *Donald Woods Winnicott*, Paris, PUF, 2000.

<sup>11</sup> S. Freud, "La perte de la réalité dans la névrose et la psychose," *OCF-XVII*, PUF, 1992.

Ce que j'essaye d'explorer aujourd'hui s'inscrit dans cette ouverture narcissique<sup>12</sup> et concerne donc l'altération ou la *capture* du sentiment de réalité - autrement dit des fonctions du moi dans sa relation à la réalité - du fait de l'investissement narcissique (sexuel ou de mort) de l'instance.

En effet, sur le détour qu'impose à la satisfaction pulsionnelle comme au déplaisir le passage du principe de plaisir au principe de réalité, la fixation narcissique s'offre bien comme un retour à "un arrêt de développement". Cependant, plutôt que de définir des structures, pathologies ou personnalités "narcissiques", je voudrais me tenir à cet enjeu clinique, important dans toute cure, qu'est la tension entre investissements objectaux et narcissiques, et ce dans le transfert lui-même. Cette tension rend en effet certaines cures interminables. On a, depuis Freud, beaucoup écrit sur le narcissisme, et si je dois particulièrement aux travaux de Guy Rosolato et d'André Green, je veux aussi m'acquitter d'une dette envers Jean Guyotat, dont je fus l'élève ; car celui-ci a continuellement su mettre l'accent sur cette dimension du psychique, dans une pratique clinique inspirée de la psychanalyse auprès de patients psychotiques ou dans ces situations psycho-pathologiques de "mort-naissance" qui mettent au premier plan la mort et la filiation (Jean Guyotat a proposé, notamment, l'idée féconde de "filiation narcissique").

Il faut donc revenir à la complexité du moi (tel est, je crois, le fil de nos Entretiens). C'est lui, en effet - Freud l'indique dans *L'Abrégé* - qui comme "instance psychique... se trouve en contact direct avec l'extérieur (*la réalité*)", lui dont "le rôle constructif consiste à intercaler entre la revendication pulsionnelle et l'action qui procure la satisfaction, l'activité de pensée qui, s'étant orientée dans le présent et ayant utilisé les expériences antérieures, tente de deviner par des actions d'épreuve le résultat des entreprises envisagées. Le moi arrive de cette façon à déceler si la ten-

tative pour obtenir la satisfaction doit être effectuée ou ajournée ou si la revendication de la pulsion ne doit pas être purement et simplement réprimée comme dangereuse (*principe de réalité*)"<sup>13</sup>. "Une telle formulation, soulignent les auteurs du *Vocabulaire de la psychanalyse*, représente l'expression la plus franche de la tentative de Freud pour faire dépendre du moi les fonctions adaptatives de l'individu"<sup>14</sup>. Leur invite à revenir sur la complexité de l'instance en se portant à l'entrée "moi" de leur *Vocabulaire* ne peut qu'être suivie : leur long article n'a, en effet, rien perdu de sa vigueur.

Il semble pourtant que Freud, dans ces dernières pages de *L'Abrégé* a un peu oublié le narcissisme ! Pourtant, avec son introduction, avec l'investissement sexuel du moi, s'était trouvée subvertie l'opposition moi-plaisir/moi-réel. Dorénavant, les objets ne sont plus seulement investis par la pulsion, ils sont aimés et ils aiment, ils s'offrent à l'identification et leur perte ne peut s'envisager sans le dommage au moi qu'elle génère. L'amour et la mort sont au rendez-vous de la réalité ; ils soutiennent la structure paradoxale maintes fois soulignée du narcissisme ("trophique-rétracté"<sup>15</sup> ; de vie et de mort : "Narcisse-Janus"<sup>16</sup> a proposé André Green). L'introduction du narcissisme dans la théorie introduit donc dans l'expérience clinique un éclairage nouveau sur ces "pertes de la réalité" que provoquent autant la perte mélancolique que l'état amoureux avec la "surestimation sexuelle de l'objet". Et cela concerne le transfert lui-même : les "Remarques sur l'amour de transfert" soutiennent une interrogation véritable et inquiète sur le caractère *réel*, authentique, de cet amour. Un éclairage nouveau est aussi jeté sur la jalousie ou la soumission au *leader* dans *Psychologie des masses et analyse du moi* ; bref, c'est la réalité de l'aimer, de l'être-aimé, du s'aimer, du perdre à en mourir qui est approchée.

Le "Complément métapsychologique à la doctrine du rêve", dans le même prolongement, tentera de

---

<sup>12</sup> S. Freud, "Pour introduire le narcissisme," *OCF XII*, Paris, PUF, 2005.

<sup>13</sup> S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, (traduction reprise dans le *Vocabulaire de la Psychanalyse*) Paris, PUF, 1978.

<sup>14</sup> J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la Psychanalyse*, Paris, PUF, 1967.

<sup>15</sup> G. Rosolato, "Le narcissisme", *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°13, printemps 1976, Gallimard.

<sup>16</sup> A. Green, "Vingt ans après Narcisse Janus", *Libres Cahiers pour la Psychanalyse*, n°11, printemps 2005, In Press.

situer l'image et son rapport à l'hallucination dans l'écart entre accomplissement et illusion. Lacan et sa proposition du "stade du miroir", avec l'aliénation du moi dans l'image du semblable, feront basculer l'illusion dans le leurre. Je ne partage pas cette orientation systématique et dénonciatrice, qui fait trop peu de cas de l'activité créatrice – une création de formes – du moi. Le *mirage* soulignerait, à l'inverse, cette activité créatrice : le mirage change les frontières, il rapproche l'horizon, il tente de garantir une auto-conservation menacée par la détresse, il porte l'attente amoureuse, il dénie les effets de la perte.

La clinique narcissique – cette expression de "la maladie du moi", comme l'a écrit Dominique Clerc<sup>17</sup> – associe dans chaque cure le mirage (l'inflation et la grandiosité dans la pensée ; le traitement magique, animiste, qu'elle fait du monde jusqu'au déni de la réalité et de l'autre) et la blessure toujours ouverte de la *déception*. D'où le paradoxe d'un retrait libidinal qui appelle en même temps l'extrême dépendance à un objet d'amour toujours disponible, toujours présent au dehors, dans une soif jamais apaisée des signes de l'intérêt porté et de l'admiration. La demande incessante de compliments est demande de complément : "*narcissic-addict*" me dit un patient ! Être l'exception sinon rien, et sombrer alors dans la détresse et la rage... Dans ce drame exemplaire de la folie narcissique des pères qu'est *Le roi Lear*, le vieux roi, exigeant d'être aimé comme il l'entend, est sourd à l'amour réservé de Cordélia, la seule fille qui pourtant l'aime vraiment. Faute de recevoir les mots attendus, il est soudain submergé par la haine destructrice du lien d'amour et de sa propre dignité : "Je désavoue tous mes devoirs de père, les liens du sang et de la parenté, et te tiens pour toujours, et dès à présent, étrangère à mon cœur"<sup>18</sup>. Ce sera ensuite la longue folie sur la lande d'hiver. L'hiver, symbole de l'environnement hostile, règne sur les pièces les plus sombres de Shakespeare : *Lear*, *Le conte d'hiver* ; et *Richard III* bien sûr, avec les mots qui ouvrent le drame : "Voici venu l'hiver de notre déplaisir..."

Le retrait libidinal, qui sexualise le moi, est l'agent de "la perte de réalité" à laquelle il le condamne. Mais ce rebroussement, ce reflux restent difficiles à penser : car si, d'un côté, ils assurent l'investissement sexuel de l'instance et le rassemblement des autoérotismes qui, pour Freud, donnerait comme le courage nécessaire au futur investissement de l'objet, s'ils sont portés par les identifications qui ont constitué l'"être" du moi, s'ils ouvrent ainsi un chemin à l'intériorisation de la réalité du monde extérieur, d'un autre côté ils objectent, dans leur excès même, à l'hiver du monde, au désamour, à la déception, à l'irréparable sentiment de petitesse. L'image de la "blessure ouverte" de la mélancolie pourrait ici se généraliser : c'est bien en raison de sa faiblesse que le moi attire, "aspire" a proposé Josef Ludin<sup>19</sup>. Cette faiblesse n'est pas seulement native : elle peut aussi résulter de l'épuisement du moi dans sa lutte défensive contre l'attaque incessante des motions pulsionnelles refoulées. Le moi, alors, crie au secours, demande du renfort. Ceci n'est pas sans conséquence dans la cure : analyser le narcissisme ne consiste pas seulement à remplir un réservoir défaillant, c'est aussi soulager le moi de ces dépendances excessives.

Narcisse : j'ai voulu retourner, plutôt que de continuer de m'en raconter le mythe, au texte d'Ovide<sup>20</sup>. Et j'ai été frappé par la complexité et la précision de son récit, que notre emploi souvent rapide, et péjoratif, de "narcissisme" a fait un peu oublier. D'abord, tout commence avec Tirésias, coïncé entre Junon et Zeus, et sommé de dire chez qui, de l'homme et de la femme, le plaisir sexuel est le plus intense. D'avoir dit... chez la femme, il en perdra la vue, mais y gagnera la voyance ! On lit ensuite ce saisissant montage en double entre Narcisse et Echo : les deux dépérissent de ne pouvoir atteindre l'objet qu'ils aiment. Narcisse, lui, a rejeté de façon hautaine les signes d'amour qu'il suscitait. Épuisé au retour d'une chasse, il est séduit par une source limpide et pure, que nul animal, nul humain, n'a troublée jusqu'ici. Alors commence et se poursuit jusqu'à la mort une fascination

---

<sup>17</sup> D.Clerc "La maladie du moi", *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°49, printemps 1994, Gallimard.

<sup>18</sup> W.Shakespeare, *Le Roi Lear*, Folio classique, 1978, Gallimard.

<sup>19</sup> J.Ludin "Sehnsucht, nostalgie" *Libres Cahiers pour la Psychanalyse*, n°11, printemps 2005, In Press.

<sup>20</sup> Ovide, *Les métamorphoses*, Thesaurus, Actes Sud, 2001.

par un mirage qui est à la fois son image et qui ne l'est pas : car cet autre, qui est lui, est aussi le reflet maternel (le dialogue amoureux de Narcisse avec l'image a tout d'un échange primitif entre mère et petit enfant), le reflet dont s'empara son père, le fleuve Céphise quand il séduisit sa mère, la nymphe Liriopé. Féminité méconnue de Narcisse : "Que voit-il, il ne sait mais ce qu'il voit le brûle" ; et plus loin : "Ce que je désire est inséparable de moi... Ah, si je pouvais me séparer de mon corps". Seules ses larmes, dans un moment de désespoir, vont troubler l'eau et faire pour un temps disparaître l'image qui absorbe et engloutit. Narcisse mourra, après s'être frappé au sang, du "feu secret qui lentement le consume".

Jean, lui, est en analyse avec moi depuis plusieurs années. C'est une seconde analyse – suivant une première, qui fut longue elle aussi – engagée après que sa femme l'eût quitté. Jean, un homme de la cinquantaine, vit encore en partie chez ses parents, bien qu'il ait acquis et aménagé une maison personnelle. Cet homme me touche beaucoup par les stratégies de survie qu'il met sans cesse en œuvre, même si l'analyse est souvent désespérante, et minces, sinon précaires les changements qu'elle produit. L'omniprésence de la pensée du suicide l'a néanmoins peu à peu quitté et il lui arrive de dire, avec une sorte d'humour, qu'il a envie de vivre ! Il tient, en le revendiquant presque, à son "autisme", à son "caractère schizoïde" et il se cantonne dans un retranchement qu'il habite d'une lucidité féroce, envers lui-même et envers tous ceux qui lui semblent faire illusion, les psychanalystes en particulier ! C'est un adepte acharné du footing et des régimes : pas un gramme de graisse, la disposition toujours présente de sa "forme" physique, une sorte de culture exaspérée de l'auto-conservation qui soumet à un très strict contrôle les dépenses de toutes sortes (l'argent autant que la dépense sexuelle, dans l'investissement inconstant et souvent haineux d'autrui).

Quelque chose tient une grande importance dans sa vie, et c'est de cela seulement que je parlerai : sa, ou plutôt, ses motos. Depuis plusieurs années, il en a achetées et revendues plusieurs : mais l'état psychique dans lequel le met l'actualité d'un achat – c'est le cas dans le moment de cure que je rapporte – le torture, entraînant de longues heures d'insomnie, le soumet-

tant, me dit-il, "à un combat de titans". Car l'objet à posséder est toujours ça et pas ça : la marque, la couleur, l'histoire du deux roues (il traque toujours les accidents secrets qui font les bonnes occasions trompeuses) font l'objet d'une surveillance tatillonne, comme la bonne conservation et l'entretien par le propriétaire précédent (la moindre éraflure entraîne une impitoyable condamnation). Il fallut du temps, dans l'analyse, pour que se dise l'image amoureuse, "folle" dit-il, que Jean se faisait de lui-même conduisant la moto ; longtemps aussi pour qu'il parle de sa conduite tantôt en douceur, tantôt haineuse, de la mort parfois frôlée, de l'excitation prise à "caresser les courbes" ; plus longtemps encore pour qu'il retrouve, en pleurant ce jour-là, le souvenir d'un grand-père adoré de l'enfance qui avait construit pour lui, avec des pièces dépareillées, son premier deux-roues : un vélo sans pneu, qui faisait un bruit d'enfer quand l'enfant partait faire des courses au village voisin.

Cette fois, c'est-à-dire à propos de l'éventuel nouvel achat, "qui lui met une bombe dans la tête et lui fait perdre toute notion de réalité", quelque chose d'autre est à l'œuvre, avec une forte résonance transférentielle. Quelque chose qui est là depuis le début de l'analyse mais qui prend soudain une violente actualité : le jugement de son père sur son acquisition, un père toujours présenté par Jean comme violent et cynique mais aujourd'hui vieillissant (il n'y a plus de bonhomme, dit-il de lui), un père qui lui offrit son premier vrai vélo et qui garda dans le garage de la maison familiale le vieux scooter dont il avait eu besoin lors d'une catastrophique situation de faillite. Celle-ci, d'ailleurs, amena à construire dans le travail analytique l'hypothèse d'un épisode mélancolique du père dans le jeune âge du patient.

L'idée "indécente" vient à Jean qu'il pourrait s'acheter une moto au moment où son père va peut-être mourir. La pensée décourageante qu'il pourrait posséder l'objet, mais que celui-ci pourrait être soudainement désinvesti – il a déjà connu trop souvent ces mouvements violemment opposés où la possession semble aussitôt entraîner l'abandon – déclenche ce qu'il appelle un vrai sentiment de dépersonnalisation. Il voudrait que j'en dise quelque chose, que mon silence ne soit pas une sorte d'acquiescement complaisant ; que je lui dise non, même méchamment, et

que j'incarne ainsi, et encore, le père sadique mais "éternel". Il me dit aussi qu'il a arrêté sa première analyse sur le projet d'achat d'une moto, projet dont il ne voulut pas parler à sa psychanalyste d'alors.

J'ai choisi ce moment de cure, chez un patient dont j'ai par nécessité d'exposé laissé de côté tout le lien à la mère et qui ne me semble pas psychotique (malgré ce qu'il revendique), pour souligner comment la souffrance oscille, chez lui, entre un narcissisme tantôt blessé, tantôt triomphant dans la surestimation de l'objet et de lui-même. Mais quel danger - "la bombe dans la tête" - fait courir au moi ce triomphe ! Certes le narcissisme se soutient des désirs accomplis ; cependant, si le monde se prête sans réserve ("trop beau pour être vrai") à l'accomplissement de la satisfaction, l'inquiétant ou la folie menacent... Ainsi la souffrance narcissique de Jean ne cesse-t-elle d'être en rapport avec l'investissement sexuel intense, fixé et méconnu des objets oedipiens : l'altération chez lui du "sentiment de réalité" tient à la rencontre sismique de ces deux courants, à la menace qu'ils font peser sur un moi déchiré entre inflation et faillite.

Cet abord de la souffrance du moi dans la cure, avec la "perte de réalité" qu'elle entraîne, appelle plusieurs interrogations.

Une première concerne les fantaisies narcissiques, qu'elles soient formations idéales grandioses, possession imaginaire de l'objet qui comble, sentiments récurrents de petitesse, ou scénarios contraignants de demandes d'amour et d'admiration. Comment ces fantaisies s'articulent-elles, en particulier, aux fantasmes inconscients ? Quelles actions psychiques mettent-elles en œuvre dans des scénarios qui, non protégés par le refoulement et la déformation, sont longtemps écartés du discours tout en organisant des secteurs de déni de la réalité comme autant de petites idées délirantes ? Il faudrait d'ailleurs distinguer plus nettement délire et psychose : car si le mot "névrose narcissique" a un sens, c'est bien celui de réintégrer l'idée délirante dans le champ de la névrose. La dimension de mirage signe ici la perte et le déni qui altèrent le sentiment de réalité.

Sur la perte, son dommage au moi et sa nature inconsciente, "Deuil et mélancolie"<sup>21</sup> a jeté un regard

décisif : "Le malade ne peut pas saisir ce qu'il a perdu, la perte d'objet est soustraite à la conscience". Et Freud ajoute plus loin cette remarque : "Il faut qu'il existe d'une part une forte fixation à l'objet d'amour, mais d'autre part, en contradiction avec cela, une résistance minime de l'investissement d'objet" ; remarque capitale, en effet, que cette distinction, cette contradiction même, entre objet d'amour et investissement d'objet. "La relation d'amour, écrit-il encore, n'a pas à être abandonnée".

Dans le champ où j'essaie de me tenir, nous ne sommes pas dans la configuration mélancolique, du moins clinique. Les fantaisies narcissiques en seraient plutôt l'inverse, comme une secrète manie du moi à s'aimer et à se croire exception. Exception : étrangement, c'est dans les premières pages de "Quelques types de caractères dégagés par le travail psychanalytique"<sup>22</sup> que Freud caricature presque le passage, dit ici "progrès", qui conduit du principe de plaisir au principe de réalité. "Le malade doit seulement apprendre à échanger le gain de plaisir immédiat contre un autre mieux assuré quoique différé" ; il sera même question "d'œuvre d'éducation" voire de "post-éducation"... Avec heureusement, quelques lignes plus loin, cette reprise : "A côté de la nécessité de la vie, l'amour est la grande puissance éducatrice".

Exception : Richard III est aussi la figure sans amour, jamais, d'une issue non mélancolique que trouve le moi face à la déception, la rebuffade, la vexation qui ont été le lot d'une nature mauvaise et qui a contrefait ; figure qui a dû s'ériger, jusque dans l'identification, sur et contre la haine d'une mère qui, dans le dernier dialogue de la pièce, maudit son fils avant la bataille qui verra sa mort. Dans cette haine narcissique qui perd toute mesure, l'objet est moins perdu qu'érigé en face : la cruauté de Richard, sa soif absolue du pouvoir jusque dans les meurtres accomplis, manifestent que l'exception vise aussi l'anéantissement de l'autre.

Il est remarquable que les fantaisies narcissiques d'omnipotence viennent à se dire, chez les patients, avec une très grande réticence, avec de la honte,

---

<sup>21</sup> S. Freud, "Deuil et mélancolie", OCF-XIII, PUF, Paris, 1988.

<sup>22</sup> S. Freud, "Quelques types de caractères dégagés par le travail psychanalytique", OCF-XV, PUF, Paris, 1996.



avec un sentiment de ridicule et de petitesse qui aggrave la honte : qu'il s'agisse de croyances préservées dans la toute puissance des pensées, de déni de la souffrance - "*même pas mal*" - de la clémence imaginaire et jamais démentie des objets aimés et lésés - "*je sais bien mais quand même*" - de l'ignorance du temps - "*j'ai tout le temps*" - reposant sur la magie consolatrice de "la prochaine fois", on y mesure l'empire de ce fantasme narcissique de mort-renaissance qu'a mis en évidence Guy Rosolato. Le moi s'assure ainsi d'un auto-investissement, avec la permanence de l'amour reçu. Il s'assure surtout d'une auto-suffisance illusoire, dont les fantaisies narcissiques constituent l'orthopédie précaire.

Mais qu'elles soient sérieusement mises en échec par le démenti d'une réalité désertée par l'illusion, et c'est le monde entier qui peut alors s'écrouler : la jalousie et son vacillement mortel en sont un exemple familial. Car le "s'aimer" du moi se révèle toujours construit sur des failles secrètes : la menace d'impuissance ou de confusion, le sentiment intolérable de petitesse, la peur de la mise en pièces et du morcellement, l'angoisse de castration. Le moi exige à la mesure de ce qu'il prétend être : un, unique, préféré, sans autre. De l'objet unique sur lequel il fait emprise, il exige l'amour unique.

Mon interrogation sur l'écart que les fantaisies narcissiques entretiennent avec le fantasme inconscient retrouve le propos de Daniel Widlöcher dans son récent article, "Narcissisme et identification"<sup>23</sup> : il y aborde le narcissisme par les actions psychiques qui le constituent, en développant notamment les thématiques identificatoires de l'être et de l'avoir. On peut se demander, en effet, quel plaisir, quelle jouissance sont attachées à ces fantaisies et produites par elles, dont le caractère de contrainte n'est pas moindre que celui attaché aux fantasmes inconscients. Dans leur monotonie et leur absence de déformation, dans leur caractère douloureusement conscient - le patient ne pouvant s'en défaire, il essaye de les repousser - elles ne tendent pas vers une satisfaction d'accomplissement ou de décharge, celle obtenue par l'action inconsciente du fantasme. Le plaisir du

moi est plaisir de remplissage, de stase, jusqu'à la douleur, celle aussi de l'agrandissement hypochondriaque ; et ce plaisir-déplaisir est régulé par les vanes du clivage, que l'on rencontre d'ailleurs le plus habituellement dans les situations de catastrophe ou de maladie mortelle qui menacent le moi : Michel de M'Uzan y a mis l'accent, et il a insisté sur la préservation parfois vitale du clivage. D'ailleurs, c'est aussi par "clivages" que pour Freud se constituent les différenciations internes au moi (idéal du moi, sur-moi) sous l'effet conjugué des impacts du monde extérieur et de la pression pulsionnelle : influence et identifications font ainsi de l'instance une structure feuilletée. Mais le clivage a cette fonction particulière de supprimer l'angoisse *in situ*, d'en barrer le développement, de l'effacer de son lieu de déploiement, de dénier son lien à la représentation inconsciente et au refoulement. Car l'angoisse est l'indice le plus sûr de la "réalité psychique" inconsciente, pulsionnelle : ici s'ouvrirait le débat sur "l'angoisse de réel".

L'écart entre exigence narcissique du moi (fixation à l'objet d'amour) et investissement d'objet (revendication pulsionnelle) trouverait aussi à s'approfondir, s'agissant des modes de satisfaction engagés, dans deux textes freudiens qui prolongent l'introduction du narcissisme dans la théorie : dans "L'inquiétant" cet écart peut être situé entre "motions de souhait, ou complexes infantiles, *refoulés*" et "modes de pensée, ou convictions primitives, *surmontés*" (lorsque "le narcissisme illimité de cette période de l'évolution se défendait contre l'objection irrécusable de la réalité") ; dans le "Complément métapsychologique à la doctrine du rêve", où Freud interroge les conditions de l'hallucinatoire, l'écart réside entre "l'image mnésique visuelle" - qui procure "le *mirage* d'une fantaisie de souhait" - et la reviviscence hallucinatoire de la "trace", qui accomplit. Le mirage est bien ici ce qui fait résistance à l'activité de la trace.

Que pouvons-nous faire dans la cure avec ces fantaisies narcissiques, pour autant que, la honte surmontée, elles parviennent à être dites ? Laurence Apfelbaum pose directement la question dans son article "Le narcissisme s'interprète-t-il ?"<sup>24</sup>. Elle souligne les deux positions contraires : celle où l'interprétation

---

<sup>23</sup> D. Widlöcher, "Narcissisme et identification", *Libres Cahiers pour la Psychanalyse*, n°11, printemps 2005, In Press.

<sup>24</sup> L. Apfelbaum, "Le narcissisme s'interprète-t-il ?", *Libres Cahiers pour la Psychanalyse*, n°11, printemps 2005, In Press.

porte essentiellement sur la résistance du moi, et celle qui se saisit "d'expressions qui prennent en charge l'exigence narcissique". La question est d'autant plus pertinente que nous avons affaire à des patients névrosés pour qui la disponibilité de l'analyste, la régularité de son écoute et le cadre constant de la cure assurent le moi d'une permanence de l'attention et de l'amour, en résistant par là au déploiement des formes inconvenantes du transfert, du transfert négatif notamment. Si le silence et le refus de l'analyste ne sont ni rebuffade ni vexation, c'est l'interprétation qui peut déstabiliser. Mais c'est aussi la déception ou la rancune devant l'impasse ou le trop peu de changement qui font surgir la souffrance du moi.

Pourtant, même si le mirage et la fantaisie narcissiques résistent dans l'analyse par la consolation de leur recours et la monotonie de leur forme, je crois possible la décomposition de leur *arrangement* : j'appelle arrangement pour le moi ce qu'est le symptôme pour la revendication pulsionnelle. Avec la mort, avec l'amour, avec soi, on ne peut certes que s'arranger. Mais décomposer est toujours du côté de la perte, du dérangement du moi : c'est là le prix de l'intériorisation dont le gain espéré est un agrandissement du sentiment de réalité. Le travail patient de cette décomposition fait alors apparaître ce que le moi tient inconscient, et contre quoi il s'érige : son investissement sexuel (le sexuel refoulé de "s'aimer") et la destructivité qui l'habite, quand bien même il en appelle à l'amour.

Ainsi, ce patient souffrant d'une jalousie qui le consumait parvint peu à peu à reconnaître que, masquée par la détresse narcissique du moi, s'accomplissait secrètement dans les scénarios répétitifs de tromperie une formidable excitation voyeuriste pour les scènes sexuelles obscènes qui pourtant l'accablaient : une part méconnue de lui l'identifiait massivement à une femme, au sexe d'une femme, qu'il devait en même temps être le seul, l'unique, à posséder ou à faire jouir.

Avec la jalousie et son questionnement anxieux de la réalité de la tromperie masquant celui de "la réalité de l'autre", c'est la question de l'excitation homosexuelle dans le narcissisme qu'il faudrait dévelop-

per : les fantaisies narcissiques d'être, pour un fils, l'enfant préféré du père, de recevoir son affection admirative, d'être l'héritier spirituel ou le bâtard secret d'un maître, d'être favori ou bouffon, sont au service méconnu d'une féminité inconsciente appelant éperdument la tendresse. Je pense à ce patient qui, en me disant combien il ne pouvait se soustraire à une telle fantaisie récurrente, dont le souhait meurtrier représentait cependant l'ombre inconsciente, tremblait de tout son corps, secoué d'un sentiment mêlé de honte et d'excitation.

Je repense aussi à Jean : il était remarquable de l'entendre parler avec haine, terreur et excitation des jugements cyniques d'un père dont il ne parvenait pas à se détacher puisque, sans cesse, il espérait de lui la survenue d'un mouvement tendre. Se croyant rebelle, il était en fait un fils secrètement féminisé (il était le seul fils, né après trois soeurs). Il me parla récemment de ce que lui faisaient les paroles paternelles : elles s'enfonçaient en lui, elles le "villiaient". Le sur-moi en demeurait chez lui, pour ainsi dire, au premier temps évoqué dans *Malaise dans la culture* : identifié à l'autorité sadique externe mais fixé à la crainte d'une perte d'amour, et poussant tant à l'obéissance servile qu'au contrôle d'un objet-père toujours-là, résistant aux vœux de meurtre. C'est bien, pour y insister à nouveau, le trait constant de la souffrance narcissique de maintenir, dans le monde extérieur, l'objet d'amour ambivalent, de ne pouvoir le perdre pour l'intérioriser et pour que puisse se constituer ce "second théâtre" où se joue l'action du fantasme inconscient. Où se joueraient aussi le léger triomphe et l'arrangement narcissique de l'humour : "Voilà une journée qui commence bien", dit le condamné à mort !

Cependant, la rage que suscite la déception, la haine de détruire l'autre et tout autre, la résistance des "pulsions du moi" vont appeler, chez Freud, un autre registre de la destructivité et du traitement du déplaisir. André Green a raison de souligner le curieux destin du narcissisme dans l'œuvre freudienne : un chamboulement puis une assez rapide disparition. Son introduction est comme un moment d'adolescence de la théorie : le mot "adolescent", alors qu'il est rare dans l'œuvre de Freud, figure d'ailleurs dans *Pour introduire le narcissisme*, qu'on

peut lire comme le grand texte clinique freudien sur les risques et les aléas psychiques de ce moment de passage. *Au-delà du principe de plaisir* viendra ensuite proposer à la destructivité narcissique, celle de l'amour et de la perte, un autre fondement, biologique celui-là. A-t-on vraiment gagné au change ? Jean Laplanche a soutenu que l'excessive liaison de l'Eros narcissique imposait de retrouver la déliaison originaire du sexuel. Mais la réalité de la destructivité interne est-elle toute, pour autant, sexuelle ? Si le débat reste ouvert entre la haine meurtrière de l'autre retournée contre soi dans la détresse narcissique, et l'énigmatique pulsion de mort (jusqu'au renversement des pulsions d'auto-conservation par lequel Freud tente d'approcher, dans *L'Abrégé*, la causalité du suicide : "les gardiens de la vie sont devenus les suppôts de la mort"), le sentiment de réalité, de réalité de la vie psychique, ne peut guère se débarrasser de l'amour humain, de l'amour fou et des effets de sa perte, au profit des pures tensions de l'appareil de l'âme.

Je reviens pour finir à "L'Inquiétant", *das Unheimliche* : non seulement, en effet, ce texte met en œuvre, dans les deux temps de son écriture, une tension presque tragique entre les vues de *Pour introduire le narcissisme* et celles de *Au-delà du principe de plaisir*, entre le surmonté des états primitifs de croyance du moi et la contrainte de répétition du refoulé inconscient, mais surtout, il est exemplairement, dans tout son développement, incertitude des frontières, présence de l'animé dans l'inanimé, "retour - à propos de l'effet produit par le conte d'Hoffmann - à telle ou telle phase de l'histoire de développement du sentiment du moi, régression à des époques où le moi ne s'était pas encore rigoureusement délimité par rapport au monde extérieur et à l'autre". "L'Inquiétant" parle - jusqu'à l'image de la maison hantée - de l'habitation précaire du moi, il sollicite constamment l'espace et l'environnement : il ouvre ainsi à l'insistance de Winnicott sur la "localisation de l'espace potentiel".

Mais plus que la réalité esthétique, c'est l'effet psychique produit qui intéresse Freud, et les correspondances avec d'autres expériences : alors, la pensée qui avance au gré des associations rejette un arrangement trop ordonné et met la mémoire au défi d'une saisie complète. Ici, la réalité de la transmission

de la chose inconsciente se trouve approchée au plus près, en un modèle qu'on ne peut cesser de méditer.

Le sentiment de réalité, s'il lui revient de traduire "l'inquiétant" de notre habitation du monde, de notre rapport aux puissances "autres" que nous subissons-symbolisons-traduisons (la mort et le déplaisir, l'amour pour et l'amour reçu, la perte, l'agissement du souhait inconscient) ne peut que porter en lui la mouvance des frontières, l'incertitude et la précarité du moi, l'état fluctuant de ses "relations de dépendance". Il est soumis au déplacement plus qu'à l'observation immobile, celle que fige l'auto-critique cruelle de la mélancolie, quand le "c'est de pire en pire" se substitue à l'espoir perdu du "plus qu'hier et bien moins que demain". Et ce déplacement propre au sentiment de réalité ne se satisfait guère des mots, couramment usités aujourd'hui, "d'appropriation subjective" !

Le passage du principe de plaisir au principe de réalité ne s'accorde pas avec le mouvement de la cure, qui en offre plutôt le trajet inverse ! Le maintien par l'analyste de l'inquiétant comme moteur de l'ajustement précaire du sentiment de réalité, avec ce que la régression dans la séance doit à l'animisme et aux formes non surmontées du développement du moi - ce qui pourrait être un autre nom de l'imagination, chère à Aline Petitier - est bien au principe de la fécondité d'une technique qui impose, comme y a insisté Pierre Fédida, le retrait de la "personne de l'analyste". N'est-ce pas ainsi que, dans les cures réussies, quelque chose de la réalité extérieure s'irréalise dans le temps de l'intériorisation, en faisant que cette réalité ne campe plus alors dans l'objection ?

Dans "Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique", Freud écrit : "L'art parvient par une voie qui lui est propre à une réconciliation des deux principes... (L'artiste) trouve la voie qui ramène de ce monde de la fantaisie à la réalité, il donne forme à ses fantaisies pour en faire des réalités effectives d'une nouvelle sorte, auxquelles les hommes donnent cours en tant que précieuses copies de la réalité... (et cela) sans emprunter l'énorme détour par la modification effective du monde extérieur".

"L'inquiétant" ne sera pas en reste là-dessus : au contraire, il compliquera un peu le détour en faisant de la rencontre de l'œuvre plus qu'une simple retrouvaille ou réconciliation, en installant en elle une puissance d'étrangèreté, ou "d'inconnu" (Guy Rosolato). "Est-ce bien (la réalité) de l'art ?" entend-on régulièrement dans les expositions d'art contemporain, celles en particulier qui jouent avec l'espace, et qu'on appelle "installations" !

Dans les semaines qui ont précédé ces Entretiens, j'ai eu la chance d'une rencontre, reçue comme un don : celle que m'offrit l'exposition, à la Fondation Gianada, des œuvres croisées de Camille Claudel et de Rodin. La sculpture, sans doute, et son jeu avec le corps, avec l'air, l'espace et le poids, avec la matière, impose l'approche d'une réalité qui ne peut se saisir toute, et qui exige donc de continuels changements de "points de vue". Cependant, les œuvres des deux sculpteurs étaient là comme autant de jalons d'une histoire qui mêlait l'amour passionné et l'intensité créatrice. Dans le plus fort de leur lien amoureux, Camille Claudel et Rodin faisaient sortir de leurs mains des œuvres qu'on ne savait plus attribuer à l'une ou à l'autre : les corps en mouvement ne cessaient de dire l'étreinte. Fascinante et inquiétante identification croisée entre l'homme et la jeune femme, entre deux moi, entre le maître aimé et l'é-

lève chérie : appartenance et désappropriation, tout en se mêlant, laissaient aussi deviner des lignes de séparation, lignes narcissiques de préservation ou de résistance du moi de chacun des deux artistes-amants.

La destruction allait bientôt faire son œuvre de mort, et Camille devenir folle : Rodin le perçut, et il sculpta ces têtes de Camille merveilleuses de tendresse et de nostalgie inquiète, où de grandes mains effleurent la tempe et se portent maladroitement à hauteur de bouche. Camille s'isola dans la très longue réalisation de ses deux dernières œuvres : un couple, encore, qu'elle séparerait bientôt, et la *Niobide blessée*. Le mouvement se figea et surtout, Camille se mit à travailler la surface du marbre avec une sorte d'acharnement. Dans une lettre qu'elle écrit à ce moment-là, elle dit : "Je suis en train de tousser et d'éternuer tout en polissant avec rage le groupe destructeur de ma tranquillité".

La pierre, résistant de toute sa surface, devenait une ennemie lisse et dure ; elle n'offrait plus la tendresse aimée, ni ne faisait voir cette sorte de tressaillement qui courait sur les œuvres antérieures. Le sentiment de réalité se perd quand la frontière entre dedans et dehors n'est plus un mouvant lieu de passage mais la séparation trop rude entre deux mondes.

# *La Règle du tact*

Brigitte Éoche Duval

C'est avec la notion de tact et plus précisément celle de règle du tact telle que nous la propose Sandor Ferenczi, dans son article de 1928 sur l'élasticité de la technique psychanalytique, que j'accueillerai cet héritage Sigmund Freud/Sandor Ferenczi - héritage fondateur, d'une incroyable fécondité, qui fait l'objet dans la communauté psychanalytique d'un dialogue ininterrompu et controversé. Est-ce «un vrai malentendu ou un faux problème ?» interrogeait W. Granoff.

## **Une notion transférentielle**

La notion de tact est une notion transférentielle issue des échanges et débats entre deux penseurs et praticiens de la psychanalyse, l'un le fondateur, et l'autre le disciple, chacun y engageant de façon mêlée et complexe sa vie la plus intime, sa pratique de travail et sa pensée théorique et scientifique de l'analyse.

Échanges et débats, fondés sur un transfert d'homme à homme, d'élève à maître, d'analysant à analyste, dont l'intensité nourrira respectivement leur travail et leur œuvre psychanalytique, et dissymétriquement et tragiquement, entraînera l'un d'eux - Ferenczi - dans un transfert négatif interminable à l'égard de l'autre - Freud - jusqu'à la rupture de ce lien transférentiel, sans qu'il y ait rupture de leur lien d'amitié et de travail, jusqu'à ce que Freud lui dise un «deuxième Non» comme le propose D. Margueritat, en refusant la publication de son article «Confusion de langues entre adultes et enfant». «Ai-je le choix entre mourir et me réaménager ?», écrit alors Ferenczi en octobre 1932, mais un peu plus tard, il ajoute «mon incompetence a fait enfin de moi le père qui ne veut pas et ne peut pas aider».

C'est me semble-t-il, à partir d'une telle position subjective, liée à un «fort complexe paternel» disait

Freud, le propulsant dans un transfert de travail prolifique et très pertinent sur le plan clinique, que Ferenczi élabore sa pensée de la technique psychanalytique sous forme de fragments cliniques et d'articles théoriques souvent remaniés mais centrés sur la notion de traumatisme sexuel, et qu'il élabore son article sur l'élasticité de la technique.

La notion de tact, d'apparence anodine, se révèle au fur et à mesure comme une notion ambiguë ; comme la fissure et le liant, dans l'édifice freudien, tenant ensemble technique de la pratique et théorie. Elle ouvre une brèche et met du jeu dans l'équilibre proposé par Freud pour l'instauration de la situation psychanalytique entre l'attention en égal suspens et l'association libre. Elle ébranle en l'assouplissant la dissymétrie qui en découle pour le travail psychanalytique entre l'analysant et l'analysé, présenté par Freud comme se passant «en deux pièces distinctes, sur deux scènes séparées, avec deux personnages jouant un rôle différent», mais aussi comme un travail de liaison entre analyste et analysé grâce à l'activité de construction de l'analysé. La notion de tact questionne la mise en forme théorique progressivement gagnée par Freud sur ce matériau imprévisible et indomptable, l'Inconscient.

Ferenczi ouvre la brèche de l'abandon freudien de la *Neurotica* et du fantasme de séduction avec l'impact de la réalité du trauma de la séduction sexuelle, véritable «commotion» dans le psychisme humain, avec cette «confusion des langues adultes enfant» et cette détresse de l'enfant dans l'adulte «au-delà des mots» ? Il dit que l'analysé doit être là aussi, à l'ouverture de cette brèche, là où les mots ne portent plus la parole, là où il y a non seulement clivage du moi du patient, mais fragmentation - un moi fracassé - anéantissement. Pour cela il doit aménager et assouplir la tech-

nique freudienne, dont les règles peuvent paraître trop rigides et l'attitude de l'analyste trop froide pour certains patients très malades.

Il n'est pas étonnant que Freud, tout en reconnaissant la valeur de l'apport technique de Ferenczi, ait immédiatement réagi en lui répondant : «aussi vrai que soit ce que vous dites du tact, ceux qui n'en ont pas y verront la justification du bon plaisir, du facteur subjectif, c'est-à-dire de l'influence des complexes non maîtrisés. Ce que nous pratiquons en réalité est une évaluation la plus souvent préconsciente des différentes réactions que nous attendons de nos interventions. Tout dépend principalement de l'appréciation quantitative des facteurs dynamiques dans la situation. Des règles pour ces mesures ne se laissent naturellement pas donner, l'expérience et la normalité de l'analyste en décideront. Mais il faudrait, à l'intention des débutants, dépouiller le tact de son caractère mystique.»

Les écueils sont désignés pour éviter le naufrage, trop d'importance au subjectif, au contre-transfert de l'analyste au détriment du transfert du patient, éloignement du préconscient et de ses représentations de mots, désarrimage du langage de la scène transférentielle de l'analyse.

Cependant, Ferenczi ne se contente pas d'introduire le tact comme modalité transférentielle du lien analyste-analysant, il en fait une règle. La règle du «sentir avec», de l'*Einfühlung*. Le paradoxe inhérent à une telle règle relève, me semble-t-il, de cette obligation pour l'analyste à transgresser «des règles devenues tabou» - je cite Freud : «Les obéissants n'ont pas pris note de l'élasticité de ces mises en garde et s'y sont soumis comme à des prescriptions ayant force de tabou», - pour en faire la deuxième règle fondamentale de la psychanalyse ; à savoir que quiconque veut analyser les autres doit d'abord avoir été analysé lui-même, et «le plus à fond» pour réduire le plus possible son «équation personnelle» selon la formulation de Ferenczi.

L'analyste, tel que me le ferait imaginer Ferenczi, doit être comme un culbuto, comme un ruban élastique, il doit faire la culbute (selon sa propre

expression) «devant les transferts du patient et revenir dans la direction de ses propres opinions. Il est en oscillation perpétuelle entre «sentir avec», auto-observation et activité de jugement» nous dit-il, et il ajoute : «une métapsychologie reste à faire des processus psychiques de l'analyste durant l'analyse.»

En proposant ainsi que l'analyste ait été un analysé pour qu'il puisse poursuivre son analyse au contact du psychisme de son patient, et redevenir analyste par son travail d'élaboration, de construction et d'interprétation, Ferenczi ne propose-t-il pas de soumettre l'analyste dans son écoute et ses interprétations à une même potentialité régressive et transgressive que celle de la libre association pour l'analysant ? Et de se défaire de son narcissisme ?

Lacan ne s'y est pas trompé, reconnaissant dans Ferenczi le plus authentique interrogateur de sa responsabilité de thérapeute, et il lui rend hommage pour ce qu'il appelle sa contribution à la fin du moi chez l'analyste. Je le cite : «Réduction de l'équation personnelle, place seconde du savoir, empire qui sache n'exister pas, bonté sans complaisance, défiance des autels du bienfait, seule résistance à ces attaques : celle de l'indifférence (*Unglauben*) ou du très peu pour moi (*Ablenung*), encouragement aux propos malveillants, modestie vraie sur son savoir, en toutes ces consignes, n'est-ce pas le moi qui s'efface pour laisser place au point-sujet de l'interprétation ? »

#### **Le rêve du vieux Brücke ou de la dissection du bassin**

Je pense que ce désistement du moi de l'analyste en séance, auquel nous confronte Ferenczi, est mis en figure par un rêve de Freud, dont il nous livre ses associations, le rêve du «Vieux Brücke ou de la dissection du bassin»...

Ce rêve m'apparaît en effet comme prototypique de cette évanescence instantanée du moi de l'analyste dans son travail en séance qui le place d'emblée - je cite Freud - sous le signe «de l'inquiétante étrangeté» et aussi de «la chose bien étrange», celle qui se présente dans le moment. Voici quelques passages du rêve : «Cette tâche

consiste dans la préparation de la partie inférieure de mon propre corps, bassin et jambes... le bassin est vidé... On aperçoit de grosses tubérosités couleur chair... comme du papier d'étain froissé... Finalement, je me trouvais marchant, le sol était marécageux, des gens étaient assis par terre, parmi eux une jeune fille, on aurait dit des indiens ou des bohémiens, le sol glissait, je me réveillais en état d'anxiété et de désarroi.»

### L'*Einfühlung*, l'empathie

Je reviens à cette notion de tact. En allemand, c'est l'*Einfühlung*, le «sentir avec», en latin, c'est *tangere*, toucher. Désignant un mode de penser avec délicatesse, elle désigne également sur un mode plus primitif, la mise en jeu du toucher, permettant d'éprouver des stimuli s'exerçant sur la peau ou sur les muqueuses. Le tact se manifeste à la surface de la peau et concerne les sensations et la sensibilité.

Pour Ferenczi, c'est l'*Einfühlung*, le «sentir avec», mais aussi *Mitgefühl*, avoir de la sympathie et aussi l'empathie, ce qu'il définit ainsi : «se mettre à la place du patient, entrer dans ce qu'il ressent». Il en désigne les avantages et les limites : «les patients ne trouvent pas leur compte dans le simple sentir avec, ou bien ils veulent rester chez moi et que je les rende heureux toute leur vie, ou bien ils préfèrent une fin dans l'effroi à l'effroi sans fin.» en posant ainsi le problème du transfert et de la fin de l'analyse.

Daniel Widlöcher propose le concept de co-pensée pour désigner cet acte psychique qu'est l'empathie tenant à la capacité de l'analyste en séance de penser en se mettant à la place de l'analysant, en étant une partie de son système de pensée, un double ou une expansion.

La règle fondamentale de libre association va dès lors établir entre l'analyste et son analysant une communication intersubjective et empathique, à base de processus d'inférence de nature cognitive, et de processus d'identification, de nature imaginaire où le travail interprétatif prendra ses racines. Sans faire de l'empathie ou du contre-transfert, qui est son corollaire dans un mouvement moteur opposé, un moyen thérapeutique essentiel, basé sur la compréhension du patient, il s'agit,

selon D. Widlöcher, de la reconnaître comme connaissance immédiate de l'expérience subjective d'autrui, soit comme constitutive de l'expérience du transfert.

Il serait fort intéressant, nous dit-il aussi, de retracer l'histoire du concept d'empathie. Son origine philosophique avec Visser et Lipps, ce dernier insistant sur l'imitation comme capacité à entrer dans la subjectivité d'autrui. Son histoire freudienne, relançant les débats Freud/Ferenczi quant à la place de l'occulte dans la pensée, Freud émettant jusqu'en 1933 l'hypothèse d'un mode originel archaïque de communication entre individus, malgré son exigence de rationalité scientifique le poussant à saisir théoriquement et cliniquement les différentes formations de l'inconscient dans leur altérité radicale, et son souci de maintenir la neutralité de l'analyste en opposition aux dérives techniques mutuelles de Ferenczi. Histoire post-freudienne du concept d'empathie, qui revient en force dans la pensée contemporaine psychanalytique, depuis l'accent mis sur le contre-transfert dans les années 50 avec le fameux article de Paula Heimann, et la réaction de Lacan récusant une écoute au-delà du texte du discours du patient. Il faudrait parler aussi de M. Klein et de son concept d'identification projective et des apports si importants de D. Winnicott.

Les travaux de D. Widlöcher sur l'empathie me permettent d'apprécier toute la valeur de celle-ci dans l'expérience transférentielle, ainsi que l'importance accordée à l'écoute analytique travaillée par ces processus d'*Einfühlung*, avec le décentrement auquel l'analyste est tenu quant au maintien de l'existence de l'autre comme autrui, comme le semblable dans l'étranger. La question qui se pose toutefois est celle du dissemblable, telle qu'elle apparaît à travers les troubles de pensée affectant des patients, soit du fait de dysfonctionnements pathologiques graves, soit du fait du processus analytique lui-même, les amenant à faire retour momentanément dans des zones psychiques peu organisées sur un mode œdipien. L'autre question qui se pose aussi est celle de l'altérité-même de l'inconscient, se présentant à

travers les mots dits par le patient et écoutés par l'analyste.

L'empathie est un mode de comprendre ce qui nous est étranger, c'est un acte psychique, de co-exécution motrice mettant en jeu la perception, dit L. Kahn, «elle met en relation un percevant et un perçu, le premier pénétrant dans le second et le faisant pénétrer en lui, tout le corps participant ainsi à un processus où entrent en jeu excitations sensorielles et motrices.» Au plus près de la pensée freudienne de l'*Esquisse*, où les images sensorielles et motrices sont à la base de l'activité exploratoire du monde et de l'expérience de l'*infans* auprès de l'humain secourable, le *Nebensmensch*, et au fondement de l'activité de jugement. Au plus près aussi de la pensée freudienne du comique dans le geste et le mot d'esprit surgissant par la perception empathique de l'écart quantitatif entre la dépense du geste de l'autre avec celle du geste propre.

Le tact devient dès lors une fonction psychique primitive essentielle du transfert, comme fonction tactile, de palpation de la surface psychique du patient, grâce à l'action physique de sa parole sur la propre surface psychique de l'analyste. Dans la mesure où celle-ci sera la plus réceptive possible à la plasticité des formes sous lesquelles se présentera le mouvement de l'action de la force pulsionnelle : formes oniriques, symptomatiques ou langagières. Se trouve ainsi déployé dans l'expérience transférentielle le sensoriel de la parole dans l'association libre du patient et dans son écoute par l'analyste avec sa capacité de mise en œuvre du figurable et du métaphorique dans la parole interprétative. Ce sensoriel donne à la parole sa chair, son ancrage corporel et sexuel, sa part d'entrailles. {Peut-être est-il possible de penser que c'est dans ce maillage d'un lien empathique entre l'analyste et l'analysé que pourra se constituer un lieu pour une mémoire qui avait été complètement endommagée}.

Lorsque Gilles Deleuze parle de la figure, c'est de cette forme sensible apportée par la sensation. Et comment, dit-il, elle agit directement dans le système nerveux, qui est de la chair, alors que la forme abstraite s'adresse au cerveau plus proche

de l'os. La sensation est dans le corps, elle est déformation du corps, par action de forces invisibles, elle est être au monde comme se présente la peinture de Bacon. Par son élasticité, elle met en mouvement, sur place, c'est la virevolte de la figure tournante.

### La matrice de l'écoute psychanalytique

J'avancerai ainsi par cette ouverture qu'opère la fonction psychique du tact dans l'expérience analytique, en la proposant comme matrice nutritive de l'écoute de l'analyste, et dans un écart avec son silence de refus. Par cette mobilité psychique palpative, elle la transforme en écoute régressive aux éléments sensoriels de la langue parlée dans l'analyse, la langue du rêve, qui forme et désagrège les pensées en images sensorielles jusqu'à leur matière première et traite les mots comme des choses.

C'est lorsqu'elle quitte la séance que je perçois, venant d'elle, une odeur très forte, me laissant perplexe, avec un sentiment d'inquiétante étrangeté, face à cette chose-là, déposée là, en dehors de tout lien associatif verbal.

À ma grande surprise, je finis par l'identifier en la nommant *odeur de pipi de chat*, non sans une sorte d'humour corporel face à ce surgissement interprétatif du sexuel infantile, et face à cette sorte d'hostilité primaire ressentie dans un premier temps. C'est en en parlant, qu'ensuite, je peux la mettre en relation avec mon refus de déplacement horaire de sa séance suivante, la laissant ainsi face à l'absence. Alors que depuis le début de notre travail analytique, sa parole chargée de représentations et de souvenirs d'abandons et d'abus sexuels, a fait en sorte que je déplace les horaires de ses séances en fonction de ses voyages professionnels, ne la laissant, en quelque sorte, jamais partir seule à l'étranger.

Me revient alors en mémoire le récit d'un souvenir rapporté par sa mère, plusieurs fois évoqué par elle sans qu'elle en exprime d'émotion. Elle est tout bébé, ses parents s'en vont tous deux se promener, la laissant seule dans la voiture, vitres et portières fermées. Leur promenade dure plus longtemps



que prévu ; le soleil chauffe fort sur la vitre arrière et lorsqu'ils reviennent, elle est en train de se déshydrater et des passants assistent, derrière la vitre, impuissants, à la scène.

Sur la scène du transfert, dans l'actualisation d'une scène d'*Hilflosigkeit* avec toute sa force de délication, le récit rapporté devenait un souvenir incarné, souvenir de chairs et substances corporelles sexuelles, terrifiant par la reviviscence de l'angoisse de mort, et de la violence des vœux de mort parentaux. Et je lui en proposais la construction. Ce travail de l'agonie physique et psychique était là dès le début de nos séances, à bas bruit, si ce n'est à travers la perception que j'éprouvais de la ressentir «*au milieu de nulle part*», à l'écoute de ses récits de rêves, souvent interminables, malgré mes interprétations cherchant à capturer les formes œdipiennes de son discours. Il n'est sans doute pas anodin que cette expression langagière me soit revenue ; elle est celle qui désigne l'étendue du désert rouge australien «*The Wildlife*» où survivent quelques tribus aborigènes et où coexistent les arbres fantômes et les fossiles. Ma patiente était venue me trouver à la suite d'une manifestation symptomatique qui l'avait terrifiée, une paralysie hémifaciale, survenue à la suite d'un changement professionnel, qui lui avait fait éprouver la peur de perdre la mobilité de son visage.

Philippe Forest, dans son dernier roman, écrit cette expérience de l'anéantissement, de la détresse la plus totale, après la perte de son enfant. Expérience, dit-il, de se sentir perdu au milieu de l'informe, où toute figure s'est dé faite. Expérience où les mots se sont détachés des choses, les ont laissées seules et désœuvrées, comme des épaves abandonnées dont plus rien n'indique qu'elles l'ont été. Pour tenter d'échapper à cette expérience, il part au Japon et rencontre l'œuvre du poète japonais Issa Kobayashi qui écrit :

*Monde de rosée*

C'est un monde de rosée

*Et pourtant pourtant*

Qui écrit aussi :

*tout est néant - passage, vapeur,  
silence, - dit la poésie*

*cependant*

- *Sarinagara* - en langue japonaise. Il rencontre aussi l'œuvre du photographe Yosuke Yamahata, dépêché à Nagasaki au lendemain de l'explosion atomique, confronté à la vision d'horreur d'un monde dévasté, où les humains et les choses n'ont plus de formes reconnaissables et face à cette expérience de déréliction totale, il emporte une dernière photo, celle d'une mère allaitant son enfant, seule image recevable du désastre, pouvant dire le désir entêté de survivre. Survivre a eu lieu, telle est l'épreuve et l'énigme, nous dit l'écrivain.

Quelques séances après, elle me dira que son ami trouve qu'elle sent la sueur et qu'elle pourrait se mettre du parfum. Je pensais qu'elle avait retrouvé son odeur de corps humain et féminin, utilisable dans un scénario de séduction avec sa potentialité d'érogénéisation et d'autoérotisme, à partir de la zone érogène du creux des aisselles, et utilisable transférentiellement dans sa potentialité de rivalité œdipienne.

#### L'ouverture régrédiente à la langue du rêve

C'est le rôle de l'analyste, d'imaginer l'expérience traumatique, dit P. Fédida, sinon ce serait négliger qu'elle ait eu lieu pour le patient ; et c'est l'empathie transférentielle, cette tendance originaires à «l'identification» à l'autre dans son rapport semblable-dissemblable qui permet les moyens de la figurer. Il s'agit de continuer à imaginer, c'est-à-dire de construire pour le patient un lieu psychique transférentiel que l'expérience avait détruit. Mais seule la langue dite et écoutée en analyse, le permettra, si elle se constitue comme la langue du rêve, dans sa capacité d'ouverture régrédiente jusqu'à ses racines sensorielles, et dans son aptitude à la présentabilité, à la figurabilité (*Darstellung*).

«Écouter la matérialité psychique de toute parole comme s'écoute un rêve» écrit Pierre Fédida. Et écouter celui-ci comme un langage plastique,

comme une pensée en images, une écriture en rébus, disait déjà Freud.

Si la plasticité constitue l'essence même des pulsions sexuelles, c'est-à-dire leur aptitude à se présenter sous des formes sans cesse modifiables et déformables, du fait de la force d'attraction – répulsion du refoulé pour rester recevables par la conscience, si les mots eux-mêmes sont soumis à cette besogne, pour être traités plastiquement comme des choses, comme la peinture, dit Françoise Coblenz, je pense qu'il est possible, alors, de proposer que cela affecte aussi bien le langage que la communication infra-verbale dans la cure analytique.

Dans l'expérience transférentielle, ce sont les formes sensorielles, auditives, tactiles, olfactives, visuelles, perçues par l'analyste dans l'échange avec son patient, dans son écoute des mots, ou entre les mots, dans cette primitivité de l'échange, ce sont ces formes-là qui lui permettent de continuer à imaginer avec son patient et à l'écouter comme en rêve.

N'est-ce pas le bruit du cierge renversé, mettant le feu au lit qui permet au rêve de l'enfant qui brûle de se produire et qui lui donne sa force de message énigmatique et inquiétant ?

Lorsque Freud parle des processus d'inférence qui par analogie, nous rendent le comportement d'un autre plus compréhensible, il ajoute : « Cette inférence, ou cette identification fut étendue, jadis, du moi aux autres hommes, aux animaux, aux plantes, aux êtres inanimés et au monde pris comme un tout ; elle se montra utilisable tant que la ressemblance avec le moi individu fut souveraine, mais on peut de moins en moins s'y tenir au fur et à mesure que l'autre s'éloigne du moi. Aujourd'hui, notre jugement critique est déjà moins assuré de la conscience des animaux, refuse la conscience aux plantes et abandonne au mysticisme le soin d'admettre une conscience de l'inanimé. Or la psychanalyse n'exige rien, si ce n'est que ce procédé d'inférence soit aussi appliqué à la personne propre. » Freud continue en faisant l'hypothèse qu'un certain nombre d'actes et de manifestations de la vie psychique sont

devenus inconscients et seront perçus par la conscience comme le monde extérieur est perçu par les organes des sens. « L'activité psychique inconsciente nous apparaît d'une part comme une forme dérivée de l'animisme primitif qui nous renvoyait partout en reflet des consciences semblables à la nôtre, et d'autre part comme la suite de la correction apportée par Kant à notre conception de la perception externe. »

Cette idée freudienne de l'animisme primitif reste très proche des idées ferencziennes de régression thalassique et d'imagination phylogénétique dans leur rapport avec le symptôme. La seconde règle fondamentale ouvrirait-elle l'expérience transférentielle à cette imagination de la langue lorsqu'elle puise à ses ressources animistes ? Ceci grâce à la régression de l'écoute de l'analyste pour accepter les transformations de ses représentations et se laisser altérer par le travail des mots dans leur ambiguïté et leur inquiétante étrangeté, ce qui suppose le décentrement et l'éviction de son propre moi, comme dans le rêve de Freud.

« Je plains les hommes, écrit Michel Leiris dans *Hors de Soi*, qui n'ont pas rêvé au moins une fois dans leur vie, de se changer en l'un quelconque des divers objets qui les entourent : table, chaise, animal, tronc d'arbre, feuille de papier. Ils n'ont aucun désir de sortir de leur peau, et ce contentement paisible troublé par nulle curiosité est un signe tangible de cette insupportable suffisance qui est l'apanage de la plupart des hommes. »

Ainsi je peux envisager que la plasticité des pulsions sexuelles recèle leur propre pouvoir de métamorphose, de transformation d'une forme dans l'autre en passant par le sexuel informe. Le concept de plasticité, rappelle C. Malabou, par son étymologie grecque, *plassein*, modeler, désigne à la fois la capacité à recevoir la forme et à la donner, mais aussi la puissance d'anéantissement de la forme, bien évoquée par le mot plastiquage. Les pulsions sexuelles détiennent ainsi, en elles-mêmes, par leur pouvoir de métamorphose, leur pouvoir intrinsèque d'altérité.

Dans son travail en séance, l'écoute régressive et tactile de l'analyste le met ainsi au contact avec

cette plasticité métamorphosante des formes du matériau sexuel psychique de son patient sous l'action du transfert et de son contre-transfert empathique. Je pense qu'il se trouve exposé dans son écoute à subir psychiquement et à ressentir physiquement, parfois avec inquiétante étrangeté, les changements d'état afférant à ces remaniements psychiques. (Je pourrais dire ici, que dans ma perception transférentielle, ma patiente s'était en quelque sorte transformée en odeur ! Est-ce un autre mode de penser l'hallucination négative ?) Il suffit de lire *Les métamorphoses* d'Ovide pour y voir figurer les incessantes ruses des pulsions sexuelles, incarnées par Zeus, pour réaliser ses buts, il y a aussi celle de Tirésias qui «d'homme devint femme et le resta sept automnes» après avoir frappé d'un coup de bâton deux grands serpents s'accouplant, et celle de Narcisse qui meurt d'amour pour sa propre image plutôt que de s'abandonner à l'amour de la nymphe Echo. Métamorphoses inquiétantes mais beaucoup moins que celle du récit de Kafka. Jusqu'où l'analyste, dans son travail en séance, peut-il accepter de se laisser transformer, métamorphoser au contact du psychisme de son patient ?

Pour conclure, je dirai : pour que l'analyse, la «*talk-ing cure*», ait lieu, la dissymétrie s'impose : la règle fondamentale pour le patient, l'attention en égal suspens pour l'analyste. Mais sans doute celui-ci doit-il avoir du tact pour entendre et pour interpréter. C'est la seconde règle à laquelle il est soumis. Je pense que cette disposition psychique primaire et perceptive à l'œuvre dans son travail en séance, lui permet en effet de rester en contact avec les éléments les plus primitifs de la vie psychique de son patient, ceux qui ne peuvent passer par la voie secondarisée de la représentation, mais aussi ceux qui ne peuvent passer par la communication verbale et restent «désœuvrés» dans la communication infra-verbale. Le tact de l'analyste, par sa fonction primaire tactile et palpative, œuvre dans la séance à la mise en contact sensorielle du mot avec la chose et à l'insertion traductive de celle-ci en langage figurable, comme le langage du rêve. C'est la parole de l'analyste qui touche,

qui fait interprétation, du tact au tact ! Mais c'est aussi celle que l'analyste donne à son patient, par empathie avec lui, pour qu'il puisse construire et figurer ce qu'il a vécu sans pouvoir s'en souvenir tant la scène fut traumatique, comme j'ai tenté de le proposer avec cette évocation clinique. Lié au travail de régression qui affecte son écoute du patient en séance, le tact amène l'analyste à l'entendre avec la langue sensorielle et figurative du rêve qui transforme et déforme sous l'effet de la force d'attraction-répulsion du refoulé sexuel infantile. Je pense que le tact analytique ouvre l'expérience transférentielle à l'expérience sensible en lui permettant d'être vécue, avec son ancrage sexuel dans les sensations du corps, pour la réarticuler avec l'expérience intelligible, dans une mise en forme langagière, dans sa réinsertion dans un discours narratif. L'analyste, disait Ferenczi, est en perpétuelle oscillation entre trois séquences : «sentir avec», auto-observation et activité de jugement. L'analyste, pour avoir été analysé, peut poursuivre son analyse au contact de son patient, pour redevenir analyste par son travail d'élaboration, construction, interprétation à partir de ce que la parole et les mouvements psychiques de celui-ci ont remanié en lui. Le tact, dans sa dimension empathique, convoque ainsi le contre-transfert de l'analyste, dans sa référence essentielle au transfert.

Je pense aussi que le tact ouvre l'expérience transférentielle à une autre expérience, celle du féminin dans la cure, à partir de cette modalité psychique de l'analyste au travail, modalité d'activité-réceptivité tactile au contact du psychisme étranger de l'autre. C'est grâce à cette activité psychique se produisant au niveau des perceptions des sens, nous dit Freud, qui palpe pour déguster et pour repalper à nouveau, préfigurant les opérations de jugement, d'inclusion-expulsion, que se fera l'acceptation du refoulé, l'acceptation intellectuelle ne suffisant pas. Opération d'ouverture de l'espace psychique pour accueillir à l'intérieur, qui est nécessaire à l'opération de levée de refoulement, constitutive de l'expérience analytique, et se trouve dans un rapport d'analogie avec l'expérience sexuelle féminine. Il s'agit d'accueillir l'élé-

ment étranger à l'intérieur, pour qu'il puisse y être libidalement transformé, métamorphosé, fertilisé. N'est-ce pas cette question du féminin qui se trouvait posée dans les échanges Freud-Ferenczi, à travers le transfert de l'un, jugé trop paternel et masculin et celui de l'autre, jugé trop maternel ? Et qui se pose pour la fin de la cure ?

La métaphore plastique de la sculpture *Per via di levare* reste essentielle pour qualifier l'acte analytique mais elle peut coexister avec celle de la sculpture de la matière, par malaxage. G. Penone, sculpteur contemporain écrit : «Avec un peu d'eau, on malaxe la terre ; en serrant la masse de terre, la forme du serpent lumineux sort de nos poings.»

*Correspondance Freud/Ferenczi*, (lettres du 4 et 15 janvier 1928).

W. Granoff, *Lacan, Ferenczi et Freud*.

D. Margueritat, «Le deuxième non», *Documents & Débats*, n°39.

S. Freud, «Constructions dans l'analyse», *L'Inconscient*, (1a justification de l'inconscient).

*L'interprétation des rêves* (rêve du vieux Brücke ou de la dissection du bassin).

S. Ferenczi, *Journal clinique*, 1932, Payot.

O.C. tome IV, 1927-1932, Payot.

Lacan, *Écrits* - «Variantes de la cure-type».

D. Widlöcher, *Nouvelles cartes pour la psychanalyse*.

L. Kahn, «L'action de la forme», RFP, Spécial congrès, 2001.

P. Fédida, *Par où commence le corps humain*.

*Crise et contre-transfert*.

C. Malabou, *La plasticité au soir de l'écriture*.

F. Coblence, *Les attraits du visible*.

# *Toucher au cadre*

## *(Le transfert est acte)*

Jean-Philippe Dubois

À l'aube du vingtième siècle, Freud découvre les productions et les implications de la fonction inconsciente. Il doit alors imposer sa découverte, et ses aspects sexuels et logiques, au sein d'un paysage culturel, d'un environnement donné, celui de sa ville et de son époque, a priori peu enclins à accepter des points de vues aussi incongrus, voire inconvenants. Cette exigence et ce contexte ont nécessairement influencé et contraint son approche, voire sa pensée, mais surtout les modes de présentation de cette pensée. Pour être admise, la découverte devait en tout premier lieu apparaître comme une évidence inattaquable, un principe intangible, et non rester cantonnée au statut de simple hypothèse ou de théorie parmi d'autres. La clinique et la technique se sont alors trouvées devoir prendre avant tout une dimension de preuve au service de cette nécessité, et n'ont pas toujours pu rester des priorités.

Les enjeux se sont présentés tout autrement pour Ferenczi. Il n'avait pas inventé la psychanalyse, et n'avait pas à authentifier ou protéger sa découverte. L'inconscient, il y croyait déjà sans réserve. Une fois sa confiance accordée à Freud, ainsi qu'aux grands principes de la nouvelle discipline, il lui fallait en confirmer l'utilité par des applications cliniques, à l'aide de résultats palpables. De plus, il était personnellement aux prises avec une sensibilité, voire par moments avec une souffrance, qui constituaient à elles seules des raisons suffisantes pour concevoir la clinique et la technique en tant qu'objectifs premiers de sa démarche.

De nos jours, les analystes préfèrent s'imaginer en fils de Freud que de Ferenczi. On les comprend sans peine. Ils n'ont pourtant pas les mêmes justifications contextuelles ou culturelles pour ne pas mettre la clinique ou la technique analytique au premier plan de leurs préoccupations que le fon-

dateur de la discipline dont ils se prévalent. Leurs patients ne se privent d'ailleurs pas de le leur rappeler de temps à autre.

Tenter d'approcher et de faire jouer ensemble les notions de règle et de tact va nous ramener à la technique, et à la différence initiale entre Freud et Ferenczi, jusqu'à en développer certaines implications toujours d'actualité.

Dans nos pratiques, la règle est d'emblée placée sous le signe du paradoxe. Celle dite fondamentale se présente comme une prescription de liberté absolue ou une forme de liberté conditionnelle : tout dire comme ça vient. Comme si les liaisons et dé-liaisons de représentations, de souvenirs, d'oubliés, ou même les effets de surprise, se retrouvaient nécessairement provoqués par cet exercice. Bien évidemment, les choses sont rarement amenées à se présenter ainsi. L'analyse ne peut se résumer en une technique associative. Il s'agit surtout de pouvoir engager les deux parties dans un processus. Et la mise en place de ce qu'on appelle aujourd'hui un cadre reste la condition de ce processus.

Ce cadre ne se réduit pas à la mise en place d'un dispositif ou d'un *setting*, il est plutôt limitation de l'action et organisation de l'espace-temps dont on attendra, dans le meilleur des cas, condensation et déplacement des points de vue, nouvelle forme d'expression pour la parole, ou définition d'une direction, d'une adresse. Moins image ou plan fixe que scène pour le mouvement. La scène, c'est le cadre où l'acteur paraît-disparaît, c'est aussi l'action elle-même. Les coordonnées de la scène infléchissent le regard, la perception, l'acte et sa visée... ce qui finit par rendre possible l'émergence de représentations de conflits, d'intrigues ou d'énigmes intimes. La scène veut être l'occasion de provoquer la manifestation des représentations.

Le recours à la métaphore de la scène est très présent chez Freud, on le sait, avec des mots différents dans la langue allemande : l'autre scène du rêve et de l'inconscient, la scène primitive, la scène du «*Fort-da*», les scènes séparées de l'analyste et du patient dans la cure, la référence à Œdipe ou à d'autres personnages psychopathiques sur une scène. Ce recours a été critiqué. Il donne pourtant une idée assez juste des interactions entre cadre, transfert, processus et répétition.

Peut-on d'ailleurs prétendre penser sans cadre ? Le sommeil est une forme de cadre nécessaire au rêve. Et le langage une autre forme, où peut venir s'inscrire la parole de chacun. Au cinéma, la mise en scène passe par un travail de cadrage et découpage qui portent sur l'image comme sur le son. Tout jeu requiert lui-même un cadre qui peut lui servir de règle, une contrainte pour l'exercice d'une certaine liberté.

Dans la séance, le cadre est également là pour protéger l'analyste et ses positions analysantes. Pour lui permettre, entre autre, de gagner du temps, du temps pour se laisser prendre par la parole de l'autre, mais pas trop. Il est aussi la condition d'une fiction fantasmatique pour la parole du patient en regard d'une limitation de l'action. Le cadre joue avec le feu de l'action et des sensations, il conflictualise la question de la réalisation en regard de celle des désirs mobilisés, celle de l'engagement en regard de la parole donnée. Il impose sa raideur pour mieux laisser agir et se déployer le processus.

À partir de là, le cadre va surtout dessiner l'arène et la destinée du transfert, comme s'il n'avait été cadre que pour parer avant tout à ses effets ou les contenir. Au moment où le transfert s'enflamme, se fait amour ou haine de transfert, le feu, selon l'image de Freud, prend dans les coulisses, c'est le théâtre dans son ensemble qui peut alors être touché. Le cadre cristallise un élément de conflit ou de résistance, déborde, repose les questions du «où ça commence et où ça finit». C'est alors, quand «l'agir transférentiel» devient lui-même

«événement réel» que la répétition peut devenir visible ou lisible, ouverte «comme pour une première fois» à l'interprétation, ainsi que le souligne J.-B. Pontalis dans «L'étrangeté du transfert<sup>1</sup>».

Il est pourtant des cas où le cadre et la réalité peuvent se trouver questionnés précocement, dans leur légitimité ou dans l'intimité de leur lien, sans que le transfert ou l'interprétation ne puissent permettre de lire les enjeux d'une telle remise en question. C'est dans ces moments-là que l'exemple et l'approche de Ferenczi paraissent, aujourd'hui encore, d'actualité.

On retrouve en effet chez Ferenczi, tout au long de sa pratique analytique et sur un mode de plus en plus prononcé, une tendance à théoriser sa propre analyse, sous la forme d'une passion expérimentale teintée d'espoir concernant la notion de cadre. À lire ses écrits, une réponse ou une solution clinique paraît toujours possible à provoquer par le biais d'un aménagement du cadre. On peut donner à cette attente un sens, aussi bien au travers de motifs de souffrance personnels déjà évoqués, et surtout évidents à la lecture du *Journal clinique*, que dans la perspective des choix inhérents à sa pratique professionnelle, et correspondant au fond à ces mêmes paramètres. Pour ne prendre qu'un seul de ces choix, on retiendra un intérêt prononcé pour «les cas difficiles», ceux dont ses collègues ne voulaient plus. Les réussites thérapeutiques de Ferenczi là où d'autres avaient échoué, n'étaient pas à Budapest le seul domaine de la légende. Si Freud récupérait les échecs de la médecine, Ferenczi avait souvent à faire à ceux de la psychanalyse.

Jouer avec, ou sur le cadre pour faire avancer un processus bloqué. Dans cette perspective, Ferenczi est allé jusqu'à dresser une liste non exhaustive de transgressions qui lui paraissaient possibles :

- Les séances doivent pouvoir être prolongées dans leur durée (pas question là de diminution) ou augmentées en nombre autant que nécessaire.

- Le patient, en certaines circonstances, peut être dispensé de l'effort de venir ou de celui de payer.

---

<sup>1</sup> Dans *La force d'attraction*. Seuil.

- Certaines conduites sont tolérées (sur le divan par exemple : se redresser, se retourner).

- Certaines formes de relaxation ou de jeux peuvent s'instaurer, notamment dans la perspective de favoriser la libre association ou la régression.

L'ensemble reste toutefois le plus souvent du registre d'une tolérance, ou d'initiatives placées sous couvert de la notion de tact et comme garanties par elle. Comme si le cadre limitait une action que le tact pourrait permettre d'animer ou de remobiliser! Comme si le tact allait jouer avant tout sur les coordonnées du cadre et de sa mise en place. On peut bien sûr le penser également selon d'autres incidences, notamment en termes d'interaction permanente avec la temporalité et le rythme, de «moment voulu» pour l'interprétation, ou de forme à donner à l'interprétation.

Le tact, pour Ferenczi, n'est pas que sentiment délicat de la mesure, des nuances et des convenances dans la relation transférentielle, pas plus qu'une faculté de juger rapidement sur de faibles indices. Il serait plutôt, je le cite, «faculté de sentir avec», *Einfühlung*. Une forme d'empathie donc, si on opte pour cette traduction. Le terme d'*Einfühlung* est peu utilisé sur un plan technique par Freud lui-même, qui paraît plutôt en réserver l'usage pour une approche des potentialités identificatoires. Dans la lettre de 1928 qui sert de point de départ à ces rencontres du samedi, il définit quant à lui plutôt le tact comme «appréciation quantitative des facteurs dynamiques de la situation» et ce notamment en regard des interventions de l'analyste.

Ferenczi confère donc à la notion une dimension plus personnalisée, par laquelle l'analyste donne l'impression d'être à la fois plus souple et plus actif sur la conduite de la cure, *du fait de son engagement*, sans pour autant recourir obligatoirement à une «technique active» ou suggestive. Toutefois, l'idée de favoriser l'empathie, celle de catalyser les données transférentielles, ou celle de participer à la mise à feu du théâtre, peut vite mener à renforcer les résistances. On peut lui préférer une certaine passivité de l'analyste, conférant de la plasticité aux possibilités identificatoires et pouvant

donner plus de jeu aux effets des transferts, en évitant de faire prévaloir les jugements. Cette passivité peut alors s'offrir en écho de celle sur laquelle le patient aurait construit sa névrose, pour peu que cette construction n'ait pas été elle-même par trop perturbée.

Peut-être le temps a-t-il renforcé ce caractère passif de la position des analystes. Le temps en tant qu'allongement de la durée des cures ou acclimatation aux efforts et aux effets de la psychanalyse, aussi bien pour le patient que sur un plan culturel. N'étant plus à l'époque des pionniers qui ont quelque chose à mettre en évidence ou à prouver, l'analyse est peut-être devenu un métier bien tempéré. La réalisation d'une mise en contact de deux appareils psychiques ou de deux positions de parole, paraît parfois un peu trop suffire à certains pour penser possible le processus, sans souci premier d'implication, de responsabilité ou d'engagement.

La prise en compte de la réalité psychique plus que matérielle peut prétendre protéger l'analyste de son propre engagement et justifier pour une part sa passivité. Ils peuvent aussi devenir, dans certains cas, et c'était l'idée de Ferenczi, des points d'ancrage pour la résistance. De même une certaine raideur en regard de la règle, voire la défense du fantasme contre toute idée de réalité, peuvent devenir inquiétantes pour le patient.

Mais que serait l'engagement au sens analytique du terme ? L'analyse, par le pacte intime qu'elle suppose, est en soi un appel à l'engagement personnel des deux parties en présence. L'engagement par la parole, et de sa parole, qui instaure et déplace les modalités transférentielles, et ne peut se dégager si facilement de ce qui l'a suscité.

L'engagement, au sens le plus simple du terme, résulte de ce qui implique deux sujets l'un par rapport à l'autre. Mais limité à deux, cet engagement ne peut fonctionner que comme un rapport de force, comme une promesse ou comme un idéal, plus que comme un enjeu de responsabilité. Le tiers prend alors tout son sens : sans lui, l'engagement est dans l'impasse.

L'engagement de l'analyste, c'est entre autres la perception de sa responsabilité vis-à-vis de qui s'en remet à lui, lui livrant sa parole et son histoire la plus intime. Responsabilité au sens fort du terme, celui de Lévinas. Cet engagement peut dépendre de choix techniques ou théoriques eux-mêmes toujours dépendants de données personnelles. Et le cadre lui-même peut faire office de tiers.

L'expression «neutralité bienveillante», qu'on ne trouve pas énoncée telle quelle chez Freud, peut aussi vouloir dire quelque chose de l'engagement de l'analyste dans la situation analytique. L'expression suppose une tension nécessaire de l'écoute entre non-engagement (ne pas faire prévaloir le jugement) et engagement (savoir éprouver, associer et se situer). Chaque analyste fait sans doute prévaloir l'un des termes sur l'autre pour ce qui est de son propre fonctionnement. La neutralité est une disposition à accueillir le «tout venant», manière d'ouvrir et favoriser une perspective interprétative, quand la bienveillance compterait plus sur l'effet de mutation lié aux données transférentielles. À ce titre Freud donne l'impression d'attendre plus de la neutralité que de la bienveillance. Il fait d'ailleurs usage du terme allemand d'*Indifferenz*, préféré à celui de *Neutralität*. Toutefois neutralité et silence ne peuvent être absolus sans risquer de paraître impitoyables ou persécutateurs. Ils ne semblent requis ou féconds que dans certaines configurations.

Ferenczi quant à lui, notamment sur la fin, tend plutôt à théoriser les bénéfices d'une certaine forme de bienveillance. La bienveillance n'est pas alors la complaisance ou la justification après-coup du «bon vouloir» ou celle du «bon plaisir», comme pouvait le redouter Freud. Elle est la condition imaginaire de la confiance, condition que met souvent le patient à la possibilité de se livrer et de s'en remettre à l'écoute d'un étranger, à la possibilité d'entrer dans un processus, dans un jeu transférentiel. Pour l'enfant, la bienveillance reste aussi le signe de l'inconditionnel amour parental. Et Freud lui-même a placé l'instauration du cadre sous ce signe d'une invitation *nécessairement bienveillante* à une certaine régression.

Winnicott va toutefois plus loin dans la signification qu'il confère à cette instauration bienveillante du cadre, je le cite : «Freud suppose acquise la situation primitive de maternage et je prétends que *cela apparaît dans la situation analytique telle qu'il l'a instaurée*<sup>2</sup> presque sans qu'il s'en rende compte... Au début – heureusement pour nous – Freud s'est intéressé, non pas au besoin du malade de régresser dans l'analyse, mais à ce qui se passe dans la situation analytique... lorsqu'il est possible de considérer comme acquis dans l'anamnèse du malade le travail de la mère et de l'adaptation primitive du milieu.»

On peut donc imaginer que le problème de l'élasticité du cadre et de l'utilité du tact et de la bienveillance se pose tout particulièrement, et parfois même d'emblée, lorsque cette adaptation primitive aurait pu être, ou se trouverait menacée d'une façon ou d'une autre. Ce que Ferenczi référerait peut-être trop exclusivement à l'effet d'un traumatisme sexuel dans la «Confusion de langues entre les adultes et l'enfant», trouve alors une extension à d'autres formes de perturbation de l'adaptation primitive. Et ce d'ailleurs, chez Ferenczi lui-même (cf. «L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort»). L'inadéquation relative du cadre dans certaines situations cliniques rendrait ainsi compte d'une autre inadéquation ou confusion sur laquelle, bon an mal an, le sujet se serait malgré tout construit.

Le terme de séduction, dans son ambiguïté même, rend compte de ce mélange nécessaire de transmission, de traumatisme et de dissymétrie entre adulte et enfant tout petit, quand certaines données de la sexualité peuvent se retrouver échangées dans un relatif et mutuel malentendu. Il n'est pas dit pour autant que le terme de séduction puisse tenir lieu d'organisateur univoque de la construction de la psyché. Le risque est alors, entre autres, celui de privilégier la vision d'une situation duelle qui ne peut vraiment prendre sens qu'avec l'introduction du tiers nécessaire à sa saisie. Les deux partenaires des liens premiers sont plutôt dans une situation dissymétrique et instable exigeant qu'ils trouvent leurs marques, qu'ils con-

---

<sup>2</sup> Souligné par Winnicott.



figurent le cadre de leur échange de façon de plus en plus acceptable. L'invention et la prise en compte de l'objet ne se fait pas dans la continuité d'une construction par étapes, elle reste en partie liée à l'hétérogénéité (érogénéité gênée) de la relation enfant adulte et à l'élaboration de sa perte.

Quand le combat avec la réalité, l'environnement premier, l'exigerait suffisamment pour le sujet, le cadre, précisément en ce qu'il conjugue passivité et intimité, pourrait se révéler comme lieu possible d'une mise en acte et en forme pour la régression ou la répétition. Un lieu psychique «pour ce qui a eu lieu sans avoir de lieu pour s'inscrire sur un plan mnésique», et donc pour s'offrir à quelque réminiscence que ce soit, pourrait-on dire en paraphrasant le Winnicott de *La crainte de l'effondrement*<sup>3</sup>. Sachant que ce qui a eu lieu sans avoir de lieu n'est pas appelé à se représenter *mais à se percevoir*, comme en négatif, comme «ce qui n'a pas pu ne pas avoir lieu». Dans cette quête de lieu, les choses parlent souvent à la place des mots. Le faire se mêle au dire, la sensation à l'émotion, le cadre aux parties en présence. Les mots sont insuffisants pour interpréter. Il y a de la confusion dans l'air.

Quand le cadre donne l'impression de devenir un dispositif contesté ou attaqué, l'analyste peut se sentir perdre sa position, être lui-même dans une forme de malaise et de désorientation, ne plus savoir qui il sert et dans quel but. Les causes et les acteurs ne sont plus forcément là identifiés. Peut-être est-ce alors au prix d'une bienveillance nécessaire et suffisante que l'analyste peut garder l'espoir de récupérer à un moment ou à un autre une perspective spécifiquement interprétative, pour l'heure compromise.

Le transfert existe bien alors, mais trop. Il est massif et pris dans la masse. L'analyste est partie prenante de l'environnement psychique. Mal positionné comme interprète. C'est alors la perception de l'impact d'une ambiance ou d'un lien sur la

construction de la personne qui doit apparaître, avoir lieu. Le cadre devient une personne avec sa sensualité propre, l'expression d'une forme de sexualité infantile, l'enjeu même du processus, ce qui doit survivre au danger, à la crise, à l'emprise. Pour certains patients, ce mouvement est un préalable fondamental à l'inscription dans un processus plus classique. Un préalable qui était, sans qu'ils le sachent vraiment, partie prenante de leur demande initiale.

Il ne suffit pas alors que l'analyste soit «bon» là où la mère aurait été mauvaise, le père tyrannique, présent là où l'un ou l'autre aurait été absent. La bienveillance n'est pas là pour rectifier ou corriger le passé, réparer les effets de la blessure, du trauma ou du défaut de construction de la personne. Il s'agit plutôt ici que l'analyse et l'analyste rendent possible la perception d'une forme de réalité. Dans cette perspective, la répétition n'émerge pas en tant que représentation, contenu de discours ou de transfert, mais comme réalité ou réalisation par le cadre et au sein du cadre. Le cadre est alors siège d'une résistance intense, mais qui n'est pas un frein au processus, plutôt l'occasion d'un repositionnement du moi.

L'analyste n'est pas alors sollicité comme interprète, mais comme celui sur lequel le patient s'appuie pour que se produise le processus, celui qui ne doit pas l'empêcher. D'où la tolérance, le tact, la mise en jeu de la capacité à «sentir avec» qui permettra les adaptations nécessaires et suffisantes à chaque situation donnée. Il ne s'agit pas là forcément de maintenir le cadre à tout prix... Il s'agit surtout de pouvoir donner sens après-coup à ce qui s'est produit dans l'attaque pour espérer dépasser la menace et pouvoir réutiliser ce cadre après même qu'il ait été mis à l'épreuve.

La complaisance de la langue française est étonnante, qui, au travers du mot «cadre» peut aussi donner à entendre «environnement», et au travers de celui de «tact» laisse percevoir le toucher autant que l'interdit de toucher («prendre des gants»),

---

<sup>3</sup> Ferenczi avait une formule analogue dans ses notes posthumes, quand il évoque ce qui : " ne peut être remémoré parce que n'a *jamais* été conscient, et peut être seulement vécu et reconnu comme du passé".

comme un de ces sens opposés de mots primitifs que Freud avait imaginé<sup>4</sup>. Le touché lui-même renvoie tout autant à la perception qu'à l'acte ou l'émotion. Et l'analyse est ainsi qui peut reprendre le tout sous le sceau du langage.

Lorsque cette jeune femme me demanda un premier rendez-vous, elle paraissait complètement perdue : ne plus savoir s'orienter dans l'espace, ne plus être sûre du sens de ses mots, du sens même de l'usage du langage. Sa mère sortait d'un délire de persécution où elle, sa propre fille, s'était vue attribuer le premier rôle, celui d'une enfant démoniaque qui aurait voulu usurper la fonction de mère auprès de sa petite sœur. L'idée de l'analyse lui trottait dans la tête depuis qu'il en avait été question en classe de philo. Quelques essais de travail psychothérapeutique avaient tourné à l'insatisfaction ou au malentendu.

Elle parut s'inscrire dans cette nouvelle perspective proposée, plus analytique, comme dans une sorte d'état de rêve éveillé et d'engagement de «la dernière chance». Mais les trois séances par semaine lui parurent vite insuffisantes. «Trop de temps à souffrir entre ces moments», qui sans être forcément de répit, permettaient quand même de reprendre un peu confiance en la possibilité d'une parole. Elle instaura alors, sans m'avoir consulté, et sans que je ne parvienne à m'y opposer au nom du cadre, une forme d'habitude qui consistait, soit en début, soit en fin de séance, à me remettre ou à déposer sur le bureau une liasse de papier sur lequel elle avait écrit, entre les séances.

Ces écrits envahissants avaient manifestement pour fonction de maintenir le lien, de servir de pont entre les séances ou de toile de fond et de soutien à l'expression d'une parole encore très fragile. Peu lui importait même de savoir si je les avais lus. Je pus constater, pour m'y être risqué de temps à autre, qu'ils n'apportaient apparemment pas grand chose au contenu un peu répétitif des séances. L'objectif n'était pas là. Il lui fallait donner une épaisseur à l'expérience analytique. À l'occasion des vacances fut même avancée l'idée ou le

fantasme que je lui laisse ma clef pour qu'elle puisse venir s'allonger et déposer ses écrits, en dehors même de ma présence.

L'idée que le cadre prenait toute la place du transfert recevait ainsi de nombreuses confirmations... et ne s'estompa vraiment qu'au bout de trois années environ. Celle d'avoir voulu usurper une place, la place de tous les autres patients, put être alors avancée. Dans le même temps, les livraisons d'écrits cessèrent et j'eus l'impression de devenir une personne, de ne plus exister seulement au travers de ma tolérance à sa souffrance et à certaines de ses demandes. De la même façon, la parole en séance changea elle aussi complètement de nature, une véritable capacité associative semblant venir en lieu et place du déversement des souffrances, symptômes, conflits et autres faits quotidiens.

L'analyse pouvait commencer dans le temps où elle pouvait donner l'impression d'être finie. C'était comme s'il avait fallu ce temps pour y trouver sa place, pour qu'une forme d'appropriation spécifique d'un cadre suffisamment rassurant puisse introduire l'idée d'un processus plus classique.

Autre exemple où la question du cadre s'est trouvée pour moi encore plus directement posée : celui d'une patiente d'origine espagnole, au caractère pour le moins volcanique. Elle avait passé son enfance dans un taudis avec sa mère, qui ne jetait jamais rien et laissait les ordures envahir un cadre de vie déjà étroit et meublé de bric et de broc. Son père, qui l'avait conçue hors des liens du mariage, était mort dans les rangs anarchistes lors de la guerre d'Espagne. Le premier contact avec l'institution scolaire avait été, à son sens, ce qui l'avait sauvée de la crasse et du chaos. Elle retrouvait au sein du lieu où je la recevais, un mélange d'ordre et de désordre qui lui était tout à fait insupportable, et ressentait pour moi un mélange d'amour et de haine tout aussi difficile à éprouver qu'à exprimer. Nos premières séances me parurent fort incohérentes. Elles ne faisaient qu'accroître sa propre insatisfaction, sa confusion et sa violence. Je débutais moi-même à

---

<sup>4</sup> Le *Takt* allemand n'a pas du tout cette résonance, il tire plutôt du côté de la cadence ou du rythme.

l'époque et ne savais trop si je devais mettre les choses sur le compte de mon inexpérience. Toujours est-il que l'ensemble de nos confusions ne parut trouver une issue que dans un acte intervenu à la fin d'une séance pourtant plutôt calme. Un acte probablement prémédité et qui consista à renverser une bibliothèque et l'ensemble de son contenu, dans le lieu même de nos rencontres. Interloqué, je la priai alors de partir sans plus de commentaire. Mais je peux affirmer que ce geste, malgré sa violence manifeste, ne me parut jamais aussi violent que certaines infimes privautés que pensent pouvoir s'autoriser d'autres patients. Il ne s'agissait pas là pour moi d'un passage à l'acte, mais plutôt d'un *acting out*, une sorte de tentative de réalisation inscrite dans le transfert. Il lui était aussi arrivé de déposer dans la salle d'attente un des horribles bibelots que sa mère trouvait décoratifs et qu'elle lui avait donné «pour décorer son intérieur».

Il fallait que je puisse enfin percevoir quelque chose d'important, d'incroyable. L'acte en devenait même moins irritant que certaines paroles. Assimilable à ce besoin qu'elle avait eu aussi de porter de vieilles coupures de journaux conservées par sa mère, attestant de sa naissance ou de l'existence et de la disparition de son père ou bien encore des photos ou des objets attestant, selon ses dires, «du bordel immonde, ordurier et kitch» dans lequel il lui avait fallu grandir. Il fallait que je la croie, que je puisse témoigner, on ne sait devant qui...

Elle put revenir la séance d'après «l'incident», et dire se sentir soulagée que les choses aient pu reprendre leur place. Il apparut peu à peu par la suite, que l'acte en question l'avait presque dégagée de l'impression d'être partie prenante du symptôme de sa mère, la cause ou le représentant de la souffrance d'un autre. Elle avait même pu attaquer le symbole de ce qui l'avait partiellement déjà sauvée : les livres et le savoir. L'attaque du cadre pouvait revêtir là le sens d'une mise en acte transférentielle du meurtre, d'une répétition initiatique, d'une première fois à réinitialiser.

Il est des cas, les plus fréquents, où des aménagements du cadre peuvent être demandés ou exigés

par le patient, parfois même à titre expérimental. Ça m'est arrivé, au nom parfois d'un «bousculez-moi pour me faire avancer», sans susciter chez moi le moindre souhait de satisfaire à ce qui n'a pas manqué d'apparaître comme un effet des résistances, possible à articuler avec des éléments transférentiels repérables, identifiables. Alors pourquoi et comment, à certains moments de certaines cures, pourrait-il en être autrement ? La question se pose moins en termes d'indications qu'en terme de transferts. Et plus précisément quand l'adresse paraît à la fois massive et confuse, impossible à cibler, quasi onirique ou violente.

Chez une troisième patiente l'idée même de traumatisme sexuel pouvait paraître perceptible et la sensibilité au cadre particulièrement mobilisée, indépendamment de l'évocation d'événements ou d'actions manifestes sur lesquels étayer vraiment l'origine de la souffrance. De même que des événements susceptibles d'avoir été des plus traumatisants peuvent être rapportés sans qu'aucun effet traumatique ne paraisse en résulter, au moins dans un premier temps. La question n'est pas alors liée à la nature du traumatisme, mais plus à celle des mécanismes mis en place pour y répondre ou s'en protéger tant bien que mal, avec des résultats qui peuvent aller du pire au meilleur : surmonter l'épreuve ou s'en retrouver marqué et fixé au point de ne plus pouvoir penser hors de son impact.

Le problème du traumatisme, en l'occurrence, ne peut pas être pour l'analyste, celui d'une prévalence ou d'une victoire de la réalité matérielle sur la réalité psychique, pas plus que l'inverse d'ailleurs. Il convient plutôt de se demander en quoi la réalité psychique n'a pu prendre en compte la réalité matérielle d'un événement ou d'une configuration de vie donnée (défaut du pare-excitations), et quels mécanismes, le plus souvent insuffisants, de protection ou de substitution ont été mis en place (renversement pulsionnel ou parade identificatoire, notamment par identification à l'agresseur) pour permettre malgré tout de continuer à vivre et à se structurer psychiquement. À partir de là, le traumatisme, ainsi que le dit Freud à Ferenczi, est peut-être plus à «déduire» qu'à aborder de front.

Au pire, certaines formes d'organisation de la vie fantasmatique peuvent s'avérer parfois plus préjudiciables que l'effet psychique résultant de certains événements potentiellement pénibles.

À ce stade du propos, peut-être nous faut-il retravailler le débat, voire le différend final entre Freud et Ferenczi.

La proximité de la mort se faisant sentir, Ferenczi radicalise son propos et ses positions. Il fait porter sa critique sur certains aspects essentiels de la théorie freudienne, et sur certaines attitudes de Freud. La place conférée au patient par l'analyste est au centre du conflit. L'un aimerait suffisamment ses patients pour avoir avant tout envie de leur venir en aide, et saurait en conséquence faire jouer toute sa bienveillance. L'autre serait plus intéressé par les mécanismes en jeu que par les personnes !

Freud et Ferenczi en arrivent quasiment dans leur polémique finale à un «c'est ma mère contre la tienne», pour reprendre la formule parfois utilisée par J.-C. Lavie. En l'occurrence, celui qui aurait eu une mère entièrement acquise à sa cause, aurait moins besoin de «faire la mère» pour ses patients que celui qui n'aurait pas bénéficié d'une même sollicitude.

Empêtré dans un transfert à Freud devenu négatif et dans un conflit théorique et clinique dans l'impasse, Ferenczi semble vouloir acquérir son indépendance sans pouvoir lâcher celui qui a tant compté pour lui et qui se débat vis-à-vis de lui dans une ambivalence analogue. Dans cette contradiction, l'engagement analytique devient pour Ferenczi l'ultime recours, affaire de vie ou de mort. En 1932, il l'écrit, la problématique se pose pour lui dans ces termes : «se réaménager ou mourir». Tout devient plus aigu, plus crucial, comme une représentation inconsciente qui voudrait sortir à force d'avoir été trop contenue, retenue... Une représentation qui pourrait bien flamber, et ce d'autant plus qu'elle toucherait à une forme de blessure sur laquelle ou malgré laquelle il aurait bien fallu se construire.

Ferenczi ne parvient pas, à partir de son désaccord avec Freud, à s'émanciper vraiment de la

tutelle de ce dernier. Le transfert ne peut être liquidé, il porte encore la marque de cette blessure ancienne et non analysée. Le paradoxe, c'est que Ferenczi doit sans doute une grande part de ce franc-parler auquel il tient tant et qui lui fait tant découvrir, à cette tutelle même qui maintenant l'embarrasse. Le paradoxe confine là à l'aporie, à l'impossible de la rupture. Pour Freud, les contradictions ne sont pas moins aiguës, il ne renonce jamais tout à fait à sa position d'analyste et de père spirituel pour Ferenczi. On sent les deux hommes s'estimer, se rechercher et se déchirer à force de ne pouvoir concilier leurs points de vue. Comme si l'un était indispensable à l'autre mais ne pouvait l'admettre. Comme si les deux étaient indispensables à la cause de l'analyse, mais sans pouvoir réaliser leur complémentarité.

Aussi le désaccord Freud/Ferenczi, tout comme, dans la génération suivante, celui entre Anna Freud et Mélanie Klein, se trouve-t-il érigé sous la forme d'un conflit ou d'un débat perpétuel, indépassable. Comme s'il fallait toujours choisir son camp. Or même si les enjeux des filiations et les inclinations identificatoires ne semblent pas nous y inviter, il paraît aujourd'hui possible d'imaginer, à partir de ces deux positions apparemment irréductibles, une troisième voie. Celle incarnée par un analyste susceptible de défendre à tout prix les données du cadre, mais également capable, dans les cas qui l'exigeraient, d'assouplir certaines de ses positions, chaque fois provisoirement et spécifiquement en fonction du cas et du moment du processus.

Cette proposition pose question. Il ne peut s'agir de faire ici de l'analyste un metteur en scène et interprète susceptible de jouer ou déjouer les rôles qu'on voudrait lui faire endosser. Une sorte de demiurge ou pire : de thaumaturge. Pas plus que Ferenczi ne souhaitait qu'il pût être hypocrite, menteur ou calculateur. Le tact ne relève pas de la tactique ou de la stratégie. C'est peut-être au mieux à l'idée d'une certaine plasticité identificatoire qu'il faudrait là pouvoir faire appel. D'où l'idée de Ferenczi selon laquelle les analystes devraient être plus encore que les autres, profondément analysés. Car la plasticité en question

renvoie à la composante personnelle de chacun. Les niveaux de régression acceptables sont différents selon les analystes et l'organisation psychique de l'analyste constitue une limite à sa «faculté de sentir avec», une limite à l'exercice de son empathie et à celui de ses choix techniques. Énoncer l'intérêt d'une certaine plasticité de l'analyste ou élasticité de sa technique espère dès lors surtout en faciliter l'occurrence.

Je me souviens de la patiente, évoquée tout à l'heure, celle de la bibliothèque. À la fin de certaines séances qu'elle avait trouvées pénibles ou stériles, assise au bout du divan dans une posture d'accablement, elle formulait parfois, de façon à la fois ritualisée et ironique, la phrase suivante : «Oh, après tout, on a sans doute les analystes qu'on mérite ! » Qui me donnait assez vite à penser moi-même qu'on a peut-être probablement aussi les patients qu'on mérite ! Avec toute la difficulté qu'il peut y avoir à s'adapter à certaines formes de demandes.

Dans les configurations qui questionnent par le biais du cadre, de l'environnement humain ou déshumanisant, sans qu'on soit dans une organisation psychotique de défense, il pourrait toutefois s'agir de sentir et de s'adapter selon que c'est plutôt l'enfant ou plutôt l'adulte qui s'exprimerait en situation. Qu'on ait affaire à un enfant, un enfant pris dans la solitude et la complexité de son lien à la fois traumatisant et maturant avec l'adulte, ou à un adulte refusant même de penser qu'il ait pu être un enfant, implique l'analyste et son écoute très différemment.

Lorsque ce sont des enfants bien réels avec qui il nous est donné de travailler, l'élasticité du cadre ou le déplacement des scènes nous paraît presque naturel, facilité par une tendance à la mise en jeu ou en fiction.

D'après Wladimir Granoff, ce que ni Freud, ni Lacan, ne pouvaient supporter chez Ferenczi, c'était bien cette idée d'*Analyse d'enfant avec des adultes*, l'idée d'avoir des enfants sur leur divan. Mais le dégoût convoqué alors est certainement celui d'avoir à faire aussi la mère, au risque d'y perdre ses repères, voire sa visée interprétative. Car

même si l'interprétation doit rester l'affaire du patient, sa perspective permet sans doute à l'analyste de tenir plus facilement une position.

Freud avait horreur de la confusion. L'idée même de confusion des langues entre enfants et adultes, même si on lui reconnaît une fonction organisatrice, peut être une source de résistance. L'enfant de la psychanalyse est loin d'être le même pour chacun de nous. Organisateur du fantasme, étranger au sein de l'intime, chacun ne l'entend pas de la même oreille, notamment chez l'adulte s'adressant ou se plaignant à un autre adulte.

Freud, en particulier, n'a voulu voir dans les dernières propositions de Ferenczi qu'une plainte et une remise sur pied de sa *neurotica* initiale, celle à laquelle il avait renoncé dans un mouvement à la fois personnel et théorique fondateur. Il n'en n'était probablement rien. Ferenczi n'a jamais remis en question la sexualité infantile. Il trouvait juste la position du fantasme un peu surestimée et celle de la réalité un peu sous-estimée dans les options théoriques et cliniques de Freud. La confusion des langues était aussi celle de la réalité et du fantasme, celle de la réalité interne et de la réalité externe.

Mais Freud, qui avait déjà fait preuve de plasticité envers Ferenczi, ne pouvait, en fin de vie lui aussi, se permettre de corriger ou même remettre en question le choix théorique qui avait été le tournant de son engagement analytique. Et puis, tout était trop intriqué entre les deux hommes pour éviter le malentendu (ancrages personnels des positions, choix de toute une vie, transferts insolubles). C'est certainement dommage eu égard au temps qu'il fallut ensuite au message ferenczien pour se faire entendre.

Nous avons tous dû, un jour ou l'autre et sous l'impact du processus analytique, abandonner nos *neuroticas*... Il s'agit généralement de ce à quoi nous avons bien voulu croire, parce que c'était plus pratique ou confortable. Il n'est pas dit pour autant que le renoncement de chacun doive obligatoirement être, en l'occurrence, à l'image de celui de Freud. Ce qui paraît important, c'est qu'il soit là, comme la trace d'une reconnais-

sance. Celle du fait que l'inconscient nous prend toujours à revers ou au dépourvu.

C'est un peu comme si l'entrée en analyse supposait toujours nécessairement un renoncement à un a priori de pensée. Mais peut-être est-ce également à n'importe quel moment de notre vie analytique que ce type de renoncement peut être exigé de nous par la psychanalyse ou par un patient donné ? Cela fait aussi partie de ce qui

peut rendre l'engagement de l'analyste éprouvant, voire bouleversant pour lui-même.

La leçon de Ferenczi, au prix de ses audaces, est du côté de cet engagement. Au tact de maintenir la fonction du cadre et le cap engagé par le processus. Même si c'est en ayant transgressé la Règle, il peut permettre de récupérer le sens.

*Don't act !*

# *Le tact à l'épreuve de la déliaison.*

Dominique Suchet

La règle de dire, dont chaque analyste hérite, est ensuite énoncée à chaque patient. Complétée par les règles de l'interprétation des rêves et des actes manqués (*La psychanalyse* 1909), elle a d'abord été règle principale, avant d'être règle fondamentale. Elle doit permettre l'accès aux manifestations des productions psychiques inconscientes, mais sa visée provoque dans le même temps les résistances contre elle. Ainsi elle installe les conditions du transfert, dans ses deux aspects processuel et de résistance.

Le tact, lui, paraît être de prime abord au service de toujours plus d'associativité, être un accélérateur du processus. Il est défini par les capacités que l'analyste trouve en lui pour mettre en œuvre l'analyse. Le tact est la participation psychique de l'analyste à l'installation du cadre. Si l'on considère que l'installation du cadre est ce qui permet l'énonciation de la règle qui, seule, instaure la situation, le tact est requis d'emblée puisque, pour commencer, c'est avec tact que s'énonce la règle.

En tant qu'élément du cadre de l'analyse, il participerait de ce lieu muet de dépôt des charges d'amour et de haine, des charges de liaison et de déliaison, non encore représentées. Un dépôt qui ouvre et délimite un champ où se déploie le processus transférentiel sous l'influence de la règle fondamentale. Le transfert, lui seul bruyant, donne accès aux représentations, il est la voie ouverte pour l'interprétation. Toutes les représentations prennent en analyse un destin transférentiel, y

compris celles déposées dans le cadre investi libidinalement<sup>1</sup>. Ces divers aspects du dispositif installent une dialectique entre la règle, le cadre et le processus, et font changer de valeur toutes les productions psychiques en les faisant entrer dans le champ du transfert. Aucune réalité matérielle qui ne soit transvaluée. Le temps, l'argent ne sont que les exemples les plus évidents et communs.

Le dispositif de la situation d'analyse œuvre un peu comme le sommeil quand il fait d'une psychose hallucinatoire un rêve.

Comment comprendre les mouvements dans l'analyse, dans son histoire d'abord, puis dans les cures ensuite, les mouvements qui, à la dialectique entre la règle de dire et le processus du transfert, ont substitué le conflit du tact et de la règle ? Dès lors, dans ce débat, le tact n'est plus un moyen au service de la règle, il est promu au rang d'une règle à laquelle s'adjoint sa technique de bonté et d'abnégation selon les mots du *Journal Clinique* de Ferenczi<sup>2</sup>. Il vise alors *inévitablement* à orienter ou accélérer le mouvement du transfert. Cela conduit à des aménagements du dispositif tels que ceux que l'audace de Ferenczi a imaginés, technique active, élasticité de la technique, et pour finir analyse mutuelle. Ces innovations, chaque fois, dans l'inquiétude de la rupture avec Freud, tentent d'éviter une autre rupture, celle du processus analytique, dont le premier état serait, selon Ferenczi, la rupture du processus de la libre association du patient.

<sup>1</sup> L'interprétation des processus en jeu silencieusement dans le cadre, si cela est nécessaire, ne survient, on le sait, que lorsque certaines situations cliniques, de la limite justement, l'exigent. Le cadre, bien entendu, est plus qu'un lieu de dépôt. C'est un lieu de transformation des productions psychiques en œuvre dans l'analyse. La question sera de savoir si le tact, s'il est élément du dispositif, donne droit, de façon semblable, à l'amour et à la haine, à la liaison et à la déliaison.

<sup>2</sup> S. Ferenczi, *Journal clinique*, janvier octobre 1932, Payot, 1990.

Ce conflit, menaçant de se résoudre par la victoire du tact sur la règle, laisse apparaître qu'il concerne le transfert.

Un thème brûlant : *Le conflit du tact et de la règle* transporte avec lui le vif des transferts des patients et aussi des transferts entre analystes. Il transporte aussi passions et ruptures. Granoff<sup>3</sup> a dévoilé le tracé d'un complexe fraternel méconnu entre Freud et Ferenczi. Selon lui, tous les analystes, en se posant des questions sur leur technique, prennent part au débat, et croisent un jour la trajectoire ferenczienne.

Invitée à venir parler aujourd'hui du tact et de la règle, j'ai d'abord pensé que c'est l'analyse elle-même, la théorie et la pratique, qui n'avaient pas de tact. Elle se tient à l'écart des autres scènes de la vie, quotidienne, scientifique ou artistique. Elle transforme l'analyste en exilé. Elle contraint violemment, et sans mesure, à l'affrontement avec les forces obscures. Vraiment sans mesure parce que la seule mesure envisageable est celle du transfert qui ne se quantifie pas. Avec lui il n'y a pas de ménagements. Il est là d'un coup. Une fois l'analyse engagée, le processus du transfert va droit son chemin et sa direction, imposée par les motifs inconscients, ne peut pas, ou à peine, être déviée.

Cela ne rend pas l'analyse facilement acceptable. Dans un texte écrit en 1916<sup>4</sup> pour un journal hongrois Freud explique comment la psychanalyse, inévitablement, provoque une réaction affective contre elle, et se rend inacceptable pour son destinataire. Le destinataire de l'analyse étant chacun, dès lors qu'il s'y intéresse.

Comment tolérer la vexation psychologique qu'elle assène, à savoir que le moi n'est pas maître dans sa demeure ? La résistance est affective, elle n'est pas intellectuelle, précise Freud. Quand bien même le moi apprend à reconnaître la sexualité en lui, la vie pulsionnelle reste indomptée. C'est là le vrai manque de tact de l'analyse, de dévoiler chez "chaque individu personnellement" la per-

manence de la sexualité infantile dans le psychisme et le caractère inconscient de la vie psychique dans toutes les fonctions psychiques. De dévoiler qu'il y a un caractère sexuel et inconscient de la connaissance elle-même.

Je ferai l'hypothèse que dans la cure le tact obéit à un double mouvement : celui d'entrer en contact avec la vie psychique de l'autre personne, et celui de l'éviter.

D'une part, l'analyste pourrait avoir recours au tact dans un mouvement contre-transférentiel, c'est-à-dire transférentiel, vis-à-vis de la menace de la rupture du processus analytique. Le tact donne une capacité d'évaluer les facteurs dynamiques et économiques en jeu, tant dans la libre association que dans l'attention flottante. Cette capacité est le moyen de favoriser l'associativité, de favoriser l'avancée de la cure avec la levée des refoulements.

Mais, d'autre part, sur son autre versant le tact entretiendrait une connivence avec la résistance. Envisager cette hypothèse de la résistance amène à poser la question de savoir si le tact donne droit de façon semblable à l'expression de l'amour et à l'expression de la haine, aux forces de liaison et aux forces de déliaison.

C'est cet axe du tact en tant que vecteur de la résistance à l'analyse et support des défenses que j'ai choisi de suivre.

Aborder le tact et la règle fait entrer dans le cabinet de l'analyste, et dans l'intimité des cures.

Deux situations cliniques un peu différentes me sont venues à l'esprit pour cet exposé. L'une et l'autre posent la question d'une façon de faire, afin de maintenir les meilleures conditions pour que le processus associatif se déploie.

Mais la réflexion sur l'évaluation des facteurs en jeu dans chacune de ces deux situations ouvre l'horizon dans des directions opposées.

Pour la première situation, par le transfert, la résistance du patient vise à détruire les conditions

---

<sup>3</sup> W. Granoff, "Ferenczi : faux problème ou vrai malentendu ? ", *Lacan, Ferenczi et Freud*, Gallimard, Tracés, 2001. p. 94.

<sup>4</sup> S. Freud (1917), "Une difficulté de la psychanalyse", *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard traductions nouvelles, 1985.



mêmes de la cure, de présence et de parole, celles-là mêmes qui avaient permis l'avènement de la passion transférentielle. Le tact dont il faut faire preuve est ici une sorte d'effet de la palpation de la surface psychique de l'activité de représentation du patient.

Pour la seconde situation, rien de tel. La résistance au devenir conscient se manifeste dans le processus associatif lui-même. L'activité de palpation dévolue au tact, est entièrement tournée à l'intérieur de l'activité psychique d'attention flottante. Elle vise la perception en elle des effets du transfert. Mais peut-on encore parler de tact ?

Je débutais ma pratique d'analyste. Un jeune homme était venu me demander une analyse. Il souhaitait se débarrasser d'une inquiétude soudaine et imprévue qui l'avait saisi quand il avait appris qu'il allait avoir un bébé. Cela avait été sa première parole face à moi. Il pensait que cette angoisse avait un sens plus profond et en fait, il avait toujours eu envie de faire une analyse, l'occasion lui en était donnée. Il connaissait tout du dispositif, ses contraintes, et ses exigences. Il venait en connaissance de cause. Il avait déjà fait une courte psychothérapie qu'il avait interrompue parce que son analyste parlait trop à son goût. Il espérait comprendre cette inquiétude vis-à-vis d'une naissance à venir qu'il espérait pourtant. Et au cours des quelques rencontres qui ont précédé le commencement de son analyse, son angoisse s'est déplacée sur d'autres objets : il avait en fait peur que l'analyse, qu'il était impatient de commencer, ne nuise à son génie créateur. Cela l'avait jusqu'alors retenu. Il était artiste et vivait de ses créations. Être en analyse lui semblait inconciliable avec la création, de même que aimer gênait son inspiration. Ses relations affectives tumultueuses étaient faites de passions et de ruptures, et son énergie créatrice de ce fait lui semblait trop cyclique. Un autre motif avait précipité sa décision de demander une analyse : il se sentait déstabilisé par l'arrêt depuis quelques mois d'une consommation régulière de cannabis.

L'analyse a commencé. Les sollicitations pour que je parle ont été nombreuses et variées. Entre la porte et le divan, en arrivant ou en partant, il sollicitait des réponses, des précisions, annonçait des souhaits ou des modifications qui demandaient des interventions et surtout, ou le plus souvent, il déposait des cadeaux. C'étaient les annonces de ses expositions ou des manifestations artistiques auxquelles il participait ou c'étaient le stock des drogues qu'il ne consommait plus ou encore des textes de lui ou de critiques d'art, ou ses œuvres, et aussi les catalogues des œuvres de son père artiste connu. Les documents et les plaquettes s'accumulaient. Et chaque fois il attendait mon commentaire "sur le monde de dehors", c'était sa formule, qu'il faisait entrer dans les séances. Lui-même décrivait sa vie comme partagée en deux. Deux mondes de sensations contrastées : famille et solitude, travail artistique et travail alimentaire, analyse et reste de la vie etc... Deux mondes aussi dans une enfance partagée entre, d'une part, l'excessive compréhension d'une mère chaleureuse et immature et d'un père magnifique et excitant, et d'autre part les frustrations sévères autant qu'imprévisibles commandées par l'angoisse de ces parents-là, angoisse qui les rendait finalement, l'un et l'autre, assez absents à ses demandes.

Il est plaisant pour le narcissisme de se souvenir que souvent, ou quelques fois, on a su avec tact et délicatesse faciliter la poursuite d'une analyse difficile. On a pu avoir une attitude d'attente, subir avec succès l'épreuve de patience<sup>5</sup>, n'avoir pas réagi au contenu manifeste des réactions affectives du patient, et penser avoir fait face à ses propres réactions affectives. On a su éviter réactions émotionnelles et suggestion. On a même pu, en supportant le feu de la tension transférentielle fortement accrue, vérifier que les résistances, une fois qualifiées transférentiellement, fondaient comme fond un métal ayant atteint son degré de fusion. On a su entendre la haine ou l'amour transférentiels passionnés, on a pu en supporter leurs manifestations quelques fois tapageuses, suppor-

---

<sup>5</sup> "La perlaboration des résistances est une épreuve de patience pour le médecin", in S. Freud (1914),

"Remémoration, répétition, perlaboration", *La technique psychanalytique*, PUF, 1953.

ter les agirs, et continuer à penser, ou continuer à penser que cela prendra sens. Quand on a su, ainsi que l'écrit André Beetschen<sup>6</sup>, éprouver dans l'épreuve de la patience à la fois la résistance à l'œuvre, et aussi la chance d'une première inscription en attente.

Dans ces moments, les actes du patient prennent dans la pensée une autre valeur, ils sont transposés dans le champ du transfert, installés dans la cure en attente de représentation. Les cadeaux sont par exemple des présences silencieuses encore inconnues, mais non méconnues. Des bébés, des promesses d'enfant envers un père aimé, ou pour une mère lointaine, d'autres ombres encore. Il est satisfaisant de se souvenir que ces moments ont quelquefois donné lieu chez l'analyste, malgré tout, à des constructions qu'une remémoration chez le patient a plus tard confirmées. Et ces pensées me rendaient patiente. J'appris qu'il avait interrompu sa première thérapie parce que son analyste expliquait tout par le décès d'un enfant juste avant sa naissance, et s'appuyait sur des précisions de date et de lieu. La mort de l'enfant avait été déposée dans cette première thérapie. En repensant à cette cure, j'ai vérifié que les questions directement posées, que les actes qui sollicitent la présence de l'analyste, peuvent prendre valeur, par le travail de construction de l'analyste, d'expression du transfert et de sa résistance. Donc, il était du ressort du tact d'attendre. Et de parler un peu aussi. Les représentations du transfert, des résistances à l'œuvre, soutenaient les interventions qui, je l'espérais, devaient permettre la poursuite de la cure.

De fait, cela s'est poursuivi.

Par la suite les difficultés ont continué à se manifester dans les séances et sur leur bord, quand les pensées de ses angoisses phobiques, paroxysmiques avec l'apparition de phobies d'impulsion meurtrière avec sa petite fille, ou de ses impulsions

suicidaires se sont imposées. Elles ont d'abord été des silences ou des absences pendant lesquelles, disait-il ensuite, il restait devant ma porte sans pouvoir sonner ou pendant lesquelles il déposait des mots dans la boîte aux lettres. Mais là encore la cure s'est poursuivie. Je parlais un peu, essayant de tisser ensemble les fils du transfert, de la répétition de sa névrose infantile et de ses actes que, pour mon usage interne, pendant les séances, je transformais en récit de rêve. Les interventions ou attentions de ma part abaissaient la tension, quelquefois menaçante de rupture, sans la dissoudre totalement. Rien n'ôtait la désillusion de son attente déçue. Le maintien d'une tension est le moteur du déroulement de la cure.

Ce traitement s'est déroulé sans rupture catastrophique jusqu'à une fin acceptée.

Mais, en repensant à cette cure, je me souviens surtout avoir eu comme représentation interne de ma position, une formule telle que "L'analyse va son cours, elle est là", voire même une formule comme "l'analyste est là". Et c'est le souvenir de ces pensées-là qui m'évoque un défaut du tact. Comme si dans ce traitement à l'effet thérapeutique reconnu, une déception disait que quelque chose de l'analyse avait été évité, et combattu par le maintien-même de l'analyse. Quelque chose qui aurait à voir avec la destructivité.

Comme si l'analyse avait pu produire elle-même les moyens de sa disparition.

Car comment la conviction que l'analyste éprouve, à savoir l'évidence que l'analyse est en cours, et même la conviction de sa présence, qui permet de résister,<sup>7</sup> qui permet de tenir,<sup>8</sup> comment cette conviction de la présence s'articule-t-elle avec l'absence au cœur et au fondement de l'analyse ?

La déception est nécessaire.

La déception est à l'origine de la découverte du monde et du monde intérieur et, précise Danielle

---

<sup>6</sup> A. Beetschen, "Une patience déliée", *L'attente*, NRP, n°34, Gallimard, 1986.

<sup>7</sup> Dans les deux sens du terme résister à et résister contre.

<sup>8</sup> Dans les deux sens de soutenir et de retenir.

Margueritat, à l'origine de la révélation du désir<sup>9</sup>. Certains patients ont substitué à cette expérience la crainte d'un effondrement qu'ils cherchent à retrouver pour en vivre enfin l'expérience, ainsi que Winnicott le révèle. Et sans doute ces patients-là questionnent-ils et demandent-ils plus, réellement.

La déception est aussi du côté de l'analyste. Elle lui vient le plus souvent de la pensée de la banalité des constructions qu'il a à opposer aux créations intempestives du transfert.

Que se passe-t-il quand les mouvements destructifs et haineux vis-à-vis du processus analytique s'expriment dans un déplacement sur les conditions de la cure ?

Par tact, l'analyste n'est-il pas conduit à éviter une déception, pour le patient ? et pour lui-même ? Ne maintient-il pas hors du champ de l'analyse ce qui pourrait la détruire ?

Pourtant, on le sait,<sup>10</sup> les actes d'expression de la destructivité sont le plus souvent le retour de ce qui est exclu ou mis entre parenthèse par le psychanalyste : les agirs, l'urgence, la satisfaction par la présence retrouvée de l'objet.

Et puis, on le sait aussi, et c'est toute la réflexion conduite par Laurence Kahn<sup>11</sup> dans *Faire parler le destin* : en interrogeant le parcours freudien, on est amené inéluctablement à admettre que tout progrès porte en lui la source de ce qui le détruit.

Le maintien de l'analyse est du ressort du tact.

La requalification transférentielle est, elle, du ressort de l'écoute flottante.

Il convient maintenant de différencier les natures hétérogènes du tact et de l'écoute flottante.

Le tact a la nature complexe d'une attitude. Il est sollicité dans la cure sur ses deux versants psychique et matériel, afin de rester en contact avec le processus psychique de l'activité mentale du patient, et aussi pour rester en contact avec le

patient. Il a un projet : éviter les ruptures, il permet que l'analyse ait lieu. C'est le minimum vital, en quelque sorte, de l'analyse. Le tact compose avec la réalité matérielle. Il entretient avec la rupture une relation d'évitement, quelquefois phobique.

L'attention, ou écoute flottante est d'un registre différent. Elle procède en requalifiant les agirs dans le champ du transfert, elle les fait changer de valeur psychique. L'écoute flottante, de même que l'interprétation, la libre association et les idées incidentes, est un acte psychique de la séance d'analyse. L'écoute flottante ainsi que les autres actes psychiques de la séance est toute entière provoquée par la règle fondamentale et sa double valence. Double valence d'association et de liberté, d'attention et de "flottance" si on peut dire, double valence portée à l'extrême dans le moment de l'interprétation qui est un moment de déliaison et de relance de liaison associative.

Les actes psychiques de la séance ont cette qualité de se produire sans égard, sans tact. Ce sont des moments de rupture, de séparation dans la pensée.

De ce fait, les moments analytiques d'une cure, moment d'incarnation de la règle fondamentale, sont hétérogènes au tact.

La différence de nature fait du tact une notion psychologique et de l'attention flottante une notion métapsychologique. Et ils sont peut-être dans un rapport d'étayage ainsi que le sexuel sur l'auto-conservatif.

Le tact et l'écoute flottante, par nature, prennent en compte différemment les événements de la cure, et tout spécialement les manifestations agies de la destructivité. Peut-être que seule l'écoute flottante peut leur assurer une requalification psychique par un mécanisme proche de la négation. Quelque chose comme "ce cadeau, accepté par tact, ce cadeau n'est pas un cadeau"<sup>12</sup>.

---

<sup>9</sup> D. Margueritat, "La déception", *Topique*, n°65, 1998, p. 31-42.

<sup>10</sup> J.-B. Pontalis, "Non, deux fois non", *Perdre de vue*, Gallimard 1988.

<sup>11</sup> L. Kahn, *Faire parler le destin*, Klincksieck, 2005.

<sup>12</sup> cf. les titres de : J.-C. Lavie, "Ce dîner n'est pas un dîner", *NRP*, n°29, *La chose sexuelle*, Gallimard, 1984. Et aussi le célèbre tableau de Magritte, 1929, *La Trahison des images*, ou, 1930, *La Clé des songes*.

Si on considère que tact et écoute flottante se distinguent par des investissements différents de la rupture, que pour l'un, le tact, la rupture est repoussée hors de son champ et que pour l'autre, la règle et l'écoute flottante, la rupture est inscrite dans le processus, on peut imaginer que leur écart sera particulièrement sollicité par la question de la présence et de l'absence de l'analyste ou par la question de la nature de l'objet de transfert.

L'objet de transfert est une proposition. L'actualisation du désir inconscient, amour et haine, l'investit, et en même temps l'objet se dérobe à la réalisation du désir. Entre réalité fantasmatique et réalité perceptive, entre mot et chose, entre identité de perception et identité de pensée, entre fantasme et hallucination, entre magie et remémoration, l'objet de transfert est le lieu psychique de l'incarnation du transfert<sup>13</sup>.

En pensant à l'absence de l'objet, et à la dérobade de l'objet de transfert, il m'est venu le souvenir d'une statue de Giacometti. Cette statue faite en 1934 est contemporaine de la rupture d'avec André Breton. Elle est connue sous le nom de *L'objet invisible*. Il s'agit d'une femme debout, jambes à demi fléchies en appui contre un plan vertical devant ses genoux ; son buste et sa tête sont droits, les mains se rapprochent l'une de l'autre devant sa poitrine et ne se rejoignent pas. Elles circonscrivent devant la femme un espace vide. Giacometti l'appelle aussi quelques fois "vide" ou "mains tenant le vide". J.-B. Pontalis en parle dans un texte récent intitulé : "Revenir sur les pas de qui ?".

Il m'est venu en même temps le souvenir de la divergence entre André Breton et Albert Giacometti à propos du sentiment d'achèvement de l'œuvre artistique. Pour André Breton cela procure le sentiment de la certitude et relance l'attente d'une autre réalisation, et d'objet en objet la recherche se résout chaque fois dans une trouvaille, dans, dit-il, "l'événement de la chance d'une rencontre". Giacometti, lui, s'est engagé dans une

recherche sans fin où l'objet, se rétrécissant, s'éloigne de plus en plus. Il écrit qu'il recherche quelque chose de plus que l'objet, il recherche la sensation du regard sur l'objet.

Par la question de la restauration du lien avec les objets perdus, la situation analytique sollicite deux positions internes semblables. Question posée par chaque patient à la technique. Le lien est-il définitivement rompu ? Ou bien y a-t-il une retrouvaille possible dont l'hallucination de la satisfaction dans le rêve, relayée dans l'hallucination transférentielle, serait le modèle paradigmatique ? L'hallucinatoire du transfert et son manque de tact radical quand il conjugue présence et absence de l'objet, n'est-il pas l'enjeu du malentendu entre Freud et Ferenczi ? La position que l'on adopte vis-à-vis de l'objet et de sa perte, puis dans la suite la position que l'on prend vis-à-vis de l'objet de transfert commande des décisions techniques. Celles-ci s'échelonnent sur une ligne où, à une extrémité, l'analyste est considéré comme un soutien, un moi auxiliaire, un pont avec la réalité objective, celui qui donne une réponse qui n'avait pas eu lieu au moment d'un traumatisme primordial, l'analyste empathique ferenczien, jusqu'à, à l'autre extrémité, l'analyste qui disparaît dans les signifiants, l'analyste-interprétant qu'une caricature lacanienne promeut.

Ces deux positions extrêmes coexistent chez tous les analystes et entrent en conflit. À cet égard on se souviendra que c'est chez Lacan que l'on trouve ce commentaire sur Ferenczi qu'il décrit, je cite, comme "celui dont le moi s'efface pour laisser place au point-sujet de l'interprétation." Il y a effectivement un paradoxe qui fait que Ferenczi, celui qui a voulu faire disparaître la personne de l'analyste dans la cure, a initié pourtant des techniques de la présence dans l'analyse et de la réparation par le transfert.

C'est sans doute sur ce point de la réparation par la présence de l'objet, promue au rang de difficulté théorique et technique, que s'est consom-

---

<sup>13</sup> Mais il est atopique si on peut risquer ce barbarisme afin d'éviter les mots de la traduction que sont "localité idéelle" (par Laplanche) ou "point idéal" (par Meyerson) du mot allemand (*ideelle*) que Freud utilise pour désigner le lieu non tangible sur lequel se forme l'image dans un microscope optique, juste entre les lentilles, ainsi que le rêve dans l'appareil psychique.

mée la rupture entre Freud et Ferenczi. La règle du tact et la technique de bonté se sont doublées, chez Ferenczi, d'une théorisation de plus en plus précise du trauma et du clivage. L'analyste, avec pour tâche de ranimer par ses mots la partie morte et clivée du patient souffrant, vise le contact avec "sa cicatrice maternelle-infantile archi-originale", *l'ururtraumatisch*. Dans cette perspective, le clivage maintient le traumatique à l'abri de la castration. Il reste dès lors un événement à retrouver et à réparer grâce à l'expérience de la relation avec un bon objet dans le transfert. C'est dans cette voie, en prenant appui sur l'empathie, que se trouveront l'*ego-psychology* et l'analyse intersubjective.

L'empathie a été présente dans la psychanalyse très tôt, introduite comme concept<sup>14</sup> pour rendre compte d'un facteur quantitatif agissant entre deux personnes, il serait plus exact de dire entre deux vies psychiques.

Quand Ferenczi écrit que "le tact est la capacité de sentir avec, *l'Einführung*", c'est comme si en réponse à Freud disant "votre tact" et dans le souci de se rapprocher de lui il disait "mon tact est votre empathie"<sup>15</sup>.

Je m'appuierai sur un éclaircissement que Daniel Widlöcher<sup>16</sup> propose pour la notion d'empathie. Il déplace le conflit actuel entre les tenants des thérapies interpersonnelles et les tenants de l'écoute l'intersubjective, tous se réclamant de l'empathie, sur une distinction à faire entre empathie globale et empathie partielle. Et il rappelle la position de Freud pour qui l'empathie est le seul moyen que l'on a de connaître "ce qui est étranger au moi"<sup>17</sup> chez d'autres personnes". L'empathie globale dans une reconnaissance spéculaire de l'autre ouvre la perspective interper-

sonnelle. Mais l'empathie partielle, elle, s'applique aux actes psychiques de l'activité associative du patient. L'empathie partielle opère une dissection. "Dissection" est le titre de l'article où est décrite cette forme d'empathie partielle ou disséquante.

Dissection : Ferenczi précisait que le tact s'acquiert par "La dissection de son propre Soi".

Dissection : lors des précédents débats, Brigitte Échoe Duval nous rappelait la place décisive dans le mouvement d'invention de la psychanalyse qu'avait prise le rêve "de la dissection de son propre bassin" pour Freud, et comment son geste et le tact spécifique qu'il requiert se répétait dans la pensée de chaque analyste.

L'an dernier, Josef Ludin avait montré des angoisses de pénétration à l'abri de l'analyse dans l'angoisse de castration. L'effraction de la dissection est de ce registre-là.

Ainsi avec la dissection, le tact et l'empathie n'excluent pas en eux-mêmes la violence d'une rupture, ils en sont porteurs même s'ils la repoussent aux confins de l'analyse.

La séquence de cure dont j'ai parlé en serait une illustration.

L'aménagement des meilleures conditions pour maintenir le processus associatif du patient visait à étendre l'espace onirique. Cela put concerner le dispositif de la cure et amener à donner une place aux actes du patient et à ceux de l'analyste. Les cadeaux, les attentes, et aussi la porte, ou la sonnette devinrent comme des restes diurnes dans une rêverie transférentielle. Étendre l'espace onirique est du ressort de toutes les modalités d'intervention de l'analyste, des communications qu'il fait ou ne fait pas, des constructions, des interprétations. Elles visent la poursuite de l'activité

---

<sup>14</sup> S. Freud, (1905), *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Gallimard, 1988.

<sup>15</sup> Si en français les deux mots ont des résonances sensorielles assez semblables, on peut noter qu'en allemand, et en hongrois aussi, tact a une autre signification, mot du monde de la musique il désigne le rythme, la mesure, quelque chose de la scansion et du temps. Si *Einführung* garde un sens musical avec "se mettre au diapason de quelqu'un", c'est cependant son sens de "se mettre dans la peau de quelqu'un" qui prévaut.

<sup>16</sup> D. Widlöcher, "Dissection de l'empathie", *RFP*, 3/2004.

<sup>17</sup> Sans que l'on sache vraiment s'il s'agit du moi de l'analyste ou du moi de l'autre personne.

associative, la levée du refoulement, la perlaboration qui s'ensuit et la reprise onirique. Le tact au service du maintien de la cure a collaboré avec l'activité de liaison-déliation de l'écoute pour donner un statut transférentiel aux manifestations tapageuses de la destructivité. Mais, c'est une hypothèse, tout cela a peut-être laissé en marge, et intacte, une violence d'un autre ordre, me semble-t-il. Une violence qui, je cite "Analyse avec fin, analyse sans fin", "serait la manifestation de forces de déliaison qui échappent à la liaison, qui échappent à leur reconnaissance et sont à l'œuvre on ne sait trop où, sous forme libre ou liée". Une manifestation dont seul témoignerait l'affect spécifique de l'inquiétante étrangeté, rappel des angoisses dépassées.

En reprenant rétroactivement le déroulement de cette cure, j'ai pensé que cette violence-là avait été maintenue à l'abri dans l'image de l'enfant mort. Certes son évocation répétitive, associée aux explications données dans la première thérapie, par l'autre femme, selon ses mots, l'avait bien diffractée par le transfert dans sa cure. L'image de l'enfant mort avait été défaite, et répartie. Avec la haine, le suicide, les impulsions meurtrières, le talent haï du père, père et mère haïs aussi, la représentation s'était soumise à une reprise, dans une constellation œdipienne sous sa loi de castration. Mais peut-être y avait-il eu, dans cette cure-là, et avec cet usage spécifique fait du motif de la mort de l'enfant, maintenue ailleurs, peut-être y avait-il eu une mise en réserve d'un excès de narcissisme, d'idéalité, de tyrannie et de culpabilité inconsciente. Une mort d'un enfant très localisée n'est pas l'enfance traversée par la mort, ce dont témoigne une autre représentation, celle de la mort-enfant, selon Edmundo Gómez Mango. Dans le tissu associatif de cette cure, l'émergence disruptive de la mort-enfant qui s'accompagne, elle, du sentiment d'inquiétante étrangeté ne se fit pas, et ainsi, dans cette analyse, se maintint une zone

de réserve. Une réserve pour la violence et aussi en même temps pour l'activité sublimatoire.

À partir de la première situation de clinique j'ai tenté de dire que le tact est un recours technique pour éviter la rupture du traitement et pour que l'analyse ait lieu. Mais quand, comme dans ce cas-là, la fragilité du patient le requiert, le tact fait courir le risque que la cure se déroule avec des effets psychothérapeutiques, sans pour autant que ne soit remis en cause analytiquement le risque de la rupture.

Ce sera la question posée par la seconde situation de cure, où des traces de ruptures non tapageuses, qui ne s'expriment pas dans des *acting*, traversent l'analyse.

Comment et jusqu'où la rupture, qui est un effet de l'activité de déliaison à l'œuvre dans la vie psychique, peut-elle prendre place dans l'analyse ?

J'ai imaginé que l'analyse pouvait se laisser traverser par des manifestations de la déliaison, qu'elle ne pourrait pas totalement lier psychiquement, ainsi que l'enfance se laisse traverser par la mort sans la lier totalement dans les fantasme sexuels.

*L'Einfall*<sup>18</sup>, l'idée incidente, serait la marque de cette traversée. L'idée incidente, tel un afflux, outre-passe la pensée, écrit Jean-Claude Lavie<sup>19</sup>, ouvrant avec ce mot l'horizon des représentations.

*L'Einfall* se produit dans l'activité psychique de l'attention flottante et dans celle de l'association libre du patient.

*L'Einfall* a deux faces. Une face de représentativité, dotée de qualités, agréable ou désagréable, admissible ou inadmissible et une autre face où il est, où, indifférent, il est.

C'est ce second aspect que je retiendrai. Celui qui ouvre peut-être l'horizon au-delà du principe de plaisir ainsi que Freud l'écrit en 1922<sup>20</sup>, quand,

<sup>18</sup> *Einfall* n'a pas d'entrée dans le *Vocabulaire*, et la traduction par "idée incidente" atténue beaucoup le force du mot allemand où s'entendent de façon moins édulcorée, la pénétration et la chute. Cette dimension est ce qui le rattache à la déliaison.

<sup>19</sup> J.-C. Lavie, "Afflux", NRP, n°25, *Le trouble de penser*, Gallimard, 1982.

<sup>20</sup> S. Freud, (1922), *Rêve et télépathie*.

repreuant ce que l'on savait du déterminisme inconscient de la pensée soumise à la réalisation du désir, il dit que la détermination sous-jacente des idées incidentes n'est pas toujours l'opposition plaisant ou déplaisant mais plutôt l'opposition choquant-convenable ou indifférent.

L'indifférent est la marque d'un au-delà au principe de plaisir et peut être également d'un principe de la haine, si l'on suit ce que Michel Gribinski<sup>21</sup>, au cours des précédents Entretiens sur *La Régression*, avait proposé de penser, un au-delà au principe de la haine terreau de l'amour banal et rationnel de la destructivité. Peut-on dire que les idées incidentes tirent de là leur qualité de l'indifférent ?

Cette séance a annoncé la fin de la cure d'une jeune femme qui était venue quelques années auparavant avec des symptômes phobiques et obsessionnels, se plaignant de l'hostilité du monde. Ce jour-là, elle avait dit en commençant qu'elle ne se souvenait plus de mon absence, et qu'elle était déçue parce qu'il lui paraissait impossible qu'elle oublie quelque chose comme ça, puis elle a dit un récit de rêve. C'est dans un lieu bizarre et dégoûtant, une rencontre avec un homme dont, dans la vie, (elle s'en souvient dans le rêve) elle attend un geste.

Le récit de son rêve et les autres paroles s'associent pour moi aux mots qui me sont venus à propos de sa remarque sur mon absence à venir. Il m'était venu comme une pensée incidente : "avec les vacances elle me possède toujours !". Les signifiants ainsi revalorisés, *impossible, possède, je me souviens, rencontre qui a lieu, absence*, et avec en arrière plan les affects associés *déception, dégoût et bizarre*, découpent dans mon esprit, d'une façon nouvelle, une scène emblématique de sa vie infantile. Scène souvent évoquée où elle s'est éloignée de son père, en réalisant qu'il ne pouvait pas toujours être là pour la comprendre, la soutenir, je pense ce jour là, pour la posséder. Avec "possédé", la construction qui me vient à l'esprit est donc d'abord la perception d'une scène, la réac-

tualisation d'une scène œdipienne incestueuse. Et la construction elle-même n'est que le récit de cette scène. Un récit que je ne communique pas. Mais à quoi obéit réellement une décision d'attendre de communiquer une construction ou une interprétation ? Ce qui requiert le plus de tact selon Freud et Ferenczi, et l'un et l'autre diront tour à tour que c'est la même exigence de tact pour transmettre ses constructions théoriques et cliniques aux autres analystes. Est-ce pour maintenir une tension psychique suffisante ? Ou plus simplement attendre le moment où on se sent plus assuré ? Longtemps dans sa cure, la patiente a commenté le silence dans l'analyse, l'absence de réponses directes ou même de commentaires à ses propos. Elle se plaignait de la distance et de la froideur, la mienne, celle de l'analyse, et disait son sentiment de ne pas trouver ce qu'elle attendait ou mieux, sa rage de ne pas recevoir ce qui avait été promis. Tout cela avait guidé l'avancée de son analyse, et produit le ressouvenir de ses images d'enfance dominées par un vécu d'indifférence à son désarroi, tant de la part de son père que de sa mère. Désarroi œdipien que la folie de l'une et la mort de l'autre avaient recouvert du poids du traumatisme. La dérobade de l'objet de transfert avait pris, pour elle, cette allure. Et avait permis la même plainte que celle que Ferenczi adresse à Freud et celle, à sa suite, adressée à la psychanalyse par les contempteurs de la psychanalyse, celle d'être face à un monde "froid et hypocrite".

Il est heureux que le manuscrit *Vue d'ensemble sur les névroses de transfert* ait été retrouvé. Et troublant que cet écrit métapsychologique ait été négligé.

Une belle fantaisie phylogénétique installe par analogie une différenciation entre les névroses narcissiques et les névroses de transfert. La fixation régressive se ferait sur les traces laissées par les aléas de l'épreuve et de la survie à la glaciation qui s'est imposée à l'humanité. Les névroses narcissiques nous rappellent ainsi, pour revenir dans cette période mythique-là, que celui qui se serait protégé de la privation imposée par la glaciation,

---

<sup>21</sup> M. Gribinski, "Rien de bon", Conférence APF juin 2005.

qui aurait vécu dans un monde de l'abondance sans aucune frustration où tous les besoins auraient été satisfaits, celui-là n'aurait pas eu à retirer son investissement affectif d'un monde hostile. Il n'aurait certes pas eu à connaître l'angoisse par le reflux de la libido dans le moi mais n'aurait pas non plus connu la progression de la civilisation qui s'ensuivit. La civilisation se développe au-delà de la barrière de la frustration de la glaciation.

Et Freud en décrit les étapes. Elles suivent les propositions de *Totem et Tabou*, de la constitution de la horde, du meurtre du père primitif, puis avec la génération des fils confrontés à la menace de castration, on retrouve la trajectoire de leur alliance homosexuelle pour protection ou du recours à la magie, à l'animisme et au langage enfin. À côté des mâles déserteurs inféconds, ceux qui, bien qu'ayant affronté la glaciation, échouent à la transformation civilisatrice par évitement de l'angoisse de castration, se trouve la chaîne d'autres mâles qui peuvent transmettre le progrès parce qu'à la rigueur du temps, ils ont pu substituer l'oppression du père avec le triomphe sur sa tyrannie par son meurtre. Alors, selon une ligne de progression, on va retrouver en retour les fixations de l'hystérie d'angoisse et de l'hystérie de conversion ramenant à une première période où le langage est sans parole dans un monde matriarcal, cela concerne les femmes, c'est-à-dire le féminin, puis toujours en suivant la ligne d'avancée de la civilisation, avec les acquisitions de l'intelligence animique et superstitieuse, avec le développement épistémophilique de l'invention et de la maîtrise du monde et de la fonction paternelle, on a le point de fixation de la névrose obsessionnelle. Cela concerne les mâles, disons le masculin<sup>22</sup>.

Ce qu'on peut retenir de cette construction, c'est que la survie à l'épreuve de privation n'est pas seulement l'adaptation à la frustration, c'est la transformation de la valeur psychique de la frustration, par la menace d'abord, puis ensuite par l'angoisse de castration. Une avancée qui ne peut pas faire l'économie de la répétition de la rupture

provoquée par la frustration de la glaciation de la perte de l'objet satisfaisant, de la réalité de la menace de castration ou du meurtre du père. Et cette avancée sur une semblable ligne pourrait aussi rendre compte du cheminement de la patiente en analyse. Le silence ou le refus de l'analyste sont une telle sorte de frustration en attente de requalification dans la cure, par la traversée de l'angoisse de castration.

Quant à la construction qui vient à l'esprit en séance, une construction qui restituerait ce qui n'a pas été vécu, n'aurait-elle pas la même place que celle de la belle fantaisie phylogénétique, celle d'un mythe historique qui ne se communique pas ?

Donc, pendant cette séance avec ma patiente, avec "possédée" je construis son fantasme œdipien, et je garde le silence. Mais est-ce de l'avoir pensé, plus exactement perçu que je peux entendre comment la patiente avance elle-même, à son pas, sur le chemin de la prise de conscience de l'emprise du fantasme œdipien. Elle poursuit le commentaire de son rêve, reconnaît son désir pour l'homme du rêve avec qui elle se marierait bien, et regrette son goût pour se réfugier dans des relations imaginaires afin d'éviter une réalité toujours possiblement décevante.

La séance du lendemain débute par le récit du rêve de la nuit : "Elle écrit à l'encre "sincèrement vôtre" puis signe de son nom de famille et de son prénom" et elle se réveille en pensant qu'elle va finalement accepter l'opération chirurgicale pour laquelle elle hésite encore. Et comme le récit du même rêve, elle décrit avec précision ce qu'elle a compris du geste du chirurgien, du déplacement des organes, des mouvements des tissus.

Le signifiant *sincèrement* condense, par homophonie et selon les libertés qu'offrent les processus primaires, le nom de la partie du corps visée par la chirurgie, le sein, une partie du patronyme de la patiente, patronyme qu'elle avait repris avec angoisse pendant sa cure, et avec serrement,

---

<sup>22</sup> Freud ajoute une note faisant appel à la notion de bisexualité psychique, un peu comme un joker qui précise que la femme peut prendre à son compte les dispositions acquises par l'homme et les faire elle-même apparaître en elle.



l'idée de l'emprise œdipienne que je construisais au cours de la précédente séance.

Et là, je suis intervenu en décondensant *sincèrement*. Et, ce faisant, en énonçant la construction œdipienne de la veille que le rêve avait retrouvé, je mentionne le souhait transférentiel du rêve, "*sincèrement vôtre c'est pour se séparer.*"

Après mon intervention la patiente dit : "Une idée me vient, ça me fait penser *au serment*, au serment que j'ai fait à mon père de ne pas me marier pour garder le nom dans la famille, je ne m'en souvenais plus". *Du serrement au serment*, ce pourrait être la conversion psychique d'un vœu de fidélité œdipienne, pour que le nom de famille survive. Ensuite la patiente dit que pendant qu'elle parle, un autre souvenir qu'elle ne savait pas qu'elle avait oublié, vient de lui revenir. Elle va le dire "bien qu'il n'ait aucun rapport avec tout ça" soupire-t-elle, émue : "elle a de la fièvre, elle se lève, traverse le couloir de la maison, elle se sent tomber lentement, s'évanouir, et avant qu'elle ne soit par terre, elle sent son père venir vers elle. Il la retient. Sa mère, au loin, voit." Les associations diront comment cette scène se rattache aux représentations de la mort et de la folie déjà connues dans cette cure.

Cette séquence de séance a décidé de la fin de l'analyse.

On ne peut pas négliger l'importance déterminante des contenus des constructions et de la part signifiante des mots de l'interprétation, ni l'accent mis sur *serrement*, ni la décondensation de *sein et serrement*, tout ce qui se dit sans délicatesse dans l'interprétation. Mais je souhaite insister sur un aspect autre : la progression se fait par la violence de ruptures. Des ruptures qui ne sont pas tapageuses sur le cadre ou le dispositif, qui sont à peine manifestes dans les contenus sémantiques

des représentations, des ruptures qui sont là, dans la procédure-même.

On peut les repérer dans les mots, dans les écarts entre les différentes scènes psychiques repérées dans cette séquence : le souvenir refoulé de l'expérience de satisfaction se répète dans le transfert avec *posséder/être possédé*, il se figure dans le rêve avec *attendre un geste* mais il se dit avec *être retenu*. Le geste du père, enfin nommé, était pourtant déjà là, actuel, agissant et méconnu dans la répétition transférentielle propre à cette cure qui ne se finissait pas, qui la retenait.

Pour entendre cela, l'attente, le silence de l'analyste, seuls, permettent la répétition des représentations refoulées, leur acceptation, la remémoration et la perlaboration qui s'ensuit. La violence promotrice des ruptures, que Nathalie Zaltzman a repérée comme pulsion anarchiste, peut alors se prolonger dans des actes qui ne sont pas forcément mortifères mais qui sont utiles pour la vie, comme par exemple se séparer de l'analyste<sup>23</sup>.

L'idée incidente violemment et sans tact fait effraction dans le tissu des associations. Elle y fait œuvre de déliaison. "Pendant que je parlais il m'est venu quelque chose, ça n'a rien à voir...". Cependant la charge disruptive de *l'Einfall* n'est pas liée à son contenu, elle est plutôt, dans sa modalité, une traversée de la vie psychique par des pulsions.

L'idée incidente fait effraction sur la surface de la pensée d'associativité du patient. C'est une modalité de déliaison.

*L'Einfall* est une charge violente effractive qui surgit comme une apparition. Dans les contenus, ce peut être la mort ou la folie quand elles sont plus une image et moins une pensée. La mort-enfant, écrit le poète, déflore.<sup>24</sup>

*L'Einfall* surgit de même façon sur la surface de l'attention flottante de l'analyste. Avec ma patiente

<sup>23</sup> N. Zaltzman, "La pulsion anarchiste", *Topique* n°29, EPI, 1980.

<sup>24</sup> Gómez-Mango cite le poète José Gorostiza à qui nous devons le mot de "mort enfant" :

*Et un repos gentil de mort enfant,  
Souriante, qui déflore  
un au-delà d'oiseaux à la débandade.*

l'effraction s'est faite par le mot "possédé". Avec ce mot et avec les scènes infantiles, transférentielles ou d'autres scènes plus secondarisées qui y étaient associées et qui se sont imposées dans le cours de mes pensées, qui ont délié les associations existantes et les constructions propres à cette analyse, et sont devenus secondairement matériaux pour la reconstruction d'autres scènes infantiles de la patiente. La disponibilité aux manifestations disruptives de *l'Einfall* donne à l'attention flottante sa compétence. La capacité d'évaluer les facteurs dynamiques et économiques en jeu dans la situation, quand il s'agit de la surface psychique de la vie de représentation du patient, on l'a dit, est le tact ; quand elle est une palpation régressive vers l'intérieur de la psyché de l'analyste et acceptation de son déchirement, s'agit-il encore de tact ?

Pour conclure, je parlerai d'une des difficultés rencontrées pour cet exposé. J'avais d'abord considéré le tact comme un obstacle à l'analyse, puis en l'envisageant sous l'éclairage de la résistance il a changé de valeur. Son entrée sur la scène psychique de l'analyste, dans l'écoute flottante a produit une modification.

Il n'est pas rare qu'en analyse, dans son histoire et dans les cures, la difficulté devienne résistance. À condition de ne pas se laisser méduser, figer dans une attitude, de tact par exemple, face aux manifestations de la déliaison que sont la rupture et la perte de contact.

Le texte écrit en 1916 pour le journal hongrois s'intitulait "Une difficulté de la psychanalyse". Dix ans plus tard Freud l'avait repris presque intégralement, en français, sous le titre "Résistances à la psychanalyse". Guy Rosolato, en 1979 a retrouvé l'histoire de la parution de ce texte en France, pour les psychanalystes français.

En prenant modèle sur le transfert qui a d'abord été considéré comme un obstacle, on sait que la résistance signe le retour du refoulé et de la lutte défensive contre ce retour. Mais on sait aussi que, dès les *Etudes*, Freud a repéré des résistances d'un autre ordre. D'abord, forme de répulsion au devenir conscient imputé au refoulé lui-même, puis, très clairement dans *Analyse sans fin*, *analyse avec fin*, texte dialogue avec Ferenczi, la pulsion de déliaison, la pulsion de mort, est reconnue comme ce qui nourrit cette résistance radicale. Une résistance qui vise toutes les liaisons.

C'est ainsi que le tissu associatif est traversé par des incidences venues d'autres sources. Parce que le langage les porte à la conscience, pour une part, mais pour une part seulement, elles peuvent se lier transférentiellement. L'autre part œuvrera dans une activité de déliaison qui ne sera pas nécessairement destructrice.

Quand l'activité associative s'accroît, quand Eros, ainsi, gagne du terrain, n'est-ce pas la chance qu'ouvre l'analyse, la chance, selon des mots déjà écrits et déjà empruntés, la chance de faire parler le destin ?

# Sur le bord de la touche

Jean-Michel Lévy

Pour la plupart des tableaux, le cadre est un écrin, entourage d'une scène ou d'une figure, si abstraite soit-elle. Le cadre est un bord, une bordure. Mais certains tableaux pourtant se distinguent en ceci que leur bord est peint comme bord. Daniel Arasse nous invite à regarder de plus près ce qui se passe sur ces bords peints comme bords, en nous prédisant d'y trouver des surprises. Et de citer en exemple la *Pieta* de Giovanni Bellini, où sur son bord peint, une goutte de sang de la main du Christ est tombée sur la signature du peintre et plus précisément sur son prénom, Giovanni. De plus, et de façon unique dans son œuvre, Bellini a inversé l'ordre de sa signature, ce qui dans la composition du tableau situe son prénom, Giovanni, du côté où se trouve St Jean soutenant le corps du Christ, St Jean c'est-à-dire San Giovanni, et Arasse de souligner que «c'est sur ce bord que le tableau, se présentant comme représentation, trouble la transparence de la représentation et exerce un effet d'affect extraordinaire»<sup>1</sup>. C'est la touche du peintre qui révèle sur le bord cet intime méconnu du tableau. La touche des analystes, c'est peut-être le tact. Un tact qui serait toucher juste parce qu'il est juste au bord du toucher, une touche qui révèle parce que sa mise en tension du toucher aux bords peut offrir un acheminement vers la parole.

«À partir de maintenant, l'analyse va commencer, je ne vous serrerai plus la main. Ce serait hypocrite les jours où je serai en colère contre vous.» «L'analyse va commencer», elle situe un début qui peut renvoyer à la mise en acte d'un certain dispositif spatio-temporel, financier, et à l'invite à une parole associative.

Et ces entretiens dits «préliminaires», faut-il les penser en dehors, dans un avant l'analyse ?

« Je ne vous serrerai plus la main » est un énoncé placé sous le signe ambigu de la négation et maintenant, malgré tout un passé, celui où elle me serrait la main, peut-être déjà le passé de l'analyse, analyse en jeu dans son engagement même.

C'est en pensant à « ne me serre plus la main » que m'est venue à l'esprit la formule que Jean nous transmet : «*Noli me tangere*». Parole de Jésus ressuscité à Marie-Madeleine qui l'a reconnu et alors qu'elle veut le toucher. Une scène illustrée par de nombreux peintres et très souvent dans une atmosphère nimbée de séduction. Des regards captés l'un par l'autre. Des mains qui se frôlent à l'extrême limite du toucher. Et une parole que l'on n'entend pas mais qui résonne : «ne me touche pas, mais va porter la parole.» Un instant limite, un espace des limites du toucher et de la parole. Peut-être une zone de tact. La séduction, le re-suscité, le toucher et la parole, ce sont là les ferments de l'analyse. Et c'est afin de proposer des repères, pour que l'analyse opère, que Freud a énoncé pour les analystes, règles, indications et recommandations. Entre l'obéissance aux prescriptions freudiennes ayant force de tabou, tabou qui pourrait parfois s'incarner dans une notion comme celle du cadre (notion post-freudienne), entre cette obéissance trop bornée et l'analyse dite «sauvage», un espace reste possible, celui du déploiement singulier de chaque analyse.

La possibilité de ce déploiement est en partie liée à l'équation personnelle de l'analyste, à ce qu'il a pu lui-même traverser dans son aventure analytique, dans sa formation et avec ses patients. Tout ce qui touche à cette notion de cadre pour l'analyste résonne vivement au début de sa pratique

<sup>1</sup> D. Arasse, "Quelques déclics personnels", *Histoires de peintures*, Denoël, 2004, p. 206-207.

avec ce qu'il a lui-même vécu dans son analyse ou ses contrôles. Et peut-être que c'est justement dans ce rapport au cadre que des vestiges ou les transferts actuels prennent force de loi : mon analyste, mon contrôleur «fait», «faisait comme cela». De cela, la résistance de l'analyste peut se repaître au détriment de la question du patient. Si la notion de cadre a pris tant d'ampleur dans la littérature analytique, cela ne tient pas seulement à l'accroissement de la prise en traitement de patients dits limites ou psychotiques, mais aussi au fait que dans toute analyse le cadre peut ne plus bien cadrer et devenir un transfert difficile à analyser. Là où l'on sent à travers les manquements au cadre, les agirs, que quelque chose d'intime est touché, nous touche, et reste hors du champ associatif. Parfois comme des points morts ou des angles morts (selon l'expression de J. André). Alors s'ouvre la question de la figurabilité et de la symbolisation se jouant sur les bords, aux limites, en termes spatiaux, de frontières, de territoires.

Dans «L'engagement du traitement», Freud dénonce une cloison, un clivage qu'effectuent les patients entre une séance dite «officielle», celle de la séance sur le divan et une séance que Freud nomme «intime», qui se joue sur les bords, aux marges de la séance officielle, lieu d'une liberté d'expression de l'intime mais qui pourrait rester en dehors de l'analyse, du fait du clivage. C'est pourquoi Freud recommandait aux analystes de s'empressement de ramener le matériel de la séance intime dans la séance officielle, de réduire le clivage. Le matériel de la séance intime, ce n'est pas exclusivement et nécessairement du verbal soustrait au moment du divan, ce peut être aussi ce qui se manifeste de façon très répétitive «sur» le cadre à travers notamment le temps et l'argent. Et dans le registre qui va de l'insistance de l'analyste à rappeler la nécessité de leur respect, aux tentatives pour que le patient interroge enfin cela, cela qui a trait à cet intime peut rester intact, sans connexion, et ne pas être vraiment ramené dans l'analyse. Et cette résistance peut trouver un allié en la per-

sonne de l'analyste à travers le clivage qu'il peut effectuer en pensant le cadre comme une notion transcendante ou un commandement de Freud-Moïse, alors qu'il est lui-même celui qui offre un cadre, le supporte dans un héritage goethéen de Freud. Nous le savons, la résistance fait problème depuis le début. Le modèle hystérique de la «*talking cure*» rencontre rapidement chez Freud lui-même des limites : «Les diverses formes de maladie traitées par nous ne peuvent être guéries par une seule et même technique.»<sup>2</sup> Quelle est la conduite à tenir dans les formes graves de la névrose phobique ou obsessionnelle ? La conduite à tenir, ce qu'il conviendrait de faire, c'est toujours ce que convoque la résistance, avec la tentation possible de l'acte pour la contrer.

Deux des analystes les plus importants après Freud ont cherché à théoriser cette question : Ferenczi avec la technique active puis l'élasticité de la technique, et Lacan avec la scansion. Mais revenons tout d'abord au rapport entre cadre et processus analytique. «Le cadre, cette condition nécessaire du processus, dont on ne sait si elle est intra ou extrinsèque», nous dit J.-L. Donnet.<sup>3</sup> À la suite de Jean Laplanche, je pense que l'instauration du cadre engage le processus. Les deux sont liés *in statu nascendi*. Le cadre et ses éléments sont, dans l'engagement, sexualisés, pour l'analyste et l'analysant. Ce serait la cure comme baquet avec ses deux faces, externe d'auto-conservation et interne, creuset du sexuel, qui offrirait en le circonscrivant, un espace interne, une possibilité d'analyse de l'infantile. Je me souviens de Wladimir Granoff racontant qu'à l'issue des entretiens préliminaires, il s'était laissé entraîner par sa patiente dans une discussion sur le tarif des séances, alors que l'engagement de l'analyse semblait convenu. C'est la possibilité même de l'analyse qui lui sembla compromise, et il déclara à son ex-future analysant qu'il pensait à cause de cela ne plus être en mesure de conduire son analyse et qu'il était préférable qu'elle l'engage avec un autre analyste. On peut penser que cela

---

<sup>2</sup> S. Freud, "Les voies nouvelles de la thérapeutique analytique", *La technique analytique*, PUF, p. 139.

<sup>3</sup> J.-L. Donnet, "Le Divan bien tempéré", *Pouvoirs*, NRP, n° 8, p. 28.

aurait pu s'analyser pendant l'analyse. Et peut-être que non. Je connus pour ma part l'expérience suivante : la veille de sa première séance « officielle », un patient me téléphona pour me prévenir qu'il ne pourrait me payer le lendemain sa première séance. Très embarrassé, je ne savais quoi répondre, ni même s'il fallait répondre. Cherchant à me sortir de ce qui me semblait une chausse-trappe, je me drapai dans ma dignité d'analyste, me disant *in petto* : on analysera ça, et mes seules paroles furent donc : « à demain ». Je cherchais sûrement une protection dans le cadre futur de l'analyse, ceci dans le temps même où devant l'énoncé de son manque d'argent, je lui renvoyai un « deux mains » mon cher, je signe des deux mains et, aux innocents les mains pleines et l'analyse au vide du pas grand chose. C'est ainsi que notre prévenance réciproque dans l'engagement de la cure fit échouer la prévenance qui soutient l'analyse. C'est dans "Remémoration, répétition, et perlaboration" que Freud évoque la prévenance : « Lorsque le patient fait preuve de suffisamment de prévenance pour respecter les conditions du traitement nous réussissons régulièrement à donner à tous les symptômes de sa maladie une nouvelle signification transférentielle et à remplacer la névrose ordinaire par une névrose de transfert qui peut être guérie par le travail thérapeutique.<sup>4</sup> » Cette prévenance du patient pour qu'elle puisse s'opérer doit rencontrer justement un « C'est comme ça et pas autrement » ; c'est comme ça nous dit Freud pour le temps et l'argent. D'ailleurs, comme le note justement J.-L. Donnet parlant du cadre dans *Le divan bien tempéré* : « Sa justification raisonnable est toujours reçue consciemment ou inconsciemment comme une rationalisation, visant à prévenir le reproche d'imposer ou à interdire le plaisir d'une soumission<sup>5</sup>. » C'est d'autant plus « comme ça » qu'effectivement le cadre n'est pas neutre. Comme si le sexuel pouvait être absent de la question de l'ar-

gent, du temps, et de leur énonciation par l'analyste. Le cadre offre d'emblée un lieu de dépôt privilégié. Il peut envahir l'espace de l'analyse à travers des soubresauts, hoquets plus ou moins permanents, les absences, non paiements, retards... Il peut être silencieux. On n'en parle pas. Il peut se transformer en mausolée ou en crypte. Donnet suggère que l'absence de remise en question du cadre pourrait entraîner le risque d'une analyse indéfinie. Dirions-nous, infinie ?

Le questionnement suscité par José Bleger sur le cadre analytique, classiquement décrit depuis comme ce qui correspond aux constatations d'un phénomène, d'une méthode ou d'une technique qui rend possible le processus à l'intérieur du cadre, ce questionnement se fonde en partie sur la position de l'analyste, ses réponses. Quel processus est alors mis en jeu, « différent » dit Bleger, « quand le cadre parfois de façon permanente, d'autres fois discontinue, de simple arrière-plan d'un ensemble, d'une *gestalt*, devient figure, c'est-à-dire un processus ? »<sup>6</sup> Mais c'est là où se manifeste ce qui pousse l'analyste à intervenir d'une façon particulière. Je le cite à nouveau : « chaque fois que viennent à se produire des « défauts » dans le cadre, nous avons toujours tendance à le maintenir ou à le restaurer à coups d'interprétation », et, *last but not least*, « c'est là une attitude tout à fait différente de celle que nous adoptons à l'intérieur du processus analytique. »<sup>7</sup> Une attitude tout à fait différente, serait-ce là l'expression d'un possible clivage chez l'analyste ? Le cadre dans la théorisation que propose Bleger renverrait au non-moi, comme partie indifférenciée qu'il lie à la notion de symbiose primitive, ce cadre serait différent du cadre du moi dont il serait séparé par clivage. Ce point me paraît particulièrement important : par clivage et non par refoulement. Ce cadre qu'apporterait le patient et qui vient se lover dans le cadre de l'analyse, l'analyste, nous dit Bleger, « doit l'accepter, justement parce que c'est là où se

---

<sup>4</sup> S. Freud, "Remémoration, répétition et perlaboration", *OCF*, tome XII, p. 194.

<sup>5</sup> J.-L. Donnet, op cit, p. 25.

<sup>6</sup> J. Bleger, "Psychanalyse du cadre psychanalytique", *Crise, rupture et dépassement*, Dunod, p. 256.

<sup>7</sup> J. Bleger, op cit.

trouve son méta-moi, là où la symbiose primitive non-résolue se trouve ramassée. Et c'est pourquoi le cadre doit être analysé, et c'est là que l'analyse se heurte à la plus grande résistance parce qu'il ne s'agit plus de ce qui a été refoulé, mais de ce qui a été clivé, jamais symbolisé»<sup>8</sup>. Ce qu'indique Bleger comme symbiose primitive non résolue, j'aurais tendance à le penser comme présence en soi de quelque chose d'excitant de l'autre, et qui comme il le dit, n'a pas connu le destin du refoulement, ni d'aucune symbolisation, et se trouve maintenu séparé par clivage. Clivage présent chez le patient, mais aussi, nous l'avons évoqué, potentiellement présent chez l'analyste, «une attitude tout à fait différente». Des termes qui renvoient évidemment à l'article de Freud sur le clivage, la coexistence de deux attitudes tout à fait différentes. La mise en jeu du cadre peut être le signe de quelque chose qui émerge sans pouvoir être pris dans le processus dit «classique», celui de l'écoute du discours dans un jeu transférentiel essentiellement fondé sur refoulement/retour du refoulé. Là, se pose la question du clivage. La situation de réouverture que propose la cure peut offrir la possibilité de reconduire transférentiellement le clivage interne de l'analysant à travers le clivage cadre/processus. Clivage présent non seulement en fonction d'une psychopathologie particulière mais peut-être aussi en fonction du degré de régression possible dans toute analyse de névrosé qui remet également en jeu ce qui a échappé au destin du refoulement et de la symbolisation, même partielle.

Je me réfère ici au travail de Jean Laplanche, qui reprenant dans le cadre de sa théorie de la séduction généralisée l'idée de Christophe Dejours d'un inconscient clivé, nous propose la notion d'inconscient enclavé, c'est-à-dire d'une part de l'inconscient qui n'a pu se constituer comme inconscient sexuel à proprement parler, c'est-à-dire n'a pu connaître le destin d'aucun refoulement. Le cadre, l'analyste offrant le cadre, ce pourrait être un lieu privilégié répétant la ligne de clivage originelle, celle qui tend à maintenir séparés, enfouis, encryp-

tés, enclavés les messages compromis de l'autre qui n'ont pu être traduits, même partiellement. Cette difficulté pouvant résulter d'un empêchement interne comme la nature paradoxale d'un message ou parce que la violence de l'autre rend impossible toute tentative de traduction. Un empêchement à penser, pour l'analyste aussi.

À travers certains agirs concernant le cadre, ce que l'analyste peut ressentir, c'est un message dont l'adresse transférentielle est obscure, dont le sens est opaque et qui apparaît comme délié des chaînes associatives. Excité, sidéré, découragé devant la répétition des mêmes manifestations, l'analyste passe en revue l'histoire du patient, l'histoire de l'analyse, à la recherche d'un indice, d'une figuration possible. Une violence est ressentie par l'analyste qui peut le pousser à intervenir activement, pour maintenir ou restaurer le cadre, effectivement cela peut être «à coups» d'interprétations, dont il peut ressentir parfois au moment même où il les profère leur nature défensive et surmoïque. D'où peut-être le succès d'une formule comme «les attaques contre le cadre». Rien ne va vraiment. Tout pourrait aller. Le sens est mis à mal, comme si rien ne pouvait se symboliser, même se figurer. Green a bien décrit cela, bien sûr en évoquant les états-limites et la fonction symbolisante de l'analyste. Mais ce qui se trouve si exacerbé dans certains cas, ne se retrouve-t-il pas, peu ou prou dans toute analyse ? La dimension de la régression et la désexualisation, au sens d'Eros, qu'elle entraîne, alimente la compulsion de répétition, celle de la pulsion de mort, pulsion sexuelle de mort. Ce sexuel délié en panne de travail psychique cherche au moins une limite pour rester supportable : ce peut être tout bord, niche que le cadre, ou l'analyste subissant lui même le clivage, va lui offrir. Analyste qui peut être tiré vers ce qu'on doit faire, ce qui se fait pour préserver, maintenir le cadre comme garant du processus. La technique peut s'offrir à l'analyste comme soutien et garant des limites de l'analyse, sa survie, au risque de susciter dans cette contention même, au nom de la loi, un *acting* de l'analyste porté par la dimension

---

<sup>8</sup> J. Bleger, op cit., p. 270.

sado-masochiste souvent suscitée dans ces cas. Je renvoie au questionnement de Ferenczi évoquant pour l'analyste la tentation du sadisme dans la technique active et celle du masochisme qu'il dénonce dans «L'élasticité de la technique analytique». Contenir, mais surtout tenter de «ramener» ce qui s'exprime, parfois sans figuration, n'est-ce pas là aborder cette zone obscure du travail de l'analyste ? Il est notable que ce soit dans son texte sur l'analyse dite «sauvage» que Freud évoque «une insaisissable qualité qui exige un don spécial» : il parle du tact. Comment toucher à ce qui du patient nous touche, en le touchant autrement pour lui donner une possibilité de symboliser, de traduire ? Du toucher au tact, vous entendez dans l'insistance de ces mots la question d'un contact privilégié dont la formule freudienne que j'avais relevée, de ramener dans la séance ce que le patient tentait de cliver, cette formule était porteuse d'un geste, celui de l'analyste. «Ramener» fait le lien entre la main et la parole. On touche ici à une problématique sensible car l'on sait bien que l'on peut parler avec les mains. Quand les mots ne viennent pas c'est souvent la main qui supplée. La main dans l'analyse. C'est toute une histoire. Des histoires.

La main incitante de Freud sur le front de ses patients, pour inciter à se souvenir. Seulement incitante ? Excitante aussi. Théoriquement, la main intervient avec la question de la résistance : forcer à se souvenir. C'est la tentation de l'acte pour contrer la résistance. C'est aussi la tentation de l'acte tout court, cela donnera la règle de l'abstinence. Ne pas coucher, ne pas embrasser, et la main ? à partir de quand ou de quoi toucher n'est pas sexuel ? Et le tact ? Généralement le tact séduit. De par son aspect mystérieux, insaisissable, qui va du «don» jusqu'à une dimension mystique que Freud craint de voir occuper la place. La dimension mystique est-elle autre chose que la séduction ultime, divine ? C'est pour cela que, comme le propose Freud, ne faut-il pas dépouiller le tact de son cara-

ctère mystique, c'est-à-dire évoquer la mort et le sexuel ? Les évoquer, les mettre en mots, en circulation, ne pas rester englué dans la séduction et la jouissance du tact. Ferenczi porté par son équation personnelle, mais aussi par la passion de l'analyse (une analyse transgressive, mais peut-elle intrinsèquement être autre ?), Ferenczi cherche à nous parler de cette zone mal cadrée. Je le cite dans «Elasticité» : «En restant en même temps, à tout moment, attentifs à la force de la résistance, il ne nous sera pas difficile de prendre la décision de l'opportunité d'une communication et de la forme qu'elle doit revêtir. Ce sentiment (le tact) nous gardera de stimuler la résistance du patient inutilement ou intempestivement... Une pression à cet égard si elle est dénuée de tact fournirait simplement au patient l'opportunité ardemment désirée dans l'inconscient de se soustraire à notre influence.»<sup>9</sup> Influence analytique à laquelle il s'agirait de se soustraire, tout ou partie. Le territoire du tact, entre l'opportunité d'une communication et l'opportunité offerte au patient de se soustraire à l'analyse : le tact dans l'entre-deux. Ce que Granoff dans «Cure et *care*» note : «L'espace de notre travail ne peut être qu'un entre-deux.»<sup>10</sup> Cet entre-deux, de la confusion des langues, de la juste pression, Ferenczi et ses héritiers ont été amenés à l'habiter sous une forme qui justement convoquait la main. Dans *Lacan, Freud et Ferenczi*, Granoff évoque Balint, s'adressant à un auditoire de jeunes analystes et leur disant : «Quant au contact physique, vous pouvez y aller.» Granoff raconte qu'il se moquait d'eux et qu'il rajoutait : «alors vous non plus vous ne touchez jamais à vos patients ?»<sup>11</sup> J'ai pour ma part entendu Granoff s'adresser à nous jeunes analystes, et évoquer la main «apaisante» qu'il posa sur le ventre d'une patiente, visant la zone que dans son corps il craignait de voir flamber. L'interdit du toucher dans l'analyse a pris force de tabou. Ce qu'on ne doit pas faire. Que ce tabou soit transgressé là où la technique vient rencontrer la limite

<sup>9</sup> S. Ferenczi, "Elasticité de la technique psychanalytique", in *Psychanalyse IV, Œuvres complètes*, Payot, p. 55.

<sup>10</sup> W. Granoff. "Cure et *care*", in *Le Désir d'analyse*, Aubier, p. 196.

<sup>11</sup> W. Granoff, "Les enjeux et les conséquences", in *Lacan, Ferenczi et Freud*, Gallimard, p. 131.

de la résistance, c'est ce à quoi les plus grands théoriciens après Freud se sont affrontés, et c'est le scandale de leur mise en acte, même si pour certains on a tendance à cliver, à préserver leur théorie qui resterait, elle, intacte. Charles Melman, parlant de la question de la main dans la cure, nous dit : « Ferenczi on le sait n'a pas résisté à cet appel et Lacan non plus quand, à bout d'arguments en fin de parcours, il lui est arrivé de frapper. On peut interpréter cette intervention active comme le souci de témoigner que Dieu (ou l'analyste vieillissant) n'est pas si mort que nous le croyons, que sa main ou son poing peuvent encore crever le décor et surgir sur la scène. »<sup>12</sup> Quel programme ! On le sait depuis Freud combien cette question de la mort est prégnante dans la cure de l'obsessionnel, ce dont témoigne aussi la version hegel-lacanianne de la question. L'obsessionnel attend la mort du maître pour vivre. Cette attente dans la cure qui peut s'éterniser sans changement, se confondre avec les murs, le cadre ritualisé lieu privilégié de la résistance. Ce à quoi Freud répond que « la technique consiste en pareil cas à attendre que le traitement lui-même soit devenu compulsion et à se servir de cette compulsion contre la pulsion morbide. »<sup>13</sup>

Attendre, c'est ce à quoi Freud indique généralement qu'il faut se tenir en maintenant la situation de refus. Attendre, et pourtant il fixe un terme à l'analyse de l'homme aux loups. Attendre, et s'élevant contre une attente vouée à un prolongement infini de la résistance, c'est à cet endroit que Lacan se propose d'intervenir. Pour Lacan, l'analyste n'attend pas, en opposition à l'obsessionnel qui attend la mort du maître, et c'est pour lui le fondement des séances à durée variable qu'il justifie par l'effet que cette intervention, ce geste, est censé produire. Je le cite : « Comment douter dès

lors de l'effet de quelque dédain marqué par le maître pour le produit d'un tel travail ? La résistance du sujet peut s'en trouver déconcertée. »<sup>14</sup> Ce geste qui manifeste le dédain (on est loin du tact mondain) suspendrait-il le geste qui viendra plus tard : frapper ? La réponse du patient, le surgissement d'un fantasme de grossesse et sa résolution par césarienne est-elle seulement induite par la main impériale de Lacan ou prend-elle en compte la main du chirurgien analyste, celui auquel Freud lui-même se réfère, qui même s'il porte des gants, n'en prend pas quand il s'agit d'inciser ou d'appeler un chat un chat ? Si l'impatience de Lacan à voir son patient accoucher d'une parole « vraie » le conduit à intervenir, sa mise en acte touche aux limites, y compris aux limites de la neutralité de l'analyste : « ce non agir a sa limite où il n'y aurait pas d'intervention : et pourquoi le rendre impossible en un point ainsi privilégié ? »<sup>15</sup> Dénonciation d'un « fuero » dont pourrait se rendre complice l'analyste et ouverture d'une porte sur cet espace auquel Freud rappelle toujours la nécessité d'y être vigilant : la marge de manœuvre de l'analyste pris entre ce qu'on ne doit pas faire, et ce qu'on devrait faire pour que la cure ne s'enlise pas, pour que le patient accouche d'une autre parole. « Le tact, chez Lacan, est inséparable d'une pensée de l'acte. Sa pratique est la mise en acte d'un style qu'il théorise comme désir d'analyser en ne cédant pas sur son désir éventuellement, au prix d'actes, actes de coupure du champ associatif, la scansion de signifiant qu'il fonde sur sa théorie où la parole est un acte. Et si le sujet de l'inconscient peut se manifester tout autant, sinon plus, par un acte, qu'est ce qui peut permettre dans le champ de l'analyse, que se distinguent passage à l'acte et parole ? »<sup>16</sup> Acte de parole, parole en acte, entre acte et parole, serait-ce cet insaisissable, le tact, ? À l'évoquer pour par-

<sup>12</sup> C. Melman, *Le discours psychanalytique* 11, p. 5.

<sup>13</sup> S. Freud, "Les voies nouvelles de la thérapeutique analytique", *La technique psychanalytique*, PUF, p. 139-140.

<sup>14</sup> J. Lacan, "Fonction et champ de la parole et du langage", *Les Ecrits, Seuil*, p. 315.

<sup>15</sup> J. Lacan, *op cit*, p. 314.

<sup>16</sup> J'emprunte en les condensant ces réflexions au "Temps de l'acte" de P. Guyomard dans sa postface d'*Un Savoir qui ne se sait pas*, de M. Mannoni, Denoël.



ler de la création d'un espace d'émergence de la parole et c'est la figure d'Artémis qui apparaît. Une nouvelle fois trompée, Héra poursuivait de sa colère Leto, enceinte de Zeus, et elle menaçait de ruine quiconque se risquerait à l'accueillir pour qu'elle accouche. Leto errait donc, en proie à une grossesse interminable. Terre aride, île pauvre, Delos ne craignait pas la colère d'Héra, elle ne risquait pas d'être privée de ce qu'elle n'avait pas. C'est pourquoi elle put proposer sa terre de délivrance à Leto pour qu'enfin elle accouche, d'Artémis et d'Apollon. Artémis/Diane si chère à Freud dont le texte historiographique paru dans *Varia* m'a toujours été énigmatique. Que nous dit Freud ? Laurence Kahn dans son commentaire «Les immortelles»<sup>17</sup> a bien montré ce qui s'y énonce des figures du transfert, juste avant le texte sur l'amour de transfert. Figures maternelles, ce qui est piquant quand on sait l'aversion que Freud professe à l'égard du dit transfert maternel. Et à propos de transfert il convient de souligner chez Artémis sa fonction essentielle de passeuse. Elle aide à franchir les limites tout en les garantissant, que ce soit dans son rôle de maîtresse des accouchements, puis dans l'accompagnement des enfants jusqu'au seuil de l'adolescence où elle préside à leur passage à un statut d'adulte, ou que ce soit dans le domaine de la chasse ou de la guerre où elle veille au respect d'un art réglementé en intervenant quand la sauvagerie est sur le point de l'emporter. Artémis est déesse de la fécondité, mais pas seulement, chasseresse elle est aussi déesse du monde sauvage, mais elle n'est pas sauvagerie, même si son courroux peut l'amener à décocher des traits mortels. Jean-Pierre Vernant dans «Artémis ou les frontières de l'autre» nous montre bien que sa place se situe aux confins, bordures, limites indécises entre les terres cultivées et les terres sauvages. Son action à cet endroit évidemment nous intéresse. Je cite Vernant : «C'est toujours comme divinité des marges qu'opère Artémis avec le double pouvoir de ménager entre sauvagerie et civilisation les nécessaires passages,

et de maintenir strictement les frontières au moment même où elles se trouvent franchies.»<sup>18</sup> Figuration possible du tact de l'analyste pris entre le risque de la transgression des règles et le devoir de transgression interne pour offrir la possibilité d'un passage. Grande est la Diane des Ephésiens. Ephèse lieu de rencontre d'Artémis et de Marie. Mais à Ephèse, Marie n'est pas seule, Jean l'accompagne. Jean, celui qui met en tension le geste et la parole : «*Noli me tangere*.» Ne pas toucher névrotiquement, nous dit Freud dans *Totem et tabou*, c'est ne pas entrer en contact : «Tout ce qui dirige les pensées sur ce qui est interdit et suscite un toucher par pensée est aussi interdit que le contact corporel immédiat.» Alors, toucher ou ne pas toucher. Y toucher ou ne pas y toucher. Le risque de la soustraction du patient (Ferenczi), le risque de l'explosion, de la décompensation psychique ou somatique (Je renvoie ici à la discussion entre François Gantheret et Danielle Margueritat pendant la journée sur *Les embarras de la régression*). Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'en médecine un «*noli me tangere*» était le nom employé pour certaines tumeurs dont on pensait qu'il valait mieux ne pas y toucher, si on ne pouvait opérer leur ablation totale, de crainte d'exciter leur activité. Une zone à risques, toute la question du tact pour rendre analysable.

Il était toujours au bord. Au bord de tomber encore et encore. Au bord d'une catastrophe. Partout dans sa vie. Dans son travail, dans ses relations amoureuses, dans son corps. Il se mettait en péril, prenait toujours le risque qui le faisait basculer, et là dans sa chute, il trouvait toujours une main secourable qui le rattrapait, une main salvatrice. Et ça recommençait. Une autre main évoquée, maternelle, séductrice, agissant dans une proximité corporelle dont il s'étonnait qu'il l'eusse tolérée si longtemps. Pendant son enfance, cette main envahissante lui fit aussi cruellement défaut. Longtemps hospitalisée, sa mère le laissa sans mots d'elle, dans un désarroi dont l'analyse témoigna dans un ressuscité où je vis arriver en

---

<sup>17</sup> L. Kahn, "Les immortelles", in *NRP*, n°45, *Les mères*, PUF.

<sup>18</sup> J.-P. Vernant. "Artemis ou les frontières de l'autre", *La mort dans les yeux*, Pluriel, p. 24.

séance, dans l'accoutrement décrit dans ce souvenir qu'il avait maintes fois évoqué, je vis le petit garçon seul, triste, entrant dans sa nouvelle école, sa mère si loin. En même temps il ne se lassait pas de me conter dans une grande excitation et souvent crûment ses aventures sexuelles. Et c'est alors que survint son absence aux séances, longue, sans un signe, sans un mot. Je pensais évidemment au renversement en activité de la situation subie. Trois semaines... J'étais inquiet : dépression, passage à l'acte, que se passait-il ? Je tentais de m'interroger sur les éléments transférentiels, le sexuel infantile mis en jeu. Rien, Artémis ne dissipait pas l'épais brouillard. Et j'attendais, de plus en plus difficilement, mon envie d'agir me gênait. À une envie de l'appeler s'opposait en moi une règle «technique» qui disait d'attendre, de ne pas manifester mon désir. Et c'est un bord qui m'offrit un compromis. La question de la vacance rencontra celle des vacances, les miennes à venir, dont les dates ne lui avaient pas été précisées, je lui adressais cette information en évoquant aussi son absence et en lui signifiant que je l'attendais au retour des dites vacances. Il y était. Il me parla de la main secourable qui s'était manifestée : qu'il attendait. L'analyse se poursuivit, avec toujours des absences, et pour moi les mêmes questions, le même brouillard. Mon désir de parler du tracé causé par cette cure rencontra l'offre de parler à des collègues dans un cadre dit technique. L'occasion était belle. On m'aiderait à dissiper la brume. On me renverrait des choses. Une présence. Ce fut d'abord ma déception du retour tant «attendu». Et pourtant sur le bord. Sur les bords. Au sortir de la réunion, un collègue me glissa : «Quand même tu exagères, caviarder un vers de Racine.» J'avais en effet cité ce vers qui m'était venu en réfléchissant à cette cure : «...de quelle amour blessée, vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée ! » Il m'avait paru «naturel» de repousser le début, «Ariane ma sœur», puisque je parlais de mon patient, mais en gardant à mon insu le féminin de «blessée, laissée». Je ne saisissais aucunement, «l'attente de ma sœur Anne», et donc encore moins «la main de ma sœur», ni qui était le zouave. Il continuait à s'absenter. Je m'autorisais

parfois à l'appeler. Il revenait, me remerciait de l'avoir appelé, disant qu'il répétait toujours les mêmes erreurs, qu'il fallait que ça change, en somme qu'il essaierait d'être un bon petit garçon. Il revenait, il payait intégralement les séances manquées. Et ça recommençait sans que rien n'éclaire vraiment ce qui transférentiellement se répétait dans l'absence. Cela me souciait, je pensais beaucoup à son analyse. Et c'est ainsi qu'un jour, je me mis à penser son absence comme un trop de présence. Me vint alors en tête ce que m'avait suggéré la patiente qui ne voulait plus me serrer la main, *noli me tangere*. Voilà ce qui ne se disait pas. Que la main qui sauve, qui ramène, et la main séductrice, c'est la même main. La main séductrice était présente dans l'analyse mais pas pensée transférentiellement dans l'absence. C'est-à-dire là où il retrouvait sa mère absente qui continuait à le toucher dans le même temps où il rejetait sa présence. *Noli me tangere* : il fuyait ma main tout en l'appelant, ce à quoi je répondais en l'appelant pour le ramener, lui, dans l'analyse. Il arriva après une nouvelle absence. Celle-ci m'avait irrité plus qu'elle ne m'avait inquiété. Un passage s'ouvrait en moi : de sa survie toujours en jeu à ma survie. Un souvenir de Freud évoquant la survie financière de l'analyste. Être payé, le «C'est comme ça» de Freud, comme condition de l'analyse du sexuel. À quoi ne touchais-je pas ? Il revenait et il payait toujours ses séances manquées, intégralement. De ça on n'en parlait pas. Ce jour-là en fin de séance, il payait les séances dues, commentant que c'était quand même rageant de payer pour des séances auxquelles il n'était pas présent. Sur les «bords» de la séance, la séance intime, je lui fis la remarque que «même s'il ne venait pas à ses séances, il pouvait quand même les payer en temps.» Ma phrase nous laissa surpris, à cause du trouble spatio-temporel qu'elle induisait, et peut-être surtout troublés par la mise en contact de ce qui restait séparé. «Quand même», l'argent sexualisé en temps dans le transfert. Put alors s'exprimer sa jouissance à l'idée que je l'attende quand il sait, lui, qu'il ne viendra pas et aussi l'idée de la punition que je pourrais lui donner, ramenée dans un souvenir d'enfance où son père,

inquiété de par son absence, finit par le trouver occupé à des jeux de mains avec un autre garçon. Son père le fessa, sans dire un mot. C'est transférentiellement, quand j'ai cessé de vouloir le toucher notamment à travers l'absence où s'exacerbait l'excitation, que j'ai pu toucher à quelque chose qui s'ouvrait à l'analyse. Ouverture au surgissement d'un fantasme de scène primitive qui rouvrait pour lui la question de son choix d'objet sexuel. D'autres bords possibles, ceux où Ariane avait été laissée. Sur le bord de la touche. Comme dans le tableau de Bellini, dans l'analyse apparaît sur le bord un détail, un nom, une signature,

«Ariane ma sœur». Mais ce détail est maintenu sur le bord de la touche, ce qui laisse en place le clivage alors que le jeu associatif frayait un premier passage. De l'absence à l'attente, de ma sœur Anne à sa main, au toucher. Car pour déjouer l'action du clivage, il fallut une autre touche, dans le transfert, pour ramener le séparé dans l'analyse. Et là où Ferenczi nous dit que face à la résistance c'est tout de même l'empathie qui guide et soutient le tact, je dirais plutôt que le tact émane d'une déprise de la force conservatrice de l'empathie ; il est une touche, un effet qui remet en jeu ce qui était resté sur le bord de la touche.

# *La règle du jeu*

Philippe Valon

Blanche de la Force a peur. Née sous le signe de la terreur, sa vie est une succession de terreurs. D'abord celle de sa mère : en 1770, au soir du mariage du Dauphin, elle est molestée dans son carrosse au cours d'une émeute, et meurt le soir même en donnant naissance à Blanche. Vingt ans plus tard, épuisée par sa lutte contre la peur, Blanche souhaite entrer au Carmel. Pour être admise comme postulante, elle a un entretien avec la Mère Prieure, pendant lequel se noue une relation très intime. Vers la fin de leur conversation, impressionnée par les paroles de la Prieure, Blanche pleure, mais cela ne brise pas l'élan qui la porte vers le Carmel, dit-elle. "Cet élan, il faudrait le modérer sans le briser. Croyez-moi, c'est une mauvaise manière d'entrer dans notre Règle que de s'y jeter à corps perdu, ainsi qu'un pauvre homme poursuivi par des voleurs", lui répond la Prieure. Blanche admet : "je n'ai pas d'autre refuge en effet". Alors la Prieure s'emporte : "notre Règle n'est pas un refuge. Ce n'est pas la Règle qui nous garde, ma fille, c'est nous qui gardons la Règle".

Cet échange des *Dialogues des Carmélites* de Bernanos m'est venu en tête dans les jours qui ont suivi la proposition de Dominique Clerc de participer à ces Samedis Débats sur le thème de *La règle et du tact*. Muni de ce seul viatique, je lui ai dit oui, avec une certaine angoisse. Mais, par l'angoisse, m'identifier à Blanche de la Force ne m'a pas paru très rassurant. Car si, à la fin de l'œuvre, elle est apaisée et même triomphante, par effet du transfert de la grâce selon Francis Poulenc, c'est en montant à l'échafaud.

La Règle, le couvent comme cadre qui l'entoure, cette réflexion de Poulenc à propos de transfert, voilà sans doute pourquoi ces *Dialogues* se sont imposés avec insistance. Le transfert dont il est question ici est en fait un échange. À l'agonie, la

Prieure, terrifiée au point de blasphémer, aura une mort trop petite pour elle, comme le dit une religieuse. C'est Blanche, la peureuse, qui aurait dû mourir ainsi, mais la grâce est transférée sur elle, et devant l'échafaud, délivrée de son angoisse, elle garde la Règle, l'incarne même, et s'offre en martyre.

On peut s'arrêter un instant sur l'expression garder la règle. Après la conférence de Jean-Philippe Dubois, J.-B. Pontalis avait ironisé sur ces analystes gardiens du cadre, mais d'un cadre vide. Gardien du cadre est une formule qui, sans doute, fait trop penser à gardien de prison. La prison est certes un cadre, et dans ses travaux, Claude Balier a montré que, dans certains cas, le transfert avait besoin d'un tel environnement pour se déployer et s'analyser.

Cependant, garder la règle, c'est autre chose que garder le cadre!

Le cadre, dit-on, permet au processus de se manifester. Et ce processus, producteur du transfert et de son interprétation, n'advient que grâce à la règle fondamentale d'association libre, et à celle de l'écoute également flottante de l'analyste. La règle se trouve ainsi être au centre de l'analyse. Sans elle, pas de transfert analysable, car l'infiltration du processus secondaire par le processus primaire est alors impossible à repérer, ou, à l'inverse, envahissante. Garder la règle, c'est-à-dire pour l'analyste veiller à ce que son écoute reste en égal suspense, revient à faire en sorte que l'analyse soit possible : la règle n'est pas contingente. C'est le cadre qui l'est.

Blanche de la Force montre que la Règle du Carmel ne dépend pas absolument du cadre conventuel qui l'entoure. Une fois la maison détruite et la communauté dispersée, elle garde la Règle en

l'incarnant, c'est-à-dire en étant fille de Sainte Thérèse, car là où il y en a une, il y a un Carmel. Mais la Règle du Carmel n'est pas une fin en soi, elle est le moyen de produire de la prière, qui doit être, selon la Prieure, d'une qualité irréprochable. Cependant, en l'absence de cadre, devoir incarner la règle en modifie le but : il ne s'agit plus tant de produire de la prière, que d'édifier par le martyre. Cadre contingent ne signifie donc pas inutile, modifiable à souhait ! Ainsi, à titre de comparaison, l'objet de la pulsion a beau être contingent, sa présence est indispensable à la manifestation de la pulsion, ou plutôt à ce qui nous permet d'en supposer l'existence. Le cadre, donc, est un moyen de garder la règle. Un moyen, car on a pu se rendre compte que plusieurs cadres rendaient possibles l'établissement et le maintien de la règle.

Ce rapport entre le cadre et la règle nous ramène à nos débats. Il y a eu, me semble-t-il, un certain glissement : de la question de la règle et du tact, nous avons eu tendance à passer à la question du cadre et du tact. Un tel glissement montre qu'à ce propos nous sommes guettés par plusieurs dangers : le premier serait de confondre dans leurs fonctions la règle et le cadre. Ce n'est pas parce que le cadre de la cure est celui qui a permis la découverte de la méthode, que la méthode naît de lui. Il n'y a pas entre le cadre et la règle le même rapport qu'entre la règle et le transfert : le cadre ne produit pas la règle, en revanche, la règle produit du transfert et, au mieux, du transfert analysable.

Un second danger serait d'attendre de la règle et du cadre qu'ils nous gardent, comme le feraient des lois.

La règle ne nous est pas donnée ou imposée par un tiers comme une loi mais elle est le fruit du travail de l'analyste et du patient. Peu avant l'article sur *L'Elasticité*, Ferenczi avait publié un texte sur *Le Problème de la fin de l'analyse*, dans lequel il se déclarait convaincu que l'exigence de dire tout ce qui vient, posée d'emblée au patient, est une exigence idéale, qui n'est, pour ainsi dire, remplie qu'une fois l'analyse terminée<sup>(1)</sup>. C'est peut-être

aller un peu loin car une telle formulation ferait croire que le but d'une analyse serait l'association libre. Pas plus qu'au Carmel, notre règle ne saurait être un but, une fin en soi. Elle est, pour nous, le moyen de produire un transfert analysable.

Le cadre, quand à lui, est ce que l'on construit autour de la règle, pour aider à la maintenir efficiente au long de l'analyse. Cadre grâce auquel l'analyste évite la situation d'avoir à incarner la règle.

J'ai été très attentif aux conférences déjà prononcées. L'argument mis au point par le Comité scientifique se fonde d'abord sur une partie de la correspondance qu'échangèrent Freud et Ferenczi au moment de la publication de l'article sur *L'Elasticité de la technique*. Les recherches techniques des analystes de ce temps, et celles des analystes d'aujourd'hui également, ont eu pour objectif soit de raccourcir la durée jugée excessive des cures, soit d'étendre les indications au-delà des névroses de transfert.

J'ai, de ce fait, été étonné que pour tous les patients présentés, l'organisation habituelle divan fauteuil, au rythme de trois séances par semaine, ait été l'écrin dans lequel la règle fondamentale a pu se déployer, qui a permis le mélange du processus primaire au processus secondaire, et donné accès aux fantasmes sexuels infantiles.

Doit-on croire que, finalement, cela advient toujours ? Si on s'y prend avec tact, avec la règle du tact, avec la bonne touche, au centre ou au bord, si on sait palper les surfaces psychiques, si on sait attendre.

Mais alors, pourquoi certains patients restent-ils sur le fauteuil ? Pourquoi en voyons-nous certains une fois, ou deux fois par semaine ? Pourquoi propose-t-on à certains un médiateur : dessin, modelage, jeu, aux enfants bien sûr, mais pas seulement à eux.

Avec ces autres-là : que faisons-nous et qui sommes-nous ? Sommes-nous toujours analystes ? Ou autre chose ? Faisons-nous de la psychanalyse, ou autre chose ?

---

<sup>1</sup> Ferenczi S., "Le problème de la fin de l'analyse", 1927, *In Psychanalyse IV*, Payot, Paris, 1982, p. 43-52.

Le cadre, la règle, le transfert et l'interprétation : sommes-nous donc toujours à la recherche des "schibboleth" de la psychanalyse ? Ce peut être une activité dangereuse si l'on veut bien se souvenir que, dans cette histoire biblique, ceux qui ne disaient pas le mot avec le bon accent étaient mis à mort.

"L'épure des idéaux techniques se profile inévitablement au cours du traitement que constitue la cure", écrivait Pierre Fédida, et plus loin : "la transmission d'un modèle idéal ne vaut certainement pas pour être appliqué, mais il n'en n'est pas moins vrai que l'idéalité du modèle et l'échec à pouvoir le satisfaire sont nécessaires au progrès d'une pratique et de sa capacité de théorisation"<sup>(2)</sup>. L'A.P. F. ne porte-t-elle pas très haut cette idéalité ?

Il y a quelques années lors d'Entretiens consacrés aux *Trajets du devenir conscient*, Corinne Ehrenberg avait présenté une analyse en face à face, une situation de transfert dans laquelle l'écrin habituel ne permettait pas l'analyse. Au changement de position s'était adjointe une attitude différente de l'analyste. Il ne lui était pas possible de rester dans une stricte position d'attente, qui serait venue redoubler l'inertie développée par la patiente. Le travail, remarquable de délicatesse, avait montré comment, face à un transfert paradoxal, il avait été utile de modifier certains éléments du cadre et de la technique, pour dénouer certains paradoxes et en respecter d'autres. Corinne Ehrenberg nous avait rappelé à ce moment l'aphorisme de Granoff selon lequel chaque analyste croisera inévitablement, dans le cours de sa pratique, la trajectoire de Ferenczi. Sans le citer dans son travail, elle me paraissait suivre de près le conseil que donne Didier Anzieu dans son article "Le Transfert paradoxal". Le psychanalyste, écrit-il, ne peut manier une telle situation qu'en y introduisant des changements dans la réalité<sup>(3)</sup>.

J'avais été troublé par des commentaires entendus dans les couloirs : cela n'est pas de l'analyse, mais une psychothérapie.

Opposer psychanalyse et psychothérapie reste en effet une possibilité, qui, cependant, sonne comme un anathème ou une menace : *schibboleth* a été mal prononcé. Mais cela ne résout pas grand-chose. Freud s'entêtait à désigner l'analyse comme une psychothérapie, Pierre Fédida parlait ici même, lors de sa dernière conférence à l'A.P.F., de psychanalyses compliquées.

Dans nos cabinets, nous recevons des névrosés, qui contrairement à certaines affirmations existent encore, et assez nombreux même. Mais nous recevons aussi de nombreuses névroses narcissiques, que nous essayons de traiter par la psychanalyse. J'emploie à dessein ce terme freudien qui peut sembler désuet, pour ne pas parler en termes de pathologies narcissiques, d'états limites, qui sont devenus moins à la mode, au fur et à mesure de leur extension et de leur mésusage.

Quand je regarde ma semaine de travail, je suis pour un tiers du temps avec des personnes allongées sur le divan, pour un autre tiers avec des gens assis sur le fauteuil, et pour le dernier tiers avec des gens debout, dans un psychodrame.

Avec tous j'essaie d'être analyste, en gardant la règle, c'est-à-dire que j'essaie de maintenir une écoute en égal suspens, en égale attention de valeur à chaque détail, et je tente de construire et d'interpréter.

Si l'on considère qu'association libre et écoute également suspendue sont au principe de la méthode, alors ne faut-il pas qualifier de psychanalytiques tous les cadres qui permettent à l'analyste de garder la règle, la règle qui produit un transfert analysable ? Et d'ailleurs, ne devrait-on pas se réjouir qu'ils soient plusieurs ?

Dominique Suchet a montré avec netteté combien il pouvait être fructueux d'attendre. Mais n'avons-

---

<sup>2</sup> Pierre Fédida, "La transmission de la pratique psychothérapeutique : psychopathologie et psychanalyse", *In Confrontations Psychiatriques*, n° 44. 2003.

<sup>3</sup> Didier Anzieu, "Le transfert paradoxal", *NRP*, n° 12, Paris, Gallimard, 1975, p. 53.

nous pas l'expérience de cas pour lesquels notre dispositif habituel empêche le processus analytique, comme le disait Ferenczi, tant il mobilise des défenses massives, ou tant il organise un transfert qui prend l'allure d'une résistance massive ? Et bien plus que la nature négative du transfert, c'est l'incapacité à l'interpréter qui rend l'opération non analytique. Interpréter psychanalytiquement suppose un fractionnement, pour s'attacher au fragment, au détail, et c'est justement contre ce fractionnement que dans ces cas, se mobilise la résistance.

Doit-on attendre, avec la foi, que le temps travaille pour l'analyse ? Freud le conseillait. Et souvent, oui, le temps travaille pour l'analyse ; mais pas toujours. M'est venue la pensée que ce conseil de Freud pouvait bien avoir été donné avant qu' "Au-delà du principe de plaisir" ne devienne nécessaire pour rendre compte de certaines expériences analytiques. Si dans un régime général organisé autour du trio plaisir, déplaisir, réalité, le temps travaille pour l'analyse, quand ce trio n'a jamais supplanté le duo vie morte, et sa répétition éternelle, il est à craindre que le temps ne travaille pas pour l'analyse, puisque le temps, alors, est circulaire, rotatif, binaire. Avec une certaine patiente je craignais ne jamais sortir de cette sorte d'éternité.

La clinique exposée en public est toujours un risque. De la patiente dont je vais dire maintenant quelques mots, j'ai déjà parlé ailleurs, dans un article écrit pour la revue *penser/rêver*<sup>4</sup>, et Michel Gribinski m'avait dit alors, qu'en faisant référence à Gisela Pankow, je prenais un risque. Je récidive aujourd'hui, et ici même, à la maison ! Mais notre métier n'est-il pas un métier à risques, fait, en reprenant votre expression de l'autre fois, Michel Gribinski, pour des transgressifs mal pensant ?

Cette patiente me disait, au premier entretien, qu'elle finirait idiote, pesant cent kilos, abandonnée dans le couloir d'un hôpital psychiatrique. Elle reste des heures assise sur le canapé du salon, souriante, feuilletant un magazine. Elle ne pense à rien, mais donne le change. Personne ne voit rien.

Ni qu'elle est immobile, ni qu'elle a pris vingt kilos. Être grosse est maintenant ce qui la définit tout entière. Quelques semaines plus tard, assise à la terrasse d'un café, elle regarde le garçon essuyer la table d'à côté. Elle ressent alors sur sa peau le contact du chiffon humide. C'est cette sensation qui la ramène sur terre, au contact des autres, au contact de son mari qui est assis en face d'elle. "Quand je ressens cela, je crois que j'ai un corps, me dit-elle, mais je n'en connais pas la forme. Le plus souvent je ne ressens que ma tête, mon visage, pas le reste. Une tête sur une masse informe, sans aucune sensation et sans limite. La seule idée de limite ce serait les murs de la pièce dans laquelle je me trouve, et aussi quand je mange, quand je bouffe jusqu'à ce que la peau soit tendue, quand la paroi de l'estomac rempli tend la peau, jusqu'au risque d'exploser". Ce qui la pousse chez un psychanalyste est la crainte de perdre la tête. Non pas sur le mode paroxystique et spectaculaire de la folie, mais plutôt comme un engourdissement souriant et progressif, qui la mènerait aux portes de la débilité ou de la sénilité.

Ni douleur, ni angoisse : quoi qu'il arrive, l'angoisse, c'est non. Elle en a fait l'expérience autrefois, une angoisse terrible. À l'adolescence elle avait une amie, son double idéalisé, mais qui la quitte brutalement pour se marier. Ce ne fut pas un chagrin, ni une déception amoureuse, mais un vide absolu qui provoqua un vertige, une désagrégation. Le corps disparut, et avec lui la faim, et la nécessité de le nourrir. En perdant son double, ce n'est pas son âme qu'elle avait perdue, ce fut son corps, ou plus exactement la forme de son corps. Mais lorsque ce corps, qui sans doute ne voulait pas disparaître à jamais, se révolta, l'angoisse fut insupportable. Un seul apaisement possible alors, se frapper violemment la tête contre les murs : une sensation tactile, pas même douloureuse.

Elle dessine souvent ce qu'elle voit d'elle et m'apporte ses dessins comme le font les enfants. Le dessin est toujours le même, et au fil des mois, le discours, bien qu'abondant, s'enlise dans la répétition. Ses paroles s'évaporent, mes remarques ne la

---

<sup>4</sup> Philippe Valon, "Il y a du diaphane", *penser/rêver*, n°4, automne 2003, Paris, Mercure de France, p. 113-126.

touchent pas. Avec elle je pense parfois à un collègue à qui un patient sur le divan disait : "les paroles qui sortent de votre bouche, je les vois passer au dessus de moi sans qu'elles me touchent".

Un jour cependant, je commente le dessin, un commentaire qui est peut-être la manifestation de ma résistance à la suivre dans la répétition sans fin. "Cela ressemble à un sein".

Exclamation de colère, de dépit de se sentir tellement incomprise : "ce n'est pas un sein, c'est moi tout entière, je suis le sein".

Pour être tenue pour idiote, ma remarque n'en a pas moins des effets. Elle suscite une excitation coléreuse qui se manifeste par de nombreux rêves. Cinq rêves par nuit, parfois plus, et des séances entières à en faire le récit. Ce ne sont que bombardements, corps déchiquetés, enfants jetés par les fenêtres, lancés de grenades dans des cours d'école. Il est bien sûr impossible d'appliquer la méthode analytique à toutes ces images, tous ces personnages, tous ces mots des rêves. Il y en a trop. Fonction défensive et résistance par le transfert, sans doute, mais aussi réaction à un coup de projecteur brutal qui anime le monde de l'entre-deux, celui du rêve et du transfert.

Ces rêves au contenu terrible n'étaient cependant pas des cauchemars. Pas d'angoisse, pas de représentation de sa propre mort. Produits du transfert, ils témoignaient plutôt d'une régression à un sadisme salvateur, exercé sur l'analyste qui, par mégarde, avait fait entrer cette femme dans un corps depuis longtemps déserté. Car, dans l'enfance, elle avait fait cette trouvaille formidable : déserté son corps, en sortir, voguer comme une âme immatérielle. Elle pouvait ainsi subir, sans dommages apparents, les assauts incestueux de deux hommes de la famille. Et les sensations voluptueuses ressenties pouvaient être considérées comme hors de soi, étrangères. Protection coûteuse, car du coup son humanité devenait incertaine : créature éthérée, angélique, elle se croyait surpuissante, invulnérable et transparente.

Donc elle dessinait, et m'apportait ses dessins. De mon côté, en plus des trois séances hebdo-

madaires, j'avais fini par lui demander d'apporter des modelages, un à chaque séance, selon la méthode de Gisela Pankow. Le modelage et, dans une moindre mesure, le dessin sont des médiateurs entre deux espaces psychiques, au sens où ils incarnent la pensée en train de prendre forme et sa communication à autrui. Incarnation qui me paraissait indispensable pour que nos espaces psychiques aient une chance de se toucher, car, quand la régression de l'acte à la pensée a pris un tour si radical, la parole se vide de chair.

Avec le modelage, il s'agit d'abord de créer un espace, proche de l'espace potentiel, où le paradoxe toléré autorise la coexistence de plusieurs affirmations incompatibles, qui dans le langage, à ce moment là, auraient été nécessairement dans un rapport d'exclusion. Il s'agit ensuite de comprendre les relations entre les corps, et dans le corps lui-même, comme des relations entre des formes, et par homomorphie passer de la faille dans l'image du corps qui s'incarne dans le modelage, à la faille dans l'organisation des relations aux objets originaires.

Elle apportait dessins ou modelages sans commentaire, et en apparence sans lien avec le discours, envahi par les formes instables et rapides des images des rêves. Ces dessins étaient des répliques de celui que j'avais dénommé sein : un petit cercle au tracé net, surmontant une grande ogive sans base, au tracé flou ou pointillé, des autoportraits donc. Le dessin restait le lieu d'une résistance répétitive et opiniâtre, même si, parfois, il y avait des esquisses me représentant enfant, inoffensif, assis dans un fauteuil trop grand.

Cette répétition contrastait avec l'évolutivité des modelages.

Parole, dessin et modelage sont restés longtemps trois espaces strictement parallèles, et en m'abstenant d'interprétations qui auraient cherché à donner du sens ou à les relier, ces séparations ont été artificiellement entretenues. Interpréter alors aurait été faire un travail de synthèse et pas d'analyse. Dans ses correspondances, avec Lou Andreas-Salomé et avec Pfister, Freud insiste : le travail de synthèse est spontané, l'analyste fait le tra-



vail opposé, il délie. Ici cependant, le travail de synthèse n'était pas spontané et il aurait été extrêmement tentant de venir corriger ce défaut. Mais céder à la tentation nous aurait fait immédiatement basculer dans le collage d'un transfert passionnel mutuel. Il fallait donc travailler dans chacun de ces espaces séparément : la compulsion de répétition dans le dessin, les rêves et les troubles alimentaires ; la sortie de l'informe par le modelage ; tandis que la parole parcourt le trajet de part en part, de la compulsion de répétition vers la compulsion à représenter.

En demandant des modelages, on opère ce que G. Pankow appelait des greffes de transfert. Avec cette patiente, le transfert prenait l'allure d'un attachement massif à l'analyste en personne, sans que le déplacement propre au transfert soit repérable. Dans son introduction au *Dialogue sur la nature du transfert*, Josef Ludin écrit : "Le transfert c'est toujours et partout le transfert de l'affect ; peu importe qu'il prenne le chemin de la parole, du geste, du regard ou du mouvement"<sup>(6)</sup>. Mais un but de l'analyse est qu'il prenne préférentiellement le chemin de la parole. La distance entre l'affect et la représentation est certes le résultat du refoulement, mais quand elle est si grande, des paliers intermédiaires sont nécessaires pour espérer les réunir, car la parole n'y suffit pas. Le modelage est un de ces paliers intermédiaires. Il est un objet, un greffon investi de libido, fabriqué pour la séance et donné à l'analyste. La forme modelée se propose comme un des représentants de la pulsion, dans un espace intermédiaire où se déploie le transfert. Dans la liste établie par Josef Ludin, le modelage s'apparente au mouvement et au geste.

C'est d'abord la bouche qui est apparue dans le modelage. Pierre Fédida, reprenant une question de Georges Bataille écrit : "Par où commence le corps humain : par la bouche. La bouche, organe bestial des cris déchirants et aussi de la jouissance

éperdue, telle est la bouche humaine"<sup>(6)</sup>. Bouche par laquelle avidité et destructivité cherchent à atteindre autrui, et d'abord moi, qui avec sein, fut accusé d'être à l'origine d'une série d'effets curieux et incompréhensibles qui en vinrent à ce point : j'habite mon corps, me dit-elle à peu de temps de là. Et le ton n'était certes pas celui d'une assumption jubilatoire, mais celui d'une déception et d'un reproche. Je ne suis donc que cela, vous m'obligez à admettre que je ne suis que cela. Lou Andreas-Salomé écrivait en 1921 : "Il s'agit de l'impression que j'ai eue devant ma propre image dans le miroir : ce fut la découverte soudaine et nouvelle de ce reflet comme d'une exclusion de tout le reste, non pas à cause de quelque chose dans mon apparence extérieure, mais le fait lui-même d'être quelque chose qui se détache, quelque chose de circonscrit m'assaillait comme la perte d'une patrie, d'un abri..."<sup>(7)</sup>

Quand la bouche est devenue partie d'un corps habité, il est devenu possible de relier les formes modelées et les images perçues à un discours narratif. Ici, et c'est ma seconde intervention dans la réalité, la narration fut demandée, une narration imaginaire: quelle est l'origine, la filiation, l'histoire de ce qui est modelé là pour l'analyste ? Le travail d'analyse vient ensuite, pour délier cette construction, afin qu'elle se reconstruise autrement, et ainsi de suite à chaque modelage. L'interprétation, fragment par fragment, avec de petites quantités d'investissement sur chacun d'eux, devient possible, et d'abord par le repérage et la comparaison des formes qui, selon Daniel Widlöcher<sup>(8)</sup>, constitue l'essentiel du travail de l'analyste en séance.

L'intrigue est la mimésis de l'action selon Aristote, par quoi il pose la question du modèle, comme en peinture. Cette question du modèle réapparaît dans la psychanalyse dans la place donnée à l'expérience. Mais le désir et le fantasme, les défenses et les résistances la déforment dans de

---

<sup>6</sup> Josef Ludin, "Pour introduire la question", in *Dialogue sur la nature du transfert*, Paris, PUF, 2005, p. 24.

<sup>6</sup> Pierre Fédida, *Par où commence le corps humain*, Paris, PUF, 2000, p. 29.

<sup>7</sup> Lou Andreas-Salomé, "Le Narcissisme comme double direction", 1921, in *L'Amour du narcissisme*, Paris, Gallimard, 1980, p. 140.

<sup>8</sup> Daniel Widlöcher, "Le Tiers dans la pensée", *L'inactuel*, n°6, *En lisant Vladimir Granoff*, Paris, Circé, 2001, p. 51.

telles proportions que sa place dans la causalité psychique n'est plus exclusive, ni même prépondérante. Ainsi, il n'est pas nécessaire que ces récits ressemblent aux souvenirs, à l'enfance, il suffit qu'ils engagent le mouvement des formes et des récits successifs, déliés puis refaits, inlassablement. Formes et récits font alors de l'espace intermédiaire un espace de jeu. En séance, avec ces médiateurs, la métaphore du rêve laisse alors partiellement la place à la métaphore du jeu.

Au cours de nos débats de cette année, plusieurs couples dialectiques sont apparus: la règle (du dire) et le processus (du transfert), la règle et le tact, le cadre et le processus. Se maintenir ainsi dans un dualisme constant est bien dans la ligne de Freud, qui y tenait beaucoup, pour qu'au cœur de l'activité psychique et du transfert, le conflit soit maintenu. Mais à côté de ce dualisme, la métaphore du rêve pour rendre compte de l'activité des psychismes de l'analysant et de l'analyste en séance a régné sans partage. Métaphore royale, certes, qui relie le transfert et l'interprétation à la règle du dire, et à celle de l'écoute. Mais ne peut-on la dialectiser avec la métaphore du jeu ?

L'introduction du jeu, parmi toutes les innovations de Ferenczi, est peut-être celle qui a survécu avec le plus de bonheur, et donné lieu à une floraison de variétés techniques. Plus tard, Winnicott a fait plus que lui donner une place technique dans la psychanalyse de l'enfant, il en fait une métaphore de la séance d'analyse, du fonctionnement psychique de l'analysant et du psychanalyste en séance. Il ne l'a pas opposé à la métaphore du rêve, c'est un autre point de vue : la psychothérapie, écrit-il dans *Jeu et réalité*, s'effectue là où deux aires de jeu se chevauchent, celle du patient et celle du thérapeute ; et plus loin, en psychothérapie, à quoi a-t-on affaire ? À deux personnes en train de jouer ensemble. Plus loin encore : ce qui est naturel, c'est le jeu, la psychanalyse s'est développée comme une forme très spécialisée du jeu.

La question du jeu n'est pas absente de l'œuvre de Freud, certes le jeu de la bobine, mais aussi, et bien plus tôt, en 1907, dans *La Création littéraire et le rêve éveillé*, il note que le contraire du jeu n'est pas le sérieux, mais la réalité. Et plus loin, pour appuyer son affirmation que nous ne savons renoncer à rien, mais seulement échanger une chose contre une autre, il prend l'exemple de l'adolescent qui au lieu de jouer s'adonne désormais à fantasmer.

Le jeu des enfants est chose sérieuse. Le principe qui le régit est le *Vorlust Prinzip*. Il avait été introduit dans *L'Interprétation du rêve*, puis développé dans *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Dans ce texte, Freud indique qu'il régit aussi le jeu, et le mot d'esprit y est désigné comme un des héritiers du jeu. Le jeu des enfants, dit-il, déclenche un plaisir qui résulte de la répétition du semblable, de la redécouverte du connu, et correspond à une épargne de la dépense psychique. Ce jeu, et en particulier le jeu avec les mots sans se soucier du sens, est le précurseur du jeu avec les pensées et du fantasme. Daniel Widlöcher propose de traduire *Vorlust* par "avant plaisir"<sup>9</sup>, expression dans laquelle "avant" doit s'entendre comme une condition logique et non dans le sens d'une succession temporelle. Avant plaisir donc, plutôt que la traduction habituelle de plaisir préliminaire, trop strictement attaché aux pratiques qui entourent le coït des adultes. Ce principe de fonctionnement psychique diffère du principe de plaisir, on peut même dire qu'il est un défi au principe de plaisir, mais sur un mode bien différent de la répétition qui régit l'au-delà.

Tel qu'il est décrit dans *Le Mot d'esprit*, l'avant plaisir est lié au trait d'esprit, au jeu avec les mots sans se soucier de leur sens. Il permet la survenue d'un plaisir plus grand, lié à la satisfaction d'une tendance inconsciente réprimée, et qui utilise les mêmes mots. Ce plaisir plus grand est encore augmenté par l'épargne psychique qui résulte de la levée de la répression de la tendance : l'énergie qui était utilisée à cette répression est libérée. Dans

---

<sup>9</sup> Daniel Widlöcher, "Amour primaire et sexualité infantile", in *Sexualité infantile et attachement, un débat de toujours*, "Petite Bibliothèque de Psychanalyse", PUF, Paris, 2000.

*L'interprétation des rêves*, où il était déjà question du *Vorlust*, le reste diurne tient la place du trait d'esprit, tandis que le désir infantile tient la place de la tendance. Ici comme là, l'avant plaisir est indispensable à la survenue du plaisir plus grand. Sans lui la tendance du mot d'esprit, ou le désir infantile du rêve n'ont aucune possibilité de contourner la censure.

Le défi au principe de plaisir est là : un plaisir en appelle un autre, d'une nature différente et d'intensité plus grande. Défi, car selon le principe de plaisir, l'énergie devrait s'écouler librement, et la satisfaction s'obtenir par réduction de la tension. Après cette réduction un nouveau plaisir est impossible. Pour qu'il revienne, il faudrait une nouvelle augmentation du niveau énergétique, d'origine interne ou externe, et nouvel écoulement libre.

Le mécanisme du plaisir psychique relève du principe d'avant plaisir écrit D. Widlöcher<sup>(10)</sup>. On le retrouve en effet dans le plaisir lié au jeu, au fantasme, au mot d'esprit et au rêve. Il en est le point commun qui permet, à mon sens, de rapprocher les deux métaphores du fonctionnement psychique en séance, celle du rêve et celle du jeu. Elles sont des points de vue différents autant que des moments différents de la séance ou de la cure. Il peut être utile d'adopter tantôt l'un de ces points de vues, tantôt l'autre, ce qui peut infléchir la manière de faire de l'analyste. En particulier par l'introduction, ou non, du jeu dans la séance.

Cependant, l'utilisation du jeu dans la cure classique ou dans le face à face, présente le risque d'un basculement dans ce que Guy Rosolato appelle la psychanalyse transgressive.

Le cadre du psychodrame, avec sa dissociation entre ceux qui jouent, et l'analyste qui ne joue pas, avec sa délimitation de deux scènes psychiques, celle du jeu et celle de la reprise avec l'analyste, offre quelques garanties quant à l'avatar transgressif.

Lors de notre précédent Samedi, il a été dit dans la discussion que la psychanalyse était toujours transgressive. Certes, mais je crains, maintenant et ici,

de transgresser en heurtant l'idéalité dont je parlais au début, en vous parlant d'un jeune adolescent, dont le traitement, que je crois analytique, se déroule dans un psychodrame en groupe.

Ce garçon de 13 ans vivait reclus dans la certitude que, né de lui-même, il pouvait disposer des adultes, et en changer au gré de ses désirs. La réalité de ses multiples placements, puis de son adoption tardive, lui apportait la caution de l'irréfutable réalité externe. Dans un jeu, quelqu'un lui dit : "tu sembles triste". Il s'étonne, et s'autorise un regard sur lui-même, premier décalage, ébauche de déplacement. Lui qui ne proposait jamais rien, se met à imaginer des scènes dans lesquelles il y aurait sa vraie personne, ses secrets, et une barrière protectrice qui cacherait le tout. Une barrière suffisamment solide pour empêcher quiconque, y compris l'analyste, de pénétrer. Le jeu valorise répétitivement les bienfaits d'un système défensif si efficace. Ainsi protégé, il accepte de jouer dans les scènes des autres patients, et il accepte aussi que son idée de barrière protectrice des secrets soit reprise par les autres, sans avoir le sentiment d'en être dépossédé.

Un jour, il veut une scène dans laquelle il serait face à un miroir. Il y aura trois rôles : lui-même, qu'il jouera, le miroir, et quelqu'un qui représentera l'au-delà du miroir. Après une longue négociation, des hésitations, il franchit le miroir vers l'au-delà : il y fait froid, c'est sombre, il n'y a personne, c'est peut-être un cimetière, dit-il. Après la séance nous avons reparlé de ce jeu : nous avons tous imaginé que derrière le miroir était la chaude chambre d'amour des parents, mais il nous fallait d'abord passer par la mort et l'abandon. Il opposera un refus net à la poursuite de l'exploration de l'au-delà du miroir. La fois suivante il a oublié les idées qu'il avait en tête en venant à sa séance. Le jeu entre les deux parties de lui, la partie avec idées et la partie sans idées tourne rapidement au conflit violent. Je commente : heureusement qu'il y a l'oubli, ça évite des engueulades entre soi et soi. Il retrouve alors une idée : quatre inconnus sont perdus dans un monde étrange (ils sont quatre ado-

---

<sup>10</sup> Op. cité.

lescents dans ce groupe). Ils errent, s'angoissent, et regrettent de s'être embarqués dans cette galère. Puis tout à coup le garçon s'écrie : "nous ne sommes pas perdus, nous sommes dans un rêve, quelqu'un va bien finir par venir nous réveiller."

La barrière, le miroir et son au-delà délimitent des espaces psychiques dont la négation garantit la protection. À l'abri de cette négation se développe une autre forme de refus, plus souple : le refoulement ; et alors se déploie l'espace du rêve. L'enfant joue, l'adulte qui n'a pas tué l'étranger en lui rêve : le chemin sur lequel, comme Artémis, évoquée l'autre fois par Jean-Michel Lévy, nous accompagnons certains, peut-être celui-ci : jouer, puis passer du jeu au rêve.

Ce garçon me disait souvent : "vous vous faites beaucoup de films au sujet de ce que j'ai dans ma tête, mais ce n'est pas du tout cela". Certes, mais en notant nos différences, il entrait dans la communauté d'êtres humains qui se comparent entre eux, qui comparent les formes des différentes pensées qui surviennent.

Croiser la trajectoire de Ferenczi, disait Wladimir Granoff. Il serait aisé, quatre-vingts ans plus tard de se gausser des écarts, des égarements de ce chercheur infatigable. On a même pu dire de lui qu'il était psychotique, ou qu'il n'était plus analyste : il ne savait plus dire *schibboleth*. Mais cela ne donne pas de réponse aux questions qu'il posait. Croiser sa trajectoire, cela ne signifie pas adopter la technique active, l'élasticité de la technique, et aller jusqu'à l'analyse mutuelle. Ce n'est pas parce que les réponses qu'il donne ne sont pas satisfaisantes, que les questions elles-mêmes sont à rejeter. Ces questions en souffrance nous imposent de continuer à chercher et à inventer.

Le tact dans la cure, nous disait Dominique Suchet, obéit à un double mouvement : celui d'entrer en contact avec la vie psychique de l'autre personne, et celui de l'éviter. À la fois il est ce qui favoriserait associativité et levée des refoulements, et aussi ce qui entretiendrait une connivence avec la résistance. Ne pourrait-on dire la même chose de toute notre activité, et sans doute de toute notre passivité en séance ? Y compris de l'interprétation ? C'est

justement ce que Ferenczi soulignait, lorsqu'il argumentait sur le bien-fondé théorique de la technique active : l'interprétation est elle-même une entorse à la libre association, puisqu'elle vient d'abord l'interrompre, puis l'orienter vers des voies nouvelles, au service éventuel de la résistance elle aussi.

Ce n'est pas que telle ou telle règle, telle ou telle technique, telle ou telle avancée théorique, puisse se mettre au service de la résistance qui représente le principal danger. Le vrai danger serait de croire, de chercher à démontrer, et y parvenir même, qu'il existât un sanctuaire psychique dont la résistance ne pourrait pas s'emparer. Le jeu n'est pas ce sanctuaire. Victor Smirnoff écrivait en préfaçant Masud Kahn : "parlant avec Winnicott de l'analyse comme d'une aire du jeu, Masud Kahn n'en méconnaît nullement le sérieux. Le jeu, fonction essentielle du vécu humain vient prendre sa place dans le travail analytique. Le jeu avec tout ce qu'il a de tragique, de grotesque, de scandaleux, se développe dans un espace où le sujet est investi d'une double fonction de joueur et d'acteur. L'enjeu étant de ne pas s'aliéner de part et d'autre dans le manège des fascinations, de la sujétion et de l'illusion idolâtrique. Echapper et faire échapper l'autre aux pièges que tend à tout analyste et à tout analysant la pulsion d'emprise, exige une particulière vigilance et une stratégie diversifiée".

Ce 4 janvier 1928, Freud écrit : "mes conseils sur la technique proposés en leur temps étaient surtout négatifs", et plus loin, "les obéissants s'y sont soumis comme à des prescriptions ayant force de tabou". Les obéissants ont transformé des recommandations dont la visée était de mettre en lumière les tentations qui s'opposent à l'analyse, en lois dont le respect permettait à l'analyse d'advenir à coup sûr. C'était négliger un autre texte technique de Freud, plus ancien : "De la Psychothérapie", dans lequel il écrit, en 1904 : "les psychoses, les états confusionnels, les mélancolies ne ressortissent pas à la psychanalyse, du moins telle qu'on la pratique jusqu'ici. Il ne serait pas du tout impossible que ces contre-indications cessassent d'exister si l'on modifiait la méthode de façon adéquate et

qu'ainsi puisse être constituée une psychothérapie des psychoses". En 1938, dans *L'Abrégé* il revient sur la question des psychoses, pour constater l'échec persistant, mais il ajoute : "cependant, il existe une catégorie de malades psychiques, manifestement très proches des psychosés, je veux parler de l'immense foule des névrosés gravement atteints. Les causes, aussi bien que les mécanismes pathogéniques de leur maladie doivent être identiques ou du moins très semblables à ceux des psychotiques. Mais leur Moi s'est montré plus capable de résister, et s'est moins désorganisé. C'est leur cas qui doit nous intéresser et nous verrons jusqu'à quel point et par quelles voies nous pourrions les "guérir". Des voies propres à leur permettre cette sincérité absolue que réclame la règle fondamentale". Le jeu n'est-il pas une de ces voies ? Une voie qui dépouille le tact de son mysticisme.

Pour Michael Parsons, tant qu'il y a l'élément jeu, l'analyse peut continuer, mais pour que cela soit possible, le patient et l'analyste ont à poser un cadre autour de leur aire de jeu. Ce qui l'amène à proposer que l'une des fonctions de l'analyste est d'être le gardien du jeu<sup>(1)</sup>. Le gardien est alors celui qui veille à, qui prend soin de, mais aussi qui empêche que quelque chose se gâte, disparaisse. Avec le jeu, Ferenczi avait pensé atteindre la reproduction réelle des processus traumatiques du refoulement originaire. Sans doute pas, mais il

avait trouvé là un moyen de garder la règle plus vivante, quand sa forme exclusivement langagière devient le lieu privilégié de la résistance.

Garder le jeu amène parfois aux propositions baroques dont je viens de donner l'illustration, pour tenter de remettre du jeu, au sens mécanique du terme, là où il n'y en avait plus. Il n'y a plus de jeu quand l'enjeu est à la vie, à la mort, tandis que la question du plaisir, du déplaisir et de la réalité est secondaire, invisible ou négligée. Il n'y a plus de jeu quand chez l'analyste, la résistance à suivre le patient sur ces voies mortelles, empêche l'écoute régressive qui mène vers l'inconnu. Nathalie Zaltzman, dans son texte *Childrens are pigs*, insiste sur ce point : la régression n'est pas un simple billet de retour, elle est un trajet nouveau, qui mène ailleurs, et pour nous qui faisons grand cas de l'infantile, des fantasmes sexuels infantiles, elle nous mène vers des enfants inconnus : l'infantile des patients, à eux-mêmes inconnu, et notre infantile inconnu. Deux inconnus qui ont parfois besoin de jouer pour s'apprivoiser, avant de pouvoir rêver en séance.

Garder le jeu, et parfois rêver : c'est tout notre tact d'osciller entre jeu et rêve, un tact qui n'est pas prendre des gants. On sait bien d'ailleurs que si on joue avec un enfant en prenant des gants, de ce jeu il se désintéresse rapidement.

---

<sup>11</sup> Michael Parsons, "The logic of play in psychoanalysis", *International Journal of Psychoanalysis*, 1999. 80, p. 871-884.

# *Du cadre psychanalytique, entendu comme problème*

Eduardo Vera Ocampo

Lorsque j'ai eu connaissance de l'argument de ces *Débats du samedi*, j'ai su aussitôt, et presque malgré moi, que «le cadre» serait le sujet de mon exposé. Expérience d'un étonnement presque banal et troublant en même temps, lorsqu'un mot s'impose à vous avec la force de l'évidence, avant même d'avoir la moindre idée de ce que vous voulez dire à ce sujet, ni de ce que ce sujet vous chuchote. Mais cet étonnement, lorsqu'un mot ou un thème en l'occurrence, s'impose à notre conscience, sans lien apparent, détaché, n'est-ce pas tout simplement *un trait* de notre pratique quotidienne de l'analyse ? Comme si justement par sa non-actualité, par ce détachement d'avec mes préoccupations conscientes, les conditions se trouvaient réunies, pour que des racines enfouies, *le cadre* surgisse, comme événement actuel de traces anciennes. Disons que le cadre fait partie de cet entourage dans lequel ma rencontre avec la psychanalyse a eu lieu, et ce, bien avant que je ne vienne en France, «le cadre» comptait en effet parmi ces notions, ces mots, ces voix qui étaient devenues pour moi une sorte «d'*imago* de l'analyse». Certains d'ailleurs auront reconnu dans le titre de mon exposé : *Du cadre psychanalytique, entendu comme problème*, un passage du texte de José Bleger dans *Psychanalyse du cadre psychanalytique*.<sup>1</sup> Impossible d'ignorer ce rendez-vous, car ce texte, plus reconnu que connu, me revient toujours, lorsque l'on convoque le cadre psychanalytique, et demeure pour moi d'une actualité aussi inclassable qu'incontournable. Et c'est à ce propos qu'il me vient ici un témoignage saisissant d'André Beetschen, à la suite de son intervention lors d'une rencontre internationale de psychanalystes, dont le souvenir laisse aisément penser à une nouvelle tour de Babel.

Il nous dit : «Mais le plus vertigineux n'était pas tellement dans la différence - de langue ou de culture analytique - : plutôt dans cette conviction que chacun avait de faire comme il le devait, comme ça lui avait été transmis, *obéissant ainsi à des identifications secrètes comme à un Dieu caché*».<sup>2</sup>

S'il est vrai que la référence à une *obéissance intime* ne va pas sans nous rappeler les fonctions du sur-moi, cela ne nous dédouane pas pour autant de nous interroger sur la question implicite que ce type d'identification nous pose : comment penser ce qui nous pense ?

Cette question se pose ici pour moi, puisque penser la notion de cadre me conduit, justement, à actualiser ces identifications enfouies, qui fondent nos convictions intimes. Autrement dit, interroger le cadre de notre pratique nous confronte à penser ce par quoi nous sommes pensés, plus qu'on ne le pense, et cela constitue précisément l'un des aspects du «problème» que j'essaie de cerner à propos du cadre. Car dans le cadre, *entendu comme problème*, le problème qui se pose à moi d'abord, est de laisser apparaître ce que la notion de cadre me semble porter en elle-même de problématique, parallèlement à ses avatars transférentiels et techniques, tels qu'ils ne cessent de se poser pour chaque cure. Dans ce sens, ma démarche m'apparaît sous le signe d'une double difficulté : celle qui consiste, comme je viens de l'énoncer, à penser ce que le cadre recèle en lui de conflit problématique, au sens d'un conflit psychique qui demande à être accueilli lorsqu'il se manifeste, mais difficulté aussi d'interroger ce que le cadre ouvre comme pro-

<sup>1</sup> J. Bleger, *Symbiose et ambiguïté*, P.U.F, 1981, p. 283.

<sup>2</sup> A. Beetschen, "Le travail de passage", *Documents & Débats, Bulletin intérieur de l'A.P.F.* n° 36, 1<sup>er</sup> semestre 1991, p. 29.

blématique nouvelle, lors de son émergence même en tant que notion, dans l'histoire du mouvement psychanalytique. Et ce n'est certainement pas étonnant, alors, que ma réflexion ait commencé par un acte manqué, lorsque je me suis retrouvé, tout naturellement, en train de chercher les notions de «cadre» puis de «processus» dans les *Œuvres Complètes* de Freud.

Vous connaissez la suite, car vous savez, comme je le savais d'une certaine façon, que ce que nous appelons aujourd'hui : «cadre psychanalytique» n'existe pas chez Freud !

À moins que nous ne choissions de suivre Franz Brentano, dont Freud avait suivi les cours, et qui parlait de ce que les scolastiques appellent : «*inexistentia*», qui ne veut pas dire «inexistence», mais «in-existence», «existence dedans», au sens de l'existence d'un objet dans l'esprit. Cette notion d'*inexistentia*, on peut la considérer aujourd'hui, après Freud, comme une modalité d'existence à l'abri de toute épreuve de réalité, voire à l'abri du jugement d'existence tout court. Et c'est peut-être bien à cette forme d'illusion après-coup que nous devons renoncer, si l'on ne veut pas céder à l'idée, que, finalement, «la notion» de cadre analytique existait déjà, dans l'œuvre de Freud, par «*inexistentia*». Et dans ce sens, je reste évidemment très sceptique lorsque j'entends chez un analyste, tout ce qu'il y a de plus freudien, nous dire que Freud a inventé le cadre psychanalytique lorsqu'il a introduit le «divan», car celui-ci donnait le primat de la parole sur la vue... Dans cette perspective, Freud serait l'inventeur du cadre psychanalytique, et dans ce cas, il n'y a plus de problème. Mais plus de perspective non plus ! Le cadre aurait toujours existé et il se résumerait à une question de point de vue. Et j'ajouterais, avec Walter Benjamin, telle perte de perspective ne peut que «laisser la place à un aveuglement propice à la reconnaissance automatique des lieux». Alors que, - et je le cite encore - «ce qui rend à ce point incomparable la toute première vue d'un village, d'une ville dans un paysage, c'est qu'en elle (...) l'accoutumance

n'a pas encore fait son œuvre». <sup>3</sup> Cette réflexion de Benjamin nous concerne, car aujourd'hui, le cadre psychanalytique a fini par faire partie du paysage analytique. À son sujet, l'accoutumance a si bien fait son œuvre, nous nous sommes installés dans une telle habitude du cadre, que la question se pose : peut-on encore le voir, le penser ? Ce constat d'inexistence, à propos de la notion de cadre dans les *Œuvres complètes de Freud*, fut pour moi un point d'arrêt et d'interrogation, pour devenir ensuite, le point de départ de ma réflexion. Ce point d'arrêt, mérite en effet d'être marqué ici par quelques mots.

Nous savons que l'on peut compter, parmi les épreuves auxquelles nous, les analystes, sommes sans cesse confrontés, celle qui consiste à nous exposer, à découvert par la parole, à d'autres analystes, justement, dans le cadre de nos institutions. Il s'agit là d'un exercice riche et troublant tout à la fois, mais qui ne va pas sans nous faire traverser de drôles d'états. Comme si le processus d'élaborations souterraines, qui s'animent alors à notre insu, entraînait un *changement d'état*, comme on peut le dire d'un changement d'état civil... Civil... Mais pas très civilisé, puisqu'il s'opère en nous, sous le signe de la confusion, de l'obscurité et de l'angoisse. C'est dans cet état pas très civilisé, que cette question incongrue m'est venue à l'esprit : «*manque-t-il un texte sur le cadre psychanalytique dans l'œuvre de Freud ?*» Une question incongrue en effet, hors-cadre, que je n'ai pas tardé à reconnaître comme une idée incidente, et qui m'a amené à me demander aussi ce qui pouvait bien m'attirer dans cette fausse piste ? Peut-être une réaction épidermique à ce que je déteste dans l'expression : «*Œuvres Complètes*». Car après tout, il suffirait que quelque chose vienne à manquer pour qu'elles ne soient plus si désespérément complètes !

Peut-être aussi le souhait intime de retrouver, au bout de cette piste imaginaire, quelque chose qui ressemblerait à cet acte de dérision extrême vis-à-vis de toute illusion de complétude, ayant amené

---

<sup>3</sup> W. Benjamin, «Enfance berlinoise», *Sens Unique* 10/18, 2000, p. 154.

Borges à éditer ses *Œuvres Complètes* de son vivant,<sup>4</sup> tout en continuant à publier ensuite, afin de les rendre généreusement «incomplètes»... En tout cas, une chose était sûre, malgré le fait de me retrouver devant l'index de la *Standard Edition*, refermé sur ma table, et face au constat sans appel, que du cadre dans l'œuvre de Freud il n'en était pas question, cette seule perception d'un «il n'y a pas» ne suffisait point pour qu'il y ait l'éprouvé d'un «manque». Car pour que quelque chose puisse «manquer» il faut en effet une attente, presque au sens juridique d'un dû, puisque c'est à partir d'un «il devrait y en avoir» qu'une chose peut manquer. Freud le disait bien mieux, lorsqu'il nous a appris que c'est à partir de «tout le monde a un pénis» que la perception peut devenir la perception d'un manque. Mais alors, on peut se demander : est-ce qu'un «il devrait y en avoir», en ce qui concerne le cadre psychanalytique, se pose dans l'œuvre freudienne ? Autrement dit, est-ce que l'on peut repérer, dans la technique ou dans la méthode, une quelconque *nécessité*, à partir de laquelle la *notion posthume* de «cadre» trouverait sa légitimité logique et analytique ? Rien n'est moins sûr. D'autant plus que, comme nous le rappelle la lettre de Freud à Ferenczi, citée dans l'argument pour ces *Débats du samedi*, c'est Freud lui-même qui *incarne* par ses écrits, par ses «conseils» ou par ses lettres, ce qu'il devrait ou pas y avoir, ce qu'il faut ou ne faut pas faire. Et c'est dans ce sens que je comprends la remarque faite ici même par J.- B. Pontalis : le cadre n'était pas le problème de Freud, car dans sa pratique, Freud était à lui-même son propre cadre. Il l'était pour lui-même certes, mais on peut penser qu'il l'incarnait aussi pour les autres. De son vivant, Freud n'était-il pas le garant du cadre de la psychanalyse pour tous les analystes ? La notion de cadre, on le sait, n'existe pas dans l'œuvre freudienne. Mais *lorsque Freud vient à manquer*, en revanche, *le cadre manque*. Et l'effet de ce manque se problématise. En d'autres termes, Freud toujours présent nous presse à travailler ! Du coup, le cadre devient

*notre problème* - et trouve alors seulement, sa *nécessité d'être et d'être questionné* dans le champ analytique. La *notion* de cadre psychanalytique serait-elle alors un effet ? Un effet *après-coup*, de la mort de Freud ?

Penser le cadre, comme un effet après-coup de la mort de Freud, pourrait être entendu dans le sens de «*l'obéissance après-coup*», décrite par Freud lui-même dans *Totem et Tabou*.<sup>5</sup> «Obéissance après-coup», au sens où ce que Freud aurait enjoint de faire ou de ne pas faire de son vivant, les analystes se l'imposèrent à eux-mêmes. Mais aussi, le cadre de la psychanalyse que Freud incarnait, comme expérience «*in vivo*» dans ses recherches, personne désormais ne saurait l'incarner. Le cas de figure de l'obéissance après-coup nous rappelle, bien entendu «l'obéissance à des identifications secrètes», évoquée au début de cet exposé : or, c'est précisément ce point d'articulation, je veux dire, l'idée de *l'obéissance*, qui ne peut fonctionner comme modèle pour penser le cadre psychanalytique. Car l'obéissance et le cadre de la pratique analytique ne sauraient être compatibles. Si l'analyste se trouve dans une position d'obéissance, fût-il aux «normes» des institutions analytiques, il est en situation d'extériorité par rapport au cadre de sa pratique : dans cette mesure *c'est le cadre qui parlerait à sa place* au risque pour l'analyse de demeurer muette, et dans ce cas, nous serions pensés, sans savoir ce qui nous pense.

Mais d'autre part, le corollaire lui-même de l'obéissance après-coup, au sens de ce que le-père-auroit-enjoint-de-son-vivant,-les-fils-se-l'imposèrent-à-eux-mêmes-, nous révèle ici un fait essentiel : car ce que nous appelons aujourd'hui «cadre psychanalytique», n'est justement pas une réplique, ni un testament gravé sur pierre des règles techniques ou du dispositif de l'analyse inventées par Freud. Car la notion de cadre, telle que Bleger nous en parle, et avec lui bien d'autres, introduit de nouveaux sens par rapport au dispositif freudien de la cure. Autrement dit la notion posthume de

---

<sup>4</sup> J.-L. Borges, *Obras completas*, EmecéEditores, BuenosAires, 1974.

<sup>5</sup> S. Freud, *Totem et Tabou*, 1912-1913, Gallimard, 1993, p. 292.



cadre psychanalytique, ne saurait être pensé ni comme réplique ni comme testament. En écrivant le mot «réplique», j'avais en tête le sens de copie, de double, de reproduction à l'identique, comme on peut le dire à propos d'une «réplique étrangère d'un monument» - du monument freudien par exemple... Mais, en cherchant «réplique» dans le dictionnaire, je découvre, dans la richesse inépuisable des mots, d'autres résonances sémantiques, car «réplique» c'est aussi «ce qu'un acteur doit dire, quand le personnage qui parlait avant lui *a cessé de parler* ...». Mais encore, «réplique» désigne également «l'action de répondre à ce qui a été dit ou écrit». Si le cadre psychanalytique peut alors être pensé *comme une réplique à la voix de Freud qui s'éteint*, comme un *effet* de cet événement, qui est aussi un tournant pour le mouvement analytique, *la notion* de cadre est avant tout une nouvelle façon de penser avec l'absence de Freud, et avec *l'actualité* de sa pensée.

C'est cette impulsion à l'œuvre dans la pensée freudienne qui nous exhorte aujourd'hui à repenser la trajectoire du «*dispositif analytique*», inventé par Freud, en référence à la notion post-freudienne de «cadre psychanalytique». Le dispositif analytique qui s'établit *in vivo* dans la pratique de Freud avant même que n'aient été réunis tous les éléments de ce qui deviendra la «méthode» psychanalytique, (association libre, écoute flottante, séances régulières etc...), peut-être circonscrit avec Jean Imbeault, «*comme un certain traitement, inédit, de la parole. Ce traitement (en anglais, on dirait «processing») découle de ce que l'observation porte non plus d'abord sur les informations que l'anamnèse permet de recueillir, ni sur le récit qui se construit, mais sur la parole en actes. La parole, est prise elle-même comme objet (...)* Elle y est l'objet d'un maniement, dont l'effet est de décaler conscience et parole». <sup>6</sup> Peut-être alors que ce que l'on retrouve dans la notion de cadre psychanalytique comme présence de l'impulsion de Freud, je veux dire ce qui fait que le cadre soit «*analytique*», n'est autre chose que ce qui le rattache au dispositif freudien de l'analyse. Dans ce sens que les éléments qui composent le cadre, et

le cadre lui-même se trouvent eux aussi décalés de la conscience et pris comme objet, objet de l'analyse. C'est ce que nous invite à penser José Bleger lorsqu'il nous rappelle que le cadre, pas moins qu'un rêve, doit, *au moment opportun*, devenir objet de l'interprétation.

Mais, au début de cet exposé, j'évoquais à propos de ma démarche, une double difficulté : celle d'interroger ce que le cadre comporte en lui-même de problématique et qui touche justement à l'insuffisance de son appellation, car il ne suffit point qu'on le dise *analytique* pour qu'il le soit. Mais difficulté aussi d'interroger ce que le cadre ouvre comme problématique nouvelle dans son émergence même, en tant que *notion*, dans l'histoire du mouvement psychanalytique. En effet, si *le cadre en tant qu'objet analytique*, se doit d'être pensé par l'analyste, il en résulte que l'émergence de cette *notion* dans le mouvement analytique, comme effet après-coup de la mort de Freud, produit dans le tournant même de son apparition un renversement paradoxal par lequel *la notion analytique de cadre pense à son tour la psychanalyse*. Ce renversement prendra la forme d'un mouvement inédit : celui d'un mouvement *réfléchi, comme endeuillé, de la psychanalyse qui se pense, en pensant les outils de sa propre méthode*. Quel meilleur exemple de cela que le titre lui-même du texte de José Bleger ? *Psychanalyse du cadre psychanalytique*... Parfois, l'exemple est la chose même... Car comment ne pas entendre dans «psychanalyse du cadre psychanalytique» ce mouvement de mise en abîme de la psychanalyse, se pensant, lorsqu'elle pense les conditions de sa pratique à *partir d'elle-même* ? Cette perspective autre, qui s'ouvre dorénavant à la psychanalyse, et qui crée un nouveau lieu, une nouvelle perspective à partir de laquelle, désormais, «*l'analytique*» peut être pensé à partir de «*la psychanalyse*», ne va pas sans poser en même temps de nouveaux problèmes, au sens proverbial inversé, *où chaque solution a son problème*. En premier lieu, on peut se demander dans quelle mesure cette nouvelle perspective ne devient pas la circonstance déclenchante, d'une nécessité

---

<sup>6</sup> J. Imbeault, *Mouvements*, Gallimard, "Connaissance de L'inconscient", 1997, p. 10.

nouvelle, qui pousse les analystes, dans leur tentative de lui donner un contenu, à répondre - à *répliquer* - par la production des écrits portant sur une théorie de la technique, dont l'un des enjeux devient la conceptualisation d'«un modèle», entendu comme modélisation des conditions qui permettraient à l'analyse de s'exercer. Une «nécessité nouvelle», qui fait dire à André Green qu'«il *fallait s'interroger* sur l'espace dans lequel les relations analytiques se déroulaient, ses limites et ses ruptures», puisque «nous avons été conduits de l'analyse du contenu à l'analyse du contenant, soit à la psychanalyse du cadre lui-même». <sup>7</sup> La question se pose alors de savoir ce qui, imperceptiblement, se déplace ou se met en place, dans ce tournant de l'émergence du cadre psychanalytique. Dans *L'Entretien Infini*, Maurice Blanchot se montre réservé sur l'idée même de tournant, et - je le cite - «Quand il y a tournant, nous tournons avec»... Blanchot a sans doute raison de nous le rappeler, car le tournant qui voit l'apparition de la notion de cadre psychanalytique, est aussi celui qui, dans son déploiement, donnera sa place à l'expression pour le moins paradoxale de «cure-type». C'est également celui de la «technique appliquée», dont ce «nouveau concept», que sont *les manuels de psychanalyse* deviendront les porte-parole... Autrement dit, il s'agit ici, d'un tournant à l'équilibre problématique entre deux versants du même tournant : celui qu'inaugure une perspective nouvelle, par laquelle la psychanalyse s'ouvre à l'inconnu d'elle-même par le mouvement où l'analytique peut désormais être pensé à partir de la psychanalyse. Et celui dans lequel, la psychanalyse risque de se renfermer sur elle-même, en devenant son propre objet, s'objectivant dans une nouvelle version de «*psychanalyse appliquée* »... à *elle-même*. Ce tournant, cette poussée qui traverse désormais le mouvement analytique, ne va pas sans susciter une tension, à reconnaître et à maintenir en même temps, qui nous ferait dire que la notion de cadre doit être maintenue *comme problème*... Une tension que l'on peut mieux cerner, avec J.-B. Pontalis, lorsqu'il

nous parle des «écrits traitant de la psychanalyse, qui ont leur nécessité» et «ceux qui aimeraient transmettre l'objet, non objectivable, et le trajet, non-programmé, de la psychanalyse *in vivo* et qui ont le projet d'instaurer avec le lecteur quelque chose comme un transfert, c'est-à-dire un lien au présent avec un absent». <sup>8</sup> «Un lien au *présent* avec un absent». On ne saurait mieux dire le propre du transfert. Mais en même temps, cet énoncé nous laisse entrevoir aussi la distance qui sépare «la disposition au transfert», celle des lecteurs dont nous parle J.-B. Pontalis en l'occurrence, de ce que Victor Smirnoff avait appelé un jour, «le transfert structuré comme une névrose, *produit* par le dispositif de la cure». Cette production de l'analyse, si elle nous indique le *trait* spécifique du transfert dans la cure, nous rappelle également, que *la névrose de transfert*, en tant que production de chaque cure, ne saurait être considérée comme une *donnée* de la cure analytique, au sens de ce qui est donné, connu, déterminé à l'avance dans l'énoncé d'un problème, mais au contraire, une création, à conquérir dans chaque analyse, toujours *singulière*. Dans son article «L'analyste, la symbolisation et l'absence dans le cadre psychanalytique», André Green nous fait remarquer comment, pas à pas on assiste à des glissements, comme c'est le cas pour la notion de névrose de transfert qui justement se voit peu à peu *substituée* par celle de *processus analytique*. <sup>9</sup> Je voudrais d'ailleurs faire ici une petite parenthèse, à propos du mot «processus». Leopoldo Bleger m'avait fait une remarque, qui nous permet maintenant de mieux cerner ce qui risque d'être assourdi par ces glissements et ces substitutions : en français, nous avons en effet deux mots relatifs au mot latin *processus*. Premièrement, celui de «procès», emprunté au latin «*processus*» et réadapté au cours du XII<sup>ème</sup> siècle ; ensuite, celui de «processus», repris du mot latin lui-même à la Renaissance. Cette seconde acception, reprise directe du latin, était utilisée d'abord dans le langage de l'anatomie et plus tard par la philosophie et les sciences sociales. Ces deux mots, «procès» et

---

<sup>7</sup> A. Green, "L'analyste, la symbolisation et l'absence dans le cadre analytique", *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°10, 1974, p. 239.

<sup>8</sup> J.-B. Pontalis, *La force d'attraction*, Editions du Seuil, 1990, p. 109.

<sup>9</sup> Ibid, p. 238.

«processus», sont proches et distants tout à la fois. Car si celui de «procès» garde l’empreinte du *mouvement du déploiement et du développement*, il contient en plus les significations de *litige, conflit, attaque, accusation, défense*... En espagnol, ces deux mots ne font qu’un : *Proceso*, c’est-à-dire *procès*. Et c’est ce mot-là qu’utilise José Bleger, pour nommer ce que nous appelons : *processus* analytique. C’est pourquoi, lorsque Bleger parle de «*proceso analítico*», soit «procès analytique», ces mots nous engagent à entendre une résonance conflictive, un champ de forces conflictuelles, qui tend à disparaître dans le sens abstrait de «processus».

Avant cette parenthèse, nous évoquions la tension intrinsèque à la notion même de cadre, entre le général propre à tout modèle et la situation conflictuelle et singulière de chaque cure. Et c’est à propos de *singularité*, que je voudrais revenir maintenant au texte de José Bleger, même si, on le sait, on ne revient jamais aux mêmes endroits... Ni au même texte. Paradoxalement à ce que je viens d’évoquer dans le texte de Bleger, «le cadre», entendu ici au sens propre, comme faisant partie avec «le processus» de ce qu’il appelle «la situation analytique», serait à entendre à l’opposé même de ce que nous appelions une donnée générale, connue d’avance. D’ailleurs, ce que Daniel Widlöcher nous dit à propos d’Horacio Etchegoyen, dans sa préface de *Fondements de la technique psychanalytique*, pourrait être transposé au texte de Bleger, car celui-ci aussi, «démontre à l’évidence qu’il y a une manière d’utiliser les questions de nature technique pour poser des interrogations essentielles sur notre pratique».<sup>10</sup> Justement, la façon dont José Bleger pose la question technique du cadre, se révèle essentielle pour la pratique de l’analyse de par la manière même dont il restitue à cette notion, *sa matière analytique*. Pour Bleger, le cadre devient objet de l’analyse, c’est un «*cadre en acte*», comme pour la parole dans le dispositif analytique de Freud. En ce sens, ce que son texte ne cesse de nous dire, c’est que le cadre n’est pas seulement ce que l’on pose, au sens connu de «*poser le cadre*», mais qu’il

est surtout ce qui se *dépote*. Ce qui se dépose en silence, peu à peu, comme un dépôt calcaire... Mais aussi, ce qui se dépose, comme dans les devis de chantier, rubrique «dépote», le cadre se déplace, se dépose, et apparaît par effraction, comme figure. Dans les deux cas, le cadre chez Bleger, nous confronte à ce point d’extrême singularité, où l’étranger se découvre dans le retour de l’intime, jusque-là, déposé, immobilisé, dans le cadre. Car pour Bleger, il s’agit bien ici, d’un monde muet et non perceptible, qui fait irruption dans le processus, lorsque le cadre intime de l’analysant se dépose et devient soudain perceptible comme figure de l’analyse. Dans chaque analyse, ce qui revient à l’analyste, c’est bien entendu d’assurer la continuité d’une constante lorsqu’il maintient le cadre invariable, mais s’il se limite à son seul maintien, à *sa maintenance*, il se contraint alors à ne le penser qu’en état d’*inexistencia*, comme un *toujours-là*, non perceptible. Dans ce cas-là, et je cite Bleger : «*on pourrait dire du cadre psychanalytique qu’il est la compulsion de répétition la plus parfaite.*»<sup>11</sup> Mais si l’on veut entendre le cadre comme problème, et non pas, *comme problème à résoudre*, l’analyste se doit de rester éveillé à la dimension conflictuelle qu’il recèle, à la potentialité d’un renversement, d’un *cadre en acte* comme condition de l’analyse du cadre lui-même. Pour José Bleger, la psychanalyse du cadre analytique se pose justement comme condition nécessaire pour que ce monde-fantôme, ce «*toujours-là*», rendu «a-conflictuel» et «imperceptible» en conséquence du clivage, puisse enfin trouver sa place dans le processus de la cure, qui n’est autre que *l’arène du transfert*.

En nous rappelant la sourde et complexe dialectique qui ne cesse de se jouer, *a sotto voce*, entre le processus et le cadre, entre la figure et le fond, José Bleger nous met en garde vis-à-vis *des eaux qui dorment*... Et nous rappelle à sa manière *ce qui, dans chaque séance, n’est jamais si éveillé qu’on ne le croit ni si endormi qu’on ne le pense*.

<sup>10</sup> R.- H. Etchegoyen, *Fondements de la technique psychanalytique*, Herman Editeurs, 2005, p. 21.

<sup>11</sup> Ibid., p. 289.

# *Remarques sur la pratique psychanalytique*

Jean-Claude Lavie

La psychanalyse n'a pas surgi à l'esprit de son créateur sous la forme d'une révélation. Elle est née de l'étude critique de singularités langagières aperçues par Freud dans ce que lui disaient ses malades. Psychiatre attentif au registre de la parole, Freud discerna, dans les dires de ses patients, des formulations qui dépassaient leur intention et dont l'expression leur restait inconsciente. Cela concernait le plus souvent leur vie affective et sexuelle ou la relation imaginaire à leur médecin, Breuer et lui-même, à l'époque. Devant la constance de ces observations, Freud élabore des concepts théoriques pour donner une base scientifique à ce qui n'avait alors qu'une apparence anecdotique.

L'intéressant pour nous, ce matin, est que l'élaboration de la psychanalyse par Freud est née de sa pratique. C'est pour étayer cette pratique qu'il a entamé la conception de sa théorie et établi les bases d'une technique, dans un va-et-vient permanent entre théorie et pratique. A l'opposé d'une théorisation abstraite, la conception de la psychanalyse s'est fondée sur une expérience de terrain, pourrait-on dire, le terrain étant celui de son maintenant célèbre divan. Le registre de la pratique, depuis les origines, reste pour la psychanalyse son point fort, mais aussi, vous allez le voir, son point faible.

Il ne faut pas confondre pratique et technique. Une pratique est un mode de gérer une technique, particulière au style de la personne qui l'applique ou aux nécessités d'un cas. Il est intéressant de noter que Freud n'a jamais enseigné sa conception personnelle de conduire les analyses et il n'a pas rédigé de traité sur la pratique. S'il ne s'est pas privé de parsemer l'ensemble de son œuvre de nombre d'exemples tirés de sa pratique, il leur donnait une fonction d'illustration, non de modèle. Il a même clairement écrit ceci : "Je dois dire que ma pratique s'est révélée la seule appropriée à mon individualité. Je ne doute

pas qu'une personnalité constituée tout autrement puisse être poussée à préférer une autre attitude envers le malade et envers la tâche à mener à bien".

Freud ne manifestait pas, par cette attitude, une tolérance envers des variantes de sa pratique, il obéissait à un point décisif de sa technique. La pratique de la psychanalyse est par nature, personnelle, elle ne peut jamais consister à imiter ou copier, fut-ce un maître. C'est la personne même de l'analyste avec tout ce qui la constitue qui élabore la situation et qui la régit. Le peu dont je vais parler maintenant tourne autour de ce point, au long des détours où je vais vous emmener.

Quand on parle de la théorie psychanalytique, tout le monde comprend ce que cela désigne. Même si on ne la connaît pas, on sait comment s'en informer. Les ouvrages ne manquent pas qui l'exposent et en débattent. On peut en dire autant de la technique. Freud a consacré un grand nombre d'écrits à des directives techniques pour enseigner la psychanalyse. Théorie et technique constituent la matière d'innombrables publications et sont le terrain d'échanges permanents entre les analystes.

Pour ce qu'il en est de la pratique, c'est une tout autre affaire. Autant il est facile d'accéder à ce qui constitue la théorie et la technique, autant il est difficile d'aborder le registre de la pratique. Je ne suis pas en train de vous dire que la pratique de l'analyse est difficile, c'est là un autre problème. Ce que je veux dire, c'est qu'il est difficile de savoir de quoi on parle quand on aborde une pratique analytique.

Si, ici et maintenant, n'importe lequel d'entre nous veut s'en donner la peine, il pourra improviser sur la pratique, sur ses principes, sur ses exigences, etc. Là n'est pas la difficulté. Non, dissenter de la pratique analytique ne pose pas de problème, car en fait, on parle de technique. La difficulté s'installe seulement quand on cherche à saisir la réalité d'une pratique, et

s'aggrave quand il s'agit de la qualifier de psychanalytique. Ces deux questions débouchent sur un double *imbroglio*. Pour vous y intéresser je peux lui donner une forme différente : comment saisir une pratique psychanalytique ou mieux encore : qu'est ce qui permet de dire que la théorie psychanalytique a été dans telle ou telle circonstance mise en application ?

Je vais, maintenant, vous demander votre indulgence, parce que je vais essayer de vous montrer de l'obscurité. Ce n'est pas facile, car notre esprit voit toujours clair. Nos ignorances ont souvent la forme d'un savoir, si ce n'est la forme d'évidences, qui éteignent tout regard.

"Qu'est-ce qui permet de dire que la théorie psychanalytique a été dans telle circonstance clinique mise en application ?" Ce n'est pas là une question abusive. Comment peut-on tenter d'y répondre ?

On peut, pour commencer, se demander si c'est l'intention du praticien de mettre en œuvre la théorie psychanalytique qui autorise à dire que sa pratique a été psychanalytique. Certains le pensent, mais resterait la question de savoir comment se détermine une intention et ce que détermine une intention. De toute façon, il nous faut partir de l'intention, sinon cela signifierait qu'il serait possible d'appliquer la théorie psychanalytique sans en avoir l'intention. Peut-on faire de la psychanalyse sans le savoir ?

Pour ce qui est de l'intention, est-ce que vouloir faire de la psychanalyse est suffisant pour en faire ? Est-ce que croire en faire serait plus convaincant ? J'estime, avec vous, qu'il n'en est rien, sinon assurer la transmission de la psychanalyse ne poserait pas tant de problèmes. Non, il en faut plus. Par exemple, il faudrait que des psychanalystes supposés qualifiés se portent garants de la pratique en question. Mais, ces experts n'ont rien vu, ni entendu de cette supposée pratique. Ils ne disposent que de ce que le praticien en cause va leur en dire.

Ne posons pas le problème de la franchise du praticien, ni celui de sa capacité à faire le récit de ce qu'il aurait fait, pensé ou ressenti. Cela déplace quand même la question en celle-ci : suffit-il de convaincre d'autres que soi qu'on a fait de la psychanalyse pour en avoir fait ?

Si c'est le cas, on comprend mieux pourquoi qui se ressemble s'assemble, en autant d'associations qu'il y a de personnalités fortes. Vous voyez apparaître là, dans la subjectivité du psychanalyste le poids de sa formation et le rapport au maître dont la seule présence semble dire : j'aurais mauvaise grâce à ne pas te reconnaître comme disciple, si tu dis ce que je dis comme je le dis. C'est là le principe de toute école et sans doute de certaines plus que d'autres. C'est à ce niveau que vont s'engager entre les écoles de psychanalyse des discussions sans fin. Ces discussions sont vouées à une totale stérilité avant même de s'entamer, parce qu'elles semblent porter sur le contenu de ce qui est soutenu en ignorant l'appartenance qui promeut ce contenu. C'est un argument irrecevable par quiconque qu'on impute le contenu de sa pensée à son appartenance, fut-elle religieuse. Ce n'est toléré que pour les historiens. Si l'on n'a pas de parti pris, on ne voit donc pas à partir de quelle position on pourrait décider quel groupe a raison. En général, c'est celui auquel on appartient soi-même qui est dans le vrai.

En ce point, profitez encore de la possibilité de penser, si vous en avez envie, que j'ironise à plaisir ou que je chicane à peu de frais. Je ne vous ai pas encore dit ce qui m'embarrasse.

Car, évidemment, je ne vais pas vous le cacher plus longtemps, c'est moi que ma question questionne en premier. Qu'est-ce qui m'assure en effet, qu'à telle ou telle occasion, ma pratique est bien psychanalytique. Cette question, si je ne la laissais pas surgir, conférerait à ce que je fais le champ libre à n'importe quoi.

En 1953, l'un des rares auteurs à s'être intéressé à la pratique, Glover, éminent psychanalyste britannique, a pu écrire ceci : "Anciennement, il suffisait de dire que quiconque basait sa thérapeutique sur sa foi en l'inconscient, à la sexualité infantile, au conflit et au transfert, pouvait s'intituler psychanalyste." Il ajoutait : "En dépit de nos système de formation tellement plus ambitieux, ce standard est encore celui qui serre de plus près la vérité." Devant cette opinion qui a le mérite de la clarté, je dois donc me demander, si une telle foi sincère me suffit pour affirmer que ma pratique est psychanalytique.

Pour répondre à cette question, je dois d'abord en résoudre une autre. Suis-je autorisé à assimiler ce que je fais à ce que je me dis que je fais? Pour décider objectivement de ce que je fais, il faudrait que j'applique des critères théoriques à ce que je fais, mais sur quoi les appliquer ces critères, en dehors de ce que je me dis que je fais ? Ne consacrons pas trop de temps à répondre à cette troublante question, elle reviendra d'elle-même.

Venons-en plutôt à l'essentiel. Je suis parfois consterné par ce que je fais, en supposant toujours que ce que je fais soit ce que je me dis que je fais. En ce moment même, en vous parlant, je pourrais me sentir consterné par ce que je fais. Cela m'éviterait d'être consterné par ce que vous pouvez en faire. Si je parle avec ma cohérence, vous entendez avec la vôtre, ma maîtrise sur vous passe par votre maîtrise sur moi. Pareillement notre maîtrise sur le patient passe par sa maîtrise sur nous. Si la théorie nous enseigne que la névrose parle, c'est aussi elle qui entend. Si nous en avons davantage conscience, nous serions en permanence consternés par ce que le patient fait de ce que je nous lui disons. Serait-ce alors le patient dont dépendrait que je fasse ou non de la psychanalyse ? Nous figurons parfois des interprétations astucieuses et intelligentes, qui associent ce que dit le patient à une situation enfantine, en combinant le réel et le fantasme. Et nous constatons que ces interprétations judicieuses et pertinentes n'ont souvent communiqué au patient que la tonalité de reproche qu'il croit y déceler ou l'intérêt qu'il nous attribue pour ses malheurs. Parfois le patient n'en tirera que le sentiment que les analystes décidément répètent toujours les mêmes choses. Les forces de refoulement que nous décelons plus facilement dans les dires du patient que dans les nôtres, nous oublions souvent qu'elles sont aussi à l'œuvre dans leur écoute, comme dans la nôtre d'ailleurs.

Je reviens à ma pratique. Quand en séance je me tais, je peux croire que je sais ce que je fais, pourtant le silence n'est pas que de l'absence de paroles, il peut être aussi de la provocation ou un effet de surdité. Mais, quand j'interviens, est-ce que je peux mieux maîtriser, dans ce que je dis, ce que je vise ? Est-ce que je peux même discerner de quoi soudain je me sens avoir la charge de m'occuper. Là, ce n'est

pas la référence à la théorie qui peut me garantir. Lorsque je prends la parole et que je me sens en plein accord théorique avec un pourquoi j'interviens, cela signifie peut-être simplement que je m'aime bien quand je parle, et que j'apprécie ce que je dis. Si, plus tard mon intervention m'apparaît sous un jour différent, cela change-t-il ce qui aurait été la portée analytique de mes paroles. La dimension analytique est-elle davantage dans ma seconde impression que dans la première? Est-elle dans le passage de l'une à l'autre ? Et qu'en est-il quand je ne m'interroge pas sur le bien-fondé analytique de ma compréhension ? Là, il me faut avouer que c'est le cas le plus fréquent. Je dois donc me sentir bien souvent en accord avec moi-même, parce que je ne suis pas toujours en train de me poser des questions et ce pourrait être quand je ne m'interroge pas que j'aurais le plus lieu de le faire. Mais cette interrogation, de quoi devrait-elle être la garante ? Ne devrais-je pas plutôt tenter, quand je m'interroge, d'intégrer cette interrogation dans la rubrique de ce que le patient suscite en moi ? Autrement dit, mon interrogation ne devrait-elle pas porter sur son propre surgissement ? Je ne vais pas multiplier à l'infini ce genre de question, mais il reste que chaque analyste, enchaîné par ce qui en lui cautionne sa parole, ne peut que cautionner, à son tour, les abstractions théoriques à l'abri desquelles il se cautionne.

Il y a sans doute un moment que vous devez penser que j'exagère et même que j'abuse en oubliant qu'on peut déterminer ce qu'on fait par le résultat auquel on aboutit ? Obtenir le résultat attendu confirme le bien-fondé de la méthode. En psychanalyse, je ne vous l'apprends pas, quand on parle de résultat, on circule sur un terrain miné. Nous avons tous pu vérifier que le début d'une cure apporte souvent la diminution ou même la disparition des symptômes, ce qui est classiquement reconnu comme un effet de résistance qui met les symptômes à l'abri de leur questionnement. À l'opposé, le retour ou une recrudescence des symptômes peut signer la fin d'une période de régression. Nous ne devons pas confondre non plus les résultats thérapeutiques et les résultats psychanalytiques, c'est-à-dire confondre la disparition d'un discours plaintif avec les libertés acquises par le patient, dans sa parole, notamment.

Mais ce n'est pas encore là que réside le problème de la saisie des résultats. Non, quand on aborde l'évaluation des résultats se pose bien plus activement la question de décider qui doit les apprécier et... quand. Est-ce le patient, est-ce l'analyste, est-ce un tiers ? Est-ce dans l'instant, est-ce avec du recul, et de combien de temps ?

Est-ce le patient ? La question surgit souvent quand le patient décide de mettre fin à sa cure au motif que ça va bien, sans voir que cette fin le soulage tellement qu'il ne se demande pas à quoi il veut mettre fin. Il ne se demande pas non plus à quoi cette fin obéit entre fuir ou s'affirmer. Par exemple un patient dont le symptôme principal est d'être sans volonté et incapable de rien décider, quand il en vient à se révolter jusqu'à annoncer qu'il va arrêter son analyse parce que ça ne lui sert à rien, il ne sent pas cette capacité à se révolter comme un acquis de la cure. Cette indépendance acquise ne sera pas non plus forcément appréciée par son entourage, ni même, parfois, par son analyste. C'est là une des difficultés pour le patient d'apprécier le résultat de sa cure. Ce qu'il en gardera comme impression sera marqué par son aveuglement. Vaudrait-il mieux que cette fin soit décidée "d'un commun accord" avec l'analyste, ou qu'elle soit décidée par l'analyste seul, ou qu'elle soit prévue à l'avance ? Quelle que soit la forme de la fin d'une cure, la pratique de l'analyste y laissera une trace active qui échappera au patient et sur laquelle l'analyste n'aura aucun regard. L'empreinte de son "déclin" se substituant à celui de sa lointaine épreuve œdipienne.

L'analyste serait-il mieux placé pour juger des résultats, lui qui pourrait ne pas apprécier que son patient mette fin à sa cure, même si ce patient affirme par là une indépendance acquise grâce à cette cure, justement ? L'analyste pourra-t-il toujours apercevoir qu'un état dépressif sévère (apparent mauvais résultat de la cure) est le prix transitoire de la perte d'une dépendance tenace jusque-là ? De toute façon, dans son évaluation, le psychanalyste ignore ce qu'il ignore. J'ai eu en analyse pendant longtemps un médecin toxicomane qui, un jour, sans prévenir, a cessé de venir, augmentant la liste de ces patients dont on ne sait pas ce qu'il en est des suites de leur travail. J'avais

classé ce cas comme un échec et le donnais comme exemple de la difficulté à retenir en cure les toxicomanes. Un an plus tard, il revient et m'explique qu'un jour, il n'avait pas supporté de s'apercevoir que, sans seulement s'en être rendu compte, il n'avait pas pris de drogue depuis quelques temps, une semaine peut-être. Ne pas avoir pu s'arrêter volontairement et constater l'avoir fait involontairement avait été si insupportable qu'il s'était remis sur le champ à ses drogues et s'était abstenu de venir à ses séances. Il avait quand même fini par cesser ses prises peu après, sans avoir le courage de venir me le dire. Je précise avoir entendu que c'était de me le dire qui était le plus difficile, parce que ne plus prendre de drogue équivalait à me satisfaire et à ne plus m'intéresser, ce qui lui était aussi insupportable l'un que l'autre. Il ne voyait pas encore que sa relation à sa mère était fondée sur l'attention qu'elle portait à sa prise de drogue. En revenant me parler, il allait, sans s'en douter, tester le poids de sa toxicomanie dans la texture notre relation en liant la prise de drogue à sa relation à sa mère. Pour en revenir à la question de l'appréciation des résultats, à quel moment aurais-je du me faire une opinion ? Est-ce quand ce patient a abandonné sa cure, est-ce quand il est revenu ? D'ailleurs, depuis lors, il s'est peut-être remis à ses drogues.

Je ne m'étendrai pas trop sur l'opinion d'un tiers sur les résultats d'une cure. Nous connaissons, tous, les réactions hostiles de l'entourage qui accompagnent l'autonomisation d'un patient. Le plus souvent l'indépendance acquise est assez mal tolérée par la famille, parfois par l'analyste lui-même. On voit que l'appréciation des résultats d'une cure n'est pas une question objective, mais que c'est un problème qui se greffe sur la pratique de l'analyste, puisque c'est à tout moment que l'analyste se fait une opinion sur la façon dont se déroulent ses cures et que cette opinion est un élément actif de sa pratique. On ne peut négliger que l'estimation des résultats reste au service de qui la fait. On pourra en juger avec ce bref exemple qui avait, un temps, défrayé la chronique. Un analyste, dont un patient venait de se suicider, avait tout simplement conclu que ce patient n'avait pas supporté sa guérison. Ce n'était peut-être pas faux d'un certain point de vue, et a le mérite d'interroger le sens donné à la guérison dans toute pratique.

On voit qu'analyste et patient peuvent difficilement penser pareillement la question des résultats. Mais peuvent-ils mieux s'entendre sur ce qui a constitué l'évolution de la cure ou seulement de ce qui y a été en jeu ? Comment imaginer un discours commun qui puisse rendre compte de l'expérience de deux sujets situés à des places aussi inégales ? Chacun des deux protagonistes se construit une saisie de la situation où il est difficile de décider ce qui serait objectif (?) et ce qui serait projeté. Peut-on simplement imaginer un parallélisme ? Le patient, serait-il lui-même analyste, lors d'une seconde tranche, par exemple, peut-il se faire une idée de ce qui conduit la pratique de son analyste. Je laisse chacun de vous répondre à sa guise. Ce qu'il y a de certain, c'est que la pratique analytique ne s'offre guère à être saisie d'une façon simple.

Un psychiatre ne se demande pas s'il fait ou non de la psychiatrie, cela ne lui vient pas à l'idée. Tout au plus se demandera-t-il s'il fait de la bonne psychiatrie. Mais pour ce qu'il en est de nous, psychanalystes, comment pouvons-nous être assurés faire de la psychanalyse, et je ne dis même pas "de la bonne", quand nous voyons autour de nous tant de gens qui disent faire de la psychanalyse, alors que nous ne pensons pas qu'ils en fassent. Y a-t-il un rapport entre ce problème et la quantité phénoménale d'ouvrages de psychanalyse qui paraissent chaque année ? Le but de tant d'auteurs ne serait-il pas d'affirmer la validité de leur pratique, en parlant d'autre chose, le plus souvent ?

Un certain nombre d'analystes s'activent, après Freud pour que la pratique de la psychanalyse soit reconnue comme une pratique scientifique. On conçoit qu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, il ait pu paraître important que pour parler de sexualité infantile on ait eu besoin de ce sceau d'honorabilité. Mais, aujourd'hui qu'est-ce donc que ces analystes veulent encore garantir de leur pratique par cette qualification de scientifique ? Serait-ce qu'ils voudraient démentir par avance la qualification d'une pratique douteuse ? Et si elle l'était, douteuse, depuis plus d'un siècle qu'elle se maintient, le problème aurait perdu de son acuité, alors qu'est-ce qui les tracasse tant ? Est-ce l'accusation de travailler à un profit malhonnête, d'être des charlatans ? Freud lui-même n'avait rien contre les

charlatans, en tout cas, il ne leur reprocherait sûrement pas d'avoir une activité intéressée, lui qui a écrit ceci. Vous n'en croirez pas vos oreilles : "Avec vos patients, gagnez votre vie et ne vous occupez pas d'autre chose". Il voulait par là signifier que ces autres choses entrent plus en opposition avec la dynamique de la cure que le fait d'en tirer un bénéfice. Le profit de l'analyste est un composant de son attitude, plus accessible en soi que sa dépendance au supposé bien du patient, ou simplement que de croire pouvoir s'en faire une idée.

Il y a encore beaucoup de questions intéressantes sur la pratique. Par exemple, doit-elle prendre en charge ce que le patient expose de sa vie à longueur de séances, ou doit-elle s'intéresser à ce qu'il est en train d'y vivre, en toute naïveté inconsciente, dans le présent de sa relation à l'analyste ? Par exemple, qu'est-ce qui compte le plus en ce moment présent ? Est-ce ce que je vous raconte ou le fait que cela me permet de monopoliser l'attention de votre noble assemblée ? Ce qui importe, est-ce la vérité que je crois énoncer, parce que c'est la mienne, ou le plaisir que j'ai à vous tenir attentif par ce que je dis,... (un silence) en vous suspendant à mes paroles... avec l'illusion que je peux intéresser. Je laisse à chacun de vous, comment pourrais-je faire autrement, le "soin" d'en décider.

Ce qui vient couronner ces ambiguïtés, c'est que, comme pour un rêve, une pratique ne s'offre qu'à travers le récit qui l'expose. Mais, si nous identifions tout naturellement un rêve à son récit, nous sommes tentés de croire, en ce qui concerne une pratique, qu'elle a une réalité que le récit ne fait que rapporter plus ou moins fidèlement. Mais, quelle existence réelle aurait cette pratique, sinon celle que lui attribuerait un autre récit. En définitive, si on se demande en quoi consiste la réalité d'une pratique, force est de constater que cette réalité n'est que celle d'un récit. J'ajoute, sans insister, que la dimension psychanalytique de ce récit dépendra de celui qui, à son écoute, lui donnera un tel écho. Ce point est important, car c'est la vraisemblance théorique du récit d'une pratique qui peut la faire considérer psychanalytique ou non. Voilà une réponse à notre question du début, qui laisse cependant de côté l'estimation de ce qui lie le récit à son support théorique.



Que la réalité d'une pratique se fonde sur son récit semble permettre d'inventer n'importe quoi de théoriquement présentable. Eh bien, ce n'est pas si sûr ! Construire l'unité psychanalytique d'une cure, imaginer les mille coïncidences de ses différents registres, est au-dessus de nos capacités. Les éléments s'y renvoient dans une logique qui n'est pas celle de notre intelligence. La cohérence du registre inconscient est inimitable. Essayez d'inventer seulement un lapsus. Si vous réussissez, ce lapsus inventé en dira autant sur vous que s'il était involontaire, car ce n'est pas n'importe quoi qui vous sera venu en tête.

Comment conclure notre tentative de saisie de la pratique? Lao Tseu nous suggérerait que "La pratique qu'on rapporte n'est pas la pratique". Cela signifierait qu'aussi détaillé que soit le récit qui donne corps à une pratique, il y aura toujours à en dire une infinité d'autres choses, des bonnes et des moins bonnes. Ces choses, tout dépendra de qui les dira. Ce qu'on attend d'un superviseur, c'est justement qu'il dégage du récit qu'on lui fait un aperçu de la situation créée

par ce récit même, qui donne une emprise psychanalytique sur ses éléments. C'est cette importance du rôle de la subjectivité dans la saisie de la pratique qui a joué contre le statut scientifique de la psychanalyse. Or, par un curieux renversement actuel, les travaux d'une science matérialiste comme la physique révèlent que la réalité des objets quantiques dépend de l'existence de l'observateur, jusqu'à dire que c'est la présence de l'observateur qui crée les caractéristiques de l'objet observé. Aujourd'hui, on enseigne qu'un objet quantique ayant la capacité d'occuper diverses places dans l'univers, se trouve les occuper toutes en même temps, ce qui veut dire qu'on trouve l'objet où on le cherche et pas là où on ne va pas le chercher. Ainsi en est-il de nos patients que nous percevons là où notre pratique nous incite à les percevoir. Ne trouvez-vous pas extrêmement plaisant qu'aujourd'hui, pour ce qu'il en est de ce que nous rapportons de nos cures, comme pour ce qui est de l'accès à la réalité fondamentale de la physique, l'existence de ce qui est tenue à la présence du narrateur ?

## **CONSEIL D'ADMINISTRATION**

*Président* Daniel WIDLÖCHER  
*Vice-Présidents* Philippe CASTETS - Laurence KAHN  
*Secrétaire général* Felipe VOTADORO  
*Secrétaire scientifique* Josef LUDIN  
*Trésorier* Anne ROBERT-PARISSET  
*Président sortant* André BEETSCHEN

## **COMITÉ SCIENTIFIQUE**

*Secrétaire* Josef LUDIN  
Lucile DURRMEYER  
François VILLA  
Jean-H. GUÉGAN, Jean-Michel LÉVY, Paule LURCEL

## **DOCUMENTS ET DÉBATS**

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.  
La réalisation des numéros est actuellement confiée à Philippe CASTETS et Annie ROUX

## **INSTITUT DE FORMATION**

### **ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION**

Viviane ABEL PROT, Jacques ANDRÉ, Annie ANZIEU, Jean-Claude ARFOUILLOUX,  
André BEETSCHEN, Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON,  
Dominique CLERC, Roger DOREY, Lucile DURRMEYER,  
Bernard FAVAREL-GARRIGUES, Blandine FOLIOT, François GANTHERET,  
Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI, Didier HOUZEL,  
Laurence KAHN, Jean LAPLANCHE, Jean-Claude LAVIE, Roland LAZAROVICI,  
Jacques LE DEM, Josef LUDIN, Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT  
Marie MOSCOVICI, Raoul MOURY, Henri NORMAND  
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER  
FelipeVOTADORO, Daniel WIDLÖCHER

## **COMITÉ DE FORMATION**

*Secrétaire* Raoul MOURY  
Viviane ABEL PROT, Annie ANZIEU, Catherine CHATILLON, Lucile DURRMEYER,  
Edmundo GÓMEZ MANGO, Patrick MEROT, Marie MOSCOVICI, Raoul MOURY,  
Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER,

## **COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT**

*Secrétaire* Robert ASSÉO  
*Membres ex officio* Daniel WIDLÖCHER, Josef LUDIN  
*Membre représentant du Collège des titulaires* Jacques ANDRÉ  
Jean-Yves TAMET  
Patricia ATTIGUI, Philippe VALON, Christine VINDREAU

## MEMBRES D'HONNEUR

Pr Jean-Louis LANG	100, rue de Rennes - 75006 Paris	01 45 48 08 03
M. J.-B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 Paris	01 42 96 36 03
Dr Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 Paris	01 45 53 36 89

## MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Pr Jacques ANDRÉ	18, rue Didot - 75014 Paris	01 45 43 87 69
Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr Jean-Claude ARFOUILLOUX	85, avenue du Général Leclerc - 75014 Paris	01 43 22 87 72
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	82, boulevard Beaumarchais - 75011 Paris	01 43 55 04 25
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 81 96 30
Mme Blandine FOLIOT	11, square Jasmin - 75016 Paris	01 45 24 52 37
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Didier HOUZEL	6, rue de l'Académie - 14000 Caen	02 31 86 72 49
Mme Laurence KAHN	68/70, boulevard Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Pr Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne - 75341 Paris cedex 07	01 45 48 37 54
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Roland LAZAROVICI	17, rue Gazan - 75014 Paris	01 45 89 11 78
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	16, rue Vavin - 75006 Paris	01 43 26 53 21
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent sur Marne	01 48 73 40 17
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 Paris	01 42 27 16 32
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux	05 56 44 06 64
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand - 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Jean-Claude ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 72 40 20 77
Mme Évelyne SECHAUD	105, avenue Victor Hugo - 75016 Paris	01 44 05 92 60
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Felipe VOTADORO	5-7, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06
Pr Daniel WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	06 70 31 86 02

## MEMBRES SOCIÉTAIRES

Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Claude BARARZER	113, rue Monge 75005 Paris	01 55 43 93 14
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey -54000 Nancy	03 83 32 01 04
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	74, rue du Coudray - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	132, boulevard du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex	1301 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc - 33200 Bordeaux	05 56 08 94 37
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Dr Judith DUPONT	24, place Dauphine - 75001 Paris	01 43 54 44 12
Mme Adriana HELFT	50, boulevard Saint-Germain 75005 Paris	01 42 71 23 46
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie 75012 paris	01 44 78 68 05
Mme Monique DE KERMADEC	87, avenue Raymond Poincaré 75116 Paris	01 47 04 23 32
Mme Sylvie DE LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Mme Monique LAWDAY	13, rue Bouvier - 76300 Sotteville-les-Rouen	02 35 72 14 70
M. Vladimir MARINOV	30, rue de la Tourelle 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangé - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Frédéric MISSENERD	146, rue de Picpus - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	21, rue Réaumur 75003 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 43 22 97 27
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT-PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Dr Josiane ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 78 37 34 84
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Dominique SUCHET	130, rue Sully - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Héléna TENENBAUM	2, rue Dom Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 00 77
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone 75007 Paris	01 40 65 99 00
M. François VILLA	30, boulevard de Strasbourg 75010 Paris	01 42 49 71 42

## **MEMBRES HONORAIRES**

Mme Nicole BERRY- M. Gérard BONNET - Dr Françoise CAILLE-WINTER

Mme Lucienne COUTY - Pr Guy DARCOURT - Dr Colette DESTOMBES

Mme Gabrielle DUCHESNE - Dr Claudine GEISSMANN

Dr Bernard JOLIVET - Dr Elisabeth LEJEUNE

Dr Aline PETITIER

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE  
24, place Dauphine, 75001 Paris  
tél. 01 43 29 85 11, fax. 01 43 26 13 46*